TRAITÉ DES HÉMORRAGIES.

Offert à M. Le D. Jæger par l'Auteur.
Lordat

TRAITÉ

DES HÉMORRAGIES,

PAR J. LORDAT,

Docteur en Médecine, Médecin et Chirurgien du Dépôt de Mendicité de Montpellier, Chef des Travaux Anatomiques de l'École de Médecine de la même ville, Membre de plusieurs Sociétés Savantes.

A PARIS,

Chez { GOUJON, Libraire, Rue du Bac, n°. 33.
BRUNOT-LABBE, Libraire, Quai des Augustins, n°. 33.

M. DCCC. VIII.

A MONSIEUR

CHAPTAL,

MEMBRE ET TRÉSORIER DU SÉNAT;

GRAND OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR;

DE L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE;

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER; etc. etc.

De qui l'État a reçu les services les plus signalés; les Sciences, les accroissemens les plus utiles; et l'Auteur, des bienfaits dignes d'une éternelle reconnoissance.

J. LORDAT.

La plupart des idées qui servent de fondement à cet Ouvrage ont déjà été publiées. Depuis dix ans que je me livre à l'Enseignement de l'Art de guérir, je les ai plus d'une fois exposées dans mes Leçons, d'abord comme de simples aperçus, ensuite avec plus d'exactitude, à mesure que la réflexion et la pratique de la Médecine m'ont donné le moyen de les développer et de les ordonner. Plusieurs de mes Élèves en ont fait le sujet de leur Dissertation probatoire. Je citerai en particulier MM. Folliet et Gavarret, dont le premier prit le grade de Docteur au commencement de l'An IX. Il est vrai que malgré leur talent ils n'ont pu les rendre que d'une manière imparfaite, soit qu'elles n'eussent pas encore

dans mon esprit la clarté suffisante lorsqu'ils les entendirent, soit que, dans une exposition orale, il ne m'eût pas été possible de les présenter convenablement.

Peut-être n'aurois-je pas songé à soumettre moi-même ces idées à la censure du Public, si je n'en avois trouvé quelques-unes dans des Livres qui ont paru pendant l'An x et xi, et qu'on a reçus avec empressement. Mais que je me sois rencontré avec leurs Auteurs, ou qu'ils aient jeté les yeux sur les Thèses de l'École de Montpellier, leur opinion est trop encourageante pour que je la néglige.

Le but que je me suis proposé, c'est, en premier lieu, de considérer les faits relatifs à l'histoire des Hémorragies sous toutes les faces qu'ils présentent, afin d'é-

carter les théories qui sont fondées sur des notions incomplètes de ces phénomènes ; en second lieu, d'établir des classes où tous ces faits puissent être distribués sans effort ; en troisième lieu, de les rapporter aux lois connues de l'économie animale, et d'en montrer les rapports avec les divers phénomènes du corps vivant ; en quatrième lieu, surtout, de ranger la multitude immense des moyens curatifs employés contre les Hémorragies, selon l'esprit des Méthodes Thérapeutiques que Barthez a fait connoître, et desquelles il a fait une si heureuse application au traitement de plusieurs maladies, principalement de la goutte. En un mot, j'ai voulu, d'un côté, substituer des analogies aux hypothèses, et de l'autre faire entrer dans le domaine de la Science Mé-

dicale proprement dite, un nombre infini de faits pathologiques et thérapeutiques qui étoient isolés, et dont le rapport avec les faits avérés étoit si peu connu, que plusieurs les rejetoient comme controuvés ou mal observés, ou les négligeoient même comme des effets de la bizarrerie de la Nature.

INTRODUCTION.

J'EMPLOIE le mot *Hémorragie* dans le sens le plus étendu, c'est-à-dire pour exprimer toute extravasation lente ou prompte du sang, soit que ce fluide se répande au dehors, soit qu'il s'épanche dans une cavité, soit enfin qu'il s'infiltre dans le tissu des solides.

Les ecchymoses et les taches scorbutiques, ainsi que les pétéchies, sont formées par du sang extravasé qui s'est infiltré dans le corps de la peau, comme l'ont vu Poupart, Stoll et beaucoup d'autres. Ces phénomènes étant du même ordre que les Hémorragies, ne doivent point être regardés comme étrangers à ce traité : ils peuvent servir, aussi bien que les vraies effusions de sang, à fonder les divers principes que je vais établir.

Le sujet que je traite est des plus importans : il pique la curiosité par la multiplicité et les diverses combinaisons des

causes à rechercher ; il se lie aux questions les plus difficiles de la Médecine par les rapports que les Hémorragies ont avec différens états du corps vivant ; il touche nos intérêts les plus chers, puisque ces effusions sont une source de biens ou de maux, selon les circonstances qui les accompagnent.

Il est étonnant, d'après cela, que les Médecins antérieurs à Stahl, et beaucoup de ceux qui sont venus après lui, aient considéré cet ordre de faits d'une manière superficielle. Au lieu d'embrasser toutes les circonstances qui accompagnent les divers cas d'effusion sanguine, la plupart semblent avoir choisi celles qui s'accommodoient le mieux à leurs systèmes généraux de Médecine, et avoir négligé tout ce qui étoit inutile ou défavorable à l'établissement de leurs opinions. Ceux dont l'esprit étoit le plus libre et le plus propre à l'observation, se sont contentés d'envisager quelque face de l'objet ; certains ont

aperçu quelques-uns des rapports des Hémorragies avec les maladies; d'autres ont reconnu la variété des causes qui provoquent l'extravasation du sang ; il en est qui ont assez heureusement classé plusieurs des moyens curatifs découverts par l'empirisme , etc.

De tous ces travaux il en est résulté des idées précieuses , et , si l'on peut parler ainsi , des fragmens de théorie , mais point de corps complet de doctrine. On peut s'en convaincre en jetant un coup - d'œil sur les observations et les opinions des Médecins les plus célèbres touchant cette matière.

Hippocrate ne semble pas s'être occupé des causes des Hémorragies. Il crut sans doute qu'avant de s'appliquer à les découvrir , il lui importoit de déterminer , d'après l'observation , l'influence réciproque des effusions sanguines et des diverses affections contre nature , et de marquer l'ordre de succession dans lequel ces phénomènes se montroient.

C'est la marche d'un esprit sage, qui dispose ses recherches selon leur degré d'importance. La connoissance des causes immédiates des Hémorragies spontanées ne servant qu'à suggérer les procédés curatifs les plus convenables, elle est évidemment d'un intérêt subordonné à celui de l'histoire exacte de ces effusions, qui peut seule nous apprendre à distinguer les cas où elles sont un moyen médicateur, de ceux où elles menacent la vie.

Hippocrate assigna quelques-unes des erreurs de diète qui donnent lieu aux Hémorragies ; il remarqua l'influence qu'ont les tempéramens, les âges et les saisons sur ces flux ; il nota les maladies où on les voit le plus souvent et les circonstances d'après lesquelles on peut reconnoître si elles sont utiles ou nuisibles, critiques ou symptomatiques. Mais il ne lia par aucune théorie les faits nombreux qu'il avoit recueillis. Pour ce qui regarde le traitement, il dut s'en rapporter aux ré-

sultats de l'empirisme ; ainsi, quand, d'après ses observations, il jugeoit les Hémorragies inutiles ou nuisibles, il cherchoit à les arrêter par les astringens et par les révulsifs, mais sans connoître exactement les indications respectives de ces moyens.

Il ne paroît pas qu'avant Galien les Dogmatiques aient vu dans les Hémorragies autre chose qu'un phénomène hydraulique. Le corps humain, disoient-ils, est un solide poreux, traversé par des canaux innombrables remplis de sang ; ce fluide tend continuellement à s'échapper de ses vaisseaux par la pression qu'il exerce sur leurs parois. Pour concevoir les causes des effusions sanguines, il n'y a donc qu'à chercher de combien de manières les membranes des canaux peuvent être défectueuses.

Érasistrate regardoit toute Hémorragie comme l'effet nécessaire de la rupture, de l'érosion des vaisseaux, ou de la dilatation excessive de leurs extré-

mités, c'est-à-dire de l'*anastomose*. Bacchius y joignoit une quatrième cause, qui étoit la transsudation; mais Asclépiade ne voulut adopter que les deux premières.

Soranus, et son copiste Cælius-Aurelianus attribuoient toutes les Hémorragies à la rupture, à la blessure, à l'érosion ou à la transsudation. L'École d'Hérophile distinguoit deux sortes d'Hémorragies : 1°. celles qui se font par solution de continuité, et qu'on subdivisoit en Hémorragies par rupture, et en Hémorragies par érosion; 2°. celles qui, à la faveur de la raréfaction du sang ou du relâchement du tissu des membranes vasculaires, s'opèrent par transsudation ou par anastomose (1).

Cette manière de considérer les Hé-

(1) Cæl. Aurelian. *Morb. Chronic. Lib. II, C.* 10. Arétée n'a pas enseigné d'autre théorie, et c'est une probabilité de plus en faveur du sentiment des historiens qui le croyent antérieur à Galien (Wiggani, *Præf. in Aret.*). Ce sont la rupture, l'érosion et la

morragies a dû fournir des connoissances très-bornées sur leur histoire, et détourner les esprits des objets les plus utiles. Heureusement on respectoit dans la pratique la ligne de démarcation tracée par Hippocrate entre les Hémorragies critiques et les symptomatiques; mais on négligeoit tous les autres rapports. Le traitement s'accordoit avec ces théories insuffisantes. On convenoit qu'il falloit prescrire beaucoup de moyens astringens pour opérer la cicatrisation ou le resserrement des ouvertures des vaisseaux; mais on ne pouvoit être d'accord sur l'emploi de la saignée et des révulsifs, dont les Empiriques soutenoient l'utilité, et que la plupart de ces Dogmatiques rejetoient à cause de l'impossibilité d'en expliquer l'action. On

---

raréfaction des membranes des vaisseaux qui fixent toute son attention, dirigent son pronostic et servent de fondement à sa thérapeutique (*De Caus. et Sign. Acut. Lib. II, C. 2; De Curat. Acut. Lib. II, C. 2.*).

peut voir l'exposition de cette thérapeutique incertaine dans le Traité de Cælius-Aurelianus sur les Maladies Chroniques.

Galien vit les Hémorragies d'un œil plus médical. Tout en admettant les idées reçues touchant les voies qui livrent passage au sang, il reconnoît que ce fluide est contraint à se répandre ou par l'action augmentée de la Faculté expultrice, ou par l'affoiblissement de la Faculté rétentrice, ou par sa propre ténuité vicieusement accrue (1). Ces expressions, traduites en langage vulgaire, signifient que, dans certains cas, le sang s'échappe parce qu'il obéit à une force motrice qui anime le corps et y donne diverses impulsions aux liquides; que, dans d'autres, c'est parce que la résistance vitale qui s'oppose, chez l'homme sain, à la pression latérale des fluides est trop foible; enfin que, dans quelques circonstances, le sang a trop

(1) *De Symptom. Different.*

de ténuité pour être retenu par les membranes vasculaires (1). Galien ajoute que l'action de la Faculté expultrice est sollicitée par deux causes, savoir, par l'acrimonie du sang et par la pléthore.

Ces idées sont des traits de lumière. On peut voir avec quel avantage l'Auteur s'en est servi pour établir un ordre méthodique dans cette multitude de moyens curatifs si différens, dont l'expérience avoit prouvé l'utilité (2). Il a dû reconnoître, par leur secours, les indications respectives des révulsifs, des astringens, des évacuans et des tempérans.

Cependant ce n'est là qu'une ébauche qui laisse à desirer bien des choses essentielles sur les divers modes d'action de cette Faculté expultrice, sur les rapports des Hémorragies avec les maladies, sur les agens qui provoquent ou

(1) Voyez le Livre *de Facultatib. Natur.* pour savoir le sens dans lequel Galien employoit le mot *Faculté*.

(2) *De Method. Med. Lib. V.*

favorisent les causes immédiates de l'effusion, sur l'application des divers procédés thérapeutiques à différentes combinaisons de circonstances, etc.

On connoît trop l'admiration des Arabes pour les opinions de Galien, et la soumission avec laquelle les Médecins du seizième siècle adoptèrent jusqu'à ses erreurs, pour s'attendre à trouver, ni chez les uns ni chez les autres, ce qui manque à la doctrine du maître.

Le seul qui osa se déclarer contre le sentiment général, fut Paracelse. Il ne vit dans l'Hémorragie que l'effet de l'érosion des vaisseaux par un sang surchargé de sels âcres et corrosifs, sans faire attention que dans cette hypothèse on ne pouvoit déterminer pourquoi tout le système vasculaire n'étoit pas attaqué à la fois, et pourquoi le sang ne s'extravasoit pas de tous côtés, au lieu d'affluer vers un seul point. On imagine quelle est la thérapeutique autorisée par une semblable théorie : toute fondée sur

une seule indication hypothétique, elle est aussi restreinte qu'incertaine.

Pour peu qu'on connoisse le sentiment de Van Helmont sur la nature de l'homme, et sa manière de raisonner en médecine, on s'attend à sa théorie des Hémorragies. C'est l'Archée qui, incommodé par la présence d'un sang âcre, ou par la surabondance de cette humeur chez les personnes en qui la nutrition n'en absorbe pas une quantité suffisante, entre en fureur, opère une anastomose dans quelque lieu convenable, et chasse au moins le sang superflu, lorsque son indignation ne le fait pas aller au-delà. Aussi tout le traitement des Hémorragies, lorsque les efforts de l'Archée sont excessifs, doit-il avoir pour but de calmer la colère de cet agent, ou de le frapper de terreur. On produit ce dernier effet par des moyens qui semblent menacer l'existence : les odeurs fétides obtiennent quelquefois un succès complet; la sueur des moribonds

fait flétrir les hémorroïdes, etc. (1).

Ces jeux de l'imagination sont-ils susceptibles d'une réfutation sérieuse?

Je ne parlerois pas de la doctrine de Willis, qui a beaucoup de ressemblance avec celle de Galien, si Dolæus n'avoit insinué que cet Auteur s'en étoit tenu au sentiment des Chimistes (2). Bien loin de là, Willis distingue les Hémorragies critiques procurées par la Nature, quand elle jouit de tous ses droits, et celles qui, se faisant avec modération, s'arrêtent sans aucun secours, d'avec celles qu'on doit regarder comme des maladies, soit à cause de leur abondance, soit à cause de l'organe par où elles s'opèrent (3). Il attribue ces dernières aux vices du sang ou à ceux des

---

(1) Grembs, *Arbor Integra et Ruinosa Hominis*, *Lib. II*, *C.* 1, § 11, n° 33.

(2) *Encyclop. Med. Lib. II*, *C.* 5.

(3) Les Hémorragies critiques se font toujours par des voies commodes, selon Willis, et c'est encore l'*Instinct de la Nature* qui donne au sang la direction convenable.

vaisseaux. Le sang pèche ou par sa quantité, ou par son effervescence, ou par son acrimonie, ou par sa dissolution; le système vasculaire pèche ordinairement par sa débilité; mais il peut encore pécher par spasme, comme l'auteur le conclut d'un fait d'où je crois qu'on peut tirer une conséquence plus générale.

Ces principes servent de fondement à des règles thérapeutiques fort sages. Willis veut qu'on respecte les Hémorragies suscitées par la Nature, et que l'on combatte toutes les autres. Il y auroit du danger à attaquer de front les Hémorragies symptomatiques des fièvres aiguës; c'est pour cela qu'il faut tâcher de les remplacer par une sueur modérée. Pour toutes les autres effusions sanguines, l'auteur propose de suspendre le cours du sang au moyen de la syncope; de rompre les mouvemens par des révulsifs et par des moyens empiriques dont il fait l'énumération; de resserrer par les astringens les voies qui permet-

tent au sang de se répandre ; de calmer l'effervescence de ce fluide par des rafraîchissans ; enfin de diminuer par les hypnotiques les mouvemens du cœur et le spasme des artères (1).

Attribuer à des causes immédiates essentiellement différentes les Hémorragies utiles et celles qui ne le sont point, c'est une erreur. Je ne sais pas non plus sur quel fondement on peut se permettre de faire entrer la considération de l'organe au nombre des caractères des Hémorragies critiques. Outre ces suppositions gratuites, et plusieurs autres, on peut reprocher à cette doctrine de ne pas embrasser tous les cas, et de ne pas assigner les rapports qui unissent les phénomènes qu'elle considère avec plusieurs autres affections. La thérapeutique est insuffisante contre la variété prodigieuse des combinaisons pathologiques, etc.

---

(1) *Pharmaceut. Ration. Part. II, Sect. III, C. 2.*

Passons plus rapidement sur des systèmes bien moins satisfaisans que celui-là.

Les Pneumatistes, et en particulier Kozak (1), ont regardé les éruptions sanguines comme l'effet du développement d'un gaz dans le système vasculaire. Ils ont prétendu que ce gaz en se mêlant au sang, augmente excessivement le volume de cette humeur; de sorte que, ne pouvant plus être contenue dans les vaisseaux, elle force ses barrières, et s'échappe par les lieux où les tégumens opposent le moins de résistance.

Selon les Mécaniciens, les diverses Hémorragies dépendent tantôt d'une trop grande quantité de sang qui distend et rompt les vaisseaux ou en dilate les extrémités exhalantes; tantôt de l'atténuation des particules de ce fluide ou de sa dissolution; quelquefois enfin de la foiblesse relative des tuni-

(1) *De Hæmorrh. Lib. I, C.* 9.

ques vasculaires, qui les rend incapables de résister au sang, lorsque son mouvement progressif est excessivement augmenté (1).

A ces causes ils en joignent une autre dont ils croient trouver la preuve dans l'anatomie pathologique. Quelques ouvertures de cadavres ont fait voir que des organes situés au voisinage de celui par où s'étoit opérée une Hémorragie, et qui recevoient leurs vaisseaux du même tronc que ce dernier, se trouvoient engorgés et tuméfiés. On a dit que le sang destiné aux organes malades ne pouvant pas les pénétrer facilement, se portoit vers celui où alloient se distribuer les autres branches de l'artère commune, ce qui produisoit une pléthore locale et la rupture des vaisseaux.

Hoffmann attribue les Hémorragies spontanées à l'affluence du sang sur les membranes muqueuses, causée par le

---

(1) Pitcarn, *Element. Medic. Physico-Mathem.*

resserrement spasmodique de toutes les parties externes, par des compressions, des obstructions ou d'autres embarras.

Ce n'est donc, suivant lui, qu'une inégalité dans la distribution du sang qui force ce fluide à passer dans les vaisseaux séreux auxquels les artères capillaires donnent naissance, et à rompre les tuniques de ces canaux.

Cullen distingue deux sortes d'effusions sanguines, 1°. celles qui sont l'effet d'une violence extérieure, de la dissolution putride du sang, de la foiblesse ou de l'érosion des vaisseaux, et qui ne sont accompagnées d'aucun accroissement de l'action du système artériel; ce sont les flux de cette espèce que l'auteur nomme *Apocénoses*; 2°. celles qui dépendent d'un effort expulsif des vaisseaux sanguins : ce sont les seules qu'il désigne par le nom d'*Hémorragies*. La théorie ne regarde que ces dernières.

La cause prochaine d'une Hémorragie est une congestion de sang dans une

partie, congestion amenée par diverses circonstances qui rendent inégale la distribution de ce fluide. Dès que les vaisseaux sont engorgés, ils réagissent avec force sur le sang, et le poussent vers les extrémités, où la violence de l'impulsion produit une anastomose ou une rupture. Quant à la fièvre, Cullen la regarde comme l'effet de la *force médicatrice* de la Nature excitée par le sentiment de douleur tensive qui accompagne la congestion. Au reste l'Auteur s'attache avec plus d'esprit que de succès à expliquer, d'après cette idée, l'influence des âges sur les Hémorragies, les retours irréguliers ou périodiques de ces effusions, la formation de la pléthore qui en est souvent l'effet, etc. (1)

Brown a dit que le sang s'extravase lorsque les tuniques des vaisseaux sont trop foibles pour le contenir. Or cette

---

(1) *First Lines of the Practice of Physic, Book IV, Chap. I, Sect.* 11, § 744, *and next.*

foiblesse peut être l'effet d'une excitation fébrile excessive; mais le plus souvent elle provient d'un défaut d'excitation actuelle, causée par le manque de sang; car, selon cet Auteur singulier, le sang est un stimulus dont l'abondance produit un excitement qui augmente la cohésion des solides (1).

M. Darwin distingue les Hémorragies en artérielles et en veineuses. Les premières ont lieu quand l'accroissement de l'action des artères pousse vers leurs extrémités une quantité de sang plus considérable que celle que les veines peuvent absorber. Les Hémorragies veineuses dépendent d'une paralysie des veines, qui empêche ces vaisseaux de se charger du sang déposé par les artères dans le tissu glanduleux interposé entre les ramifications artérielles et les racines des veines (2).

---

(1) *Elem. Medic.* § *CCXXXII.*

(2) *Zoonomia, or Laws of the Animal Economy, Vol. I, Sect.* 27.

D'après les principes qui servent de base à ces théories, on peut deviner quel est le traitement conseillé par leurs Auteurs respectifs, sans que je m'arrête à le dire.

Il n'en est pas une qui indique les élémens des phénomènes très-composés qu'elles ont pour objet, pas une qui convienne à tous les faits et qui en explique les diverses circonstances : toutes semblent avoir été imaginées pour un certain nombre de cas dont elles donnent une explication plus ou moins satisfaisante, mais souvent hypothétique. On n'entrevoit dans la plupart aucun moyen de saisir le rapport qui lie les effusions sanguines avec tant d'autres phénomènes de la vie, ni le mode de l'influence qu'elles exercent sur les maladies ou qu'elles en reçoivent. Ajoutez qu'aucun de ces systèmes n'autorise toutes les règles thérapeutiques, ni ne classe tous les procédés curatifs dont nous sommes redevables à l'expérience. Si l'on adopte exclusivement une théo-

rie, on se voit contraint, pour agir conséquemment, de rejeter les remèdes dont elle n'explique pas les heureux effets. Voilà ce qui me paroît justifier le reproche que j'ai fait aux Auteurs dont je viens d'exposer les sentimens, d'avoir vu trop superficiellement ce sujet, et de l'avoir traité d'une manière incomplète.

Stahl, pour considérer les Hémorragies, a choisi un point de vue bien différent. Il a presque dédaigné les questions si souvent agitées sur leur cause immédiate et sur les moyens d'arrêter le sang, pour s'occuper uniquement des rapports de ces effusions avec la conservation de la vie et de la santé. Je vais tâcher de présenter, en peu de mots, une analyse de sa doctrine : il suffit, pour le moment, d'en exposer les idées principales ; les détails trouveront leur place ailleurs (1).

---

(1) Je compose cette analyse de celle que Stahl lui-même a faite dans son *Collegium Casuale (Cas. 1.)*, et de quelques propositions de la *Theoria Medica Vera.*

Stahl distingue les Hémorragies en passives et en actives.

Les passives sont celles qui s'opèrent par les lois de l'hydraulique, toutes les fois qu'une cause violente procure une solution de continuité. C'est là que l'Auteur place les Hémoptysies et les Hématémèses qui suivent les efforts; l'Hématurie causée par les calculs des voies urinaires; les Hémorragies du nez et de la gorge à la suite de l'impression d'un fluide corrosif sur les membranes de ces parties : en un mot toutes celles qui sont produites par des ruptures, des érosions, des déchirures et des sections quelconques.

Les Hémorragies actives sont toutes celles qui surviennent spontanément : elles sont une vraie fonction conservatrice, dont le but mérite principalement l'attention du Médecin.

Le corps peut contenir, sans danger, une grande quantité de sang, pourvu que rien ne gêne la circulation de ce

fluide, qu'il n'ait pas trop de consistance, et que des mouvemens toniques irréguliers et tumultueux, n'en poussent pas une partie dans des lieux où il demeure en stagnation.

Si ces conditions ne peuvent exister, il survient des stases, des obstructions dans les organes essentiels, et de là naissent une foule de désordres. C'est pour prévenir ces accidens, et pour conserver ou rendre au fluide sanguin la liberté des mouvemens, que l'Ame tâche à débarrasser le corps d'une certaine quantité de cette humeur.

Elle a deux moyens pour parvenir à ce but, 1°. l'évacuation immédiate du sang, ou l'Hémorragie; 2°. l'évacuation médiate, c'est-à-dire, l'augmentation extraordinaire des excrétions naturelles qui, tirant leur origine du sang, en diminuent la quantité. Le premier de ces moyens est le plus commode : c'est aussi celui que l'Ame préfère ordinairement. Elle use beaucoup plus rarement

du second, qui est pénible à cause de l'appareil fébrile, de la douleur tensive locale, de la chaleur universelle, de la soif, de l'inquiétude qui l'accompagnent presque toujours.

L'épaississement et la surabondance du sang qui menacent le corps de stases et d'engorgemens fâcheux, sont donc les causes matérielles et antécédentes de l'Hémorragie. Mais la pléthore ne pourroit jamais causer mécaniquement l'effusion du sang : il faut que le Principe moteur, excité par la prévoyance de ces dangers, vienne opérer cette évacuation.

Le motif qui le détermine à cet acte est ce que Stahl appelle la *Cause finale* des Hémorragies.

Quant à la cause instrumentale dont l'Ame se sert, elle consiste en un mouvement tonique des solides qui pousse le sang vers les organes propres à l'évacuer, et y produit ainsi la dilatation des extrémités exhalantes des vaisseaux sanguins.

L'Ame se détermine d'autant plus aisément à exécuter une Hémorragie, que son inquiétude naturelle lui donne plus de sollicitude sur les inconvéniens probables de la pléthore. Voilà pourquoi l'aptitude à ces évacuations suit plutôt la raison de la sensibilité des personnes, que celle de la quantité de sang dont elles sont pourvues.

Des excitations extérieures, des commotions, peuvent bien *déterminer* à des effusions sanguines, mais non les *produire* immédiatement. Ces causes n'agissent qu'en donnant l'alarme à la Nature par la vue des dangers dont elles menacent le corps, eu égard à son état actuel. Aussi l'Hémorragie ne s'établit-elle, à la suite de ces accidens, qu'après un temps nécessaire pour en disposer l'appareil.

La répétition des Hémorragies augmente le penchant de l'Ame à les produire; il en arrive même que, pour la moindre cause, elle témoigne le désir de cette évacuation.

Les Hémorragies spontanées sont donc essentiellement utiles et conservatrices ; elles ne deviennent des accidens fâcheux que par des circonstances accessoires : par exemple, lorsque l'habitude les rend trop fréquentes ; lorsque des causes stimulantes les poussent à l'excès ; lorsque les obstacles que la Nature éprouve l'engagent à déployer des efforts trop considérables ; lorqu'elles se font par des organes nobles dont elles peuvent interrompre les fonctions ou altérer la texture.

Pour ce qui regarde les voies d'excrétion, elles ne sont pas les mêmes dans toutes les époques de la vie ; mais elles changent selon l'influence que les âges ont successivement sur la tête, la poitrine et les diverses régions de l'abdomen.

Stahl juge l'Hémorragie une fonction tellement importante, qu'il trouve dans son imperfection la source de presque toutes les maladies. Elles dépendent

pour la plupart de certains mouvemens dont le but est de produire des évacuations médiates, d'efforts hémorragiques incomplets, d'appareils irréguliers, ou rendus inutiles par quelque résistance invincible, de la suppression d'Hémorragies habituelles et des stases sanguines qui en résultent.

D'après ces principes, on prévoit aisément quelles sont les règles de la thérapeutique de Stahl. Loin de faire grand cas des moyens propres à supprimer les Hémorragies, ses soins ne tendent qu'à écarter ce qui les pourroit troubler : seulement il cherche à les maintenir dans de justes bornes, et il prescrit sur-tout d'empêcher que l'habitude ne s'en établisse sans nécessité.

Cette doctrine est belle : on regarde avec admiration la hauteur à laquelle Stahl a su se placer pour envisager son sujet. Que l'on admette ou non ses idées sur la nature du Principe conservateur, on lui doit de la reconnoissance pour une

foule de rapprochemens utiles, pour l'exactitude avec laquelle il a décrit toutes les circonstances des faits dont il s'est occupé, et pour un grand nombre de rapports qu'il a découverts; mais il seroit dangereux de méconnoître plusieurs vices graves qui déparent cette théorie.

1°. Il me paroît prouvé que parmi les effusions sanguines spontanées, il en est de vraiment passives, malgré l'assertion expresse de Juncker.

2°. Stahl a trop voulu favoriser son hypothèse favorite en s'exagérant l'utilité des Hémorragies, et en ne cherchant point à découvrir les divers modes de cette utilité. Peut-on raisonnablement affirmer qu'elles sont toujours précédées du besoin d'une évacuation? Le principe d'une cause finale a trop d'influence sur tout le système, pour que l'incertitude de l'un ne porte pas atteinte à la solidité de l'autre.

3°. Cet Auteur a trop négligé l'étude

des causes immédiates ou *instrumentales* des Hémorragies. S'il les avoit mieux connues, il auroit rejeté sur l'imperfection des Méthodes curatives vulgaires un grand nombre des accidens survenus à la suite des suppressions, au lieu de s'en servir pour donner de la vraisemblance à son opinion sur les besoins du corps, et sur la cause finale qui dirige les opérations de la Nature.

4°. Ses idées l'ont conduit à une sécurité funeste, et à une thérapeutique timide et bornée, contre laquelle dépose l'expérience journalière des meilleurs Praticiens : il n'avoit garde de perfectionner des Méthodes de traitement dont il croyoit qu'on devoit se passer.

5°. On ne peut s'empêcher de regretter que Stahl ait fait de ses opinions sur les effusions sanguines, la base de presque toute sa Pathologie. Ses excès sur cette matière sont aussi contraires à l'observation que nuisibles à la Thérapeutique.

Il y a bien d'autres choses à reprendre

dans cette doctrine ; mais j'en renvoie l'examen aux lieux où je traiterai des objets sur lesquels je ne puis partager les sentimens de ce grand homme.

D'après cette esquisse, on peut entrevoir ce qui reste à faire, et juger de l'esprit suivant lequel ont été dirigés les travaux qu'on a déjà faits. En soumettant ce point de Pathologie à un nouvel examen, je vais faire en sorte de ne négliger aucun des objets qui s'y rapportent d'une manière directe, et de suivre, dans cette étude, une méthode différente de celles qui ont conduit aux résultats dont j'ai montré l'incertitude, l'insuffisance ou la fausseté.

Voici l'ordre dans lequel je dispose les matières qui composent ce Traité. Je divise mon travail en Cinq Parties.

La Première a pour objet la considération anatomique et physiologique des organes par lesquels les Hémorragies se font : j'y examine quels sont les points

du système vasculaire et les parties du corps où ces phénomènes s'observent le plus souvent; je cherche ensuite à déterminer la disposition mécanique et l'état vital des solides qui livrent passage au sang.

Après m'être occupé des voies par où le sang s'extravase, je tâche, dans la Seconde Partie, d'assigner les causes immédiates qui l'obligent à sortir par ces voies. La connoissance de ces causes m'ayant paru celle qui doit régler le choix de la Méthode curative, c'est d'après leur nature et leurs différentes combinaisons que je groupe les faits, et que je distribue les Hémorragies en Genres.

Dans la Troisième j'indique les principaux agens qui peuvent exciter ou favoriser l'action des causes immédiates.

La Quatrième est consacrée principalement à la Théorie générale des Hémorragies. J'y présente d'abord quelques détails historiques utiles pour l'établir; je déduis ensuite de l'ensemble des faits,

les résultats généraux, dont je me sers enfin pour déterminer les rapports qui lient les Hémorragies avec différens états contre nature.

Dans la Cinquième j'expose les Méthodes curatives des effusions de sang de tous les Genres.

Je n'ai pas le dessein de considérer en particulier les Hémorragies dans les divers organes par où elles s'opèrent. Ces détails m'obligeroient à des répétitions inutiles : ils seroient d'ailleurs fastidieux parce qu'ils consisteroient seulement en une application très-facile des principes généraux.

TRAITÉ DES HÉMORRAGIES.

PREMIÈRE PARTIE.

Considération Anatomique et Physiologique des Organes par où les Hémorragies se font.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties du Système sanguin par lesquelles se font les Hémorragies spontanées.

Le Système sanguin se compose du cœur, des artères, des veines et d'un organe qui sert de moyen d'union entre les dernières ramifications des artères et les racines des veines, organe que les Anciens croyoient parenchymateux, que Stahl disoit être cellulaire (1), que Ruysch,

(1) *De Mecanismo Motus Progressivi Sanguinis.*

Kaau et Haller (1) ont regardé comme un lacis de vaisseaux extrêmement ténus. Ce dernier sentiment a prévalu, sur-tout depuis que M. Cuvier a fait voir que le prétendu corps *caverneux* de la verge est l'assemblage d'une infinité de vaisseaux dont les fréquentes anastomoses sont la cause de son apparence spongieuse (2). Cet organe, nommé *Système capillaire*, ne peut être considéré ni comme artériel ni comme veineux, puisque les mouvemens du sang n'y ont aucun rapport avec les fonctions du cœur, et que ce fluide, sans direction constante et déterminée, y obéit exclusivement aux contractions toniques des parties contenantes.

Dans les grandes Hémorragies intérieures inopinées, qui tuent sur-le-champ, le sang vient ordinairement des gros vaisseaux ou même du cœur, par des ouvertures qu'ont produites des efforts, des érosions et d'autres causes que je soupçonne, mais qu'il est difficile de démontrer.

Duvernoy lut en 1732, à l'Académie de Pétersbourg, l'observation d'une mort subite causée par une Hémorragie à laquelle avoit donné lieu

(1) *Elem. Physiol. L. II, Sect. II*, § 22.

(2) Anat. Comparée, Leçon XXIXe, au lieu où il est question de la verge de l'Éléphant.

un ulcère qui traversoit les tuniques de l'aorte dans la concavité de la crosse. Morgagni parle d'un mendiant qui mourut après une longue défaillance, et dans le cadavre duquel on trouva le péricarde rempli de sang : l'épanchement s'étoit fait par une fente d'environ deux lignes qui se voyoit à l'aorte, et dont les bords étoient encore sanglans (1). On a vu la mort subite survenir après la rupture spontanée d'une artère coronaire du cœur (2), de la veine cave (3), etc. Les faits de cette nature sont assez communs.

Une chose qui me paroît aussi prouvée et qui est bien moins connue, c'est que le sang peut transsuder, sans aucune solution de continuité, à travers les tuniques des vaisseaux d'un calibre assez considérable.

J'ai vu les veines variqueuses des jambes rendre une grande quantité de sang, quoique je n'y aie pu découvrir aucune solution de continuité. J'ai souvent fait la même observation sur les tumeurs hémorroïdales.

M. Boyer a décrit, sous le nom de *tumeur*

---

(1) *De Sed. et Caus. Morb. Epist.* LXIV, 13.

(2) *Commerc. Litt.* 1732. *Hebd.* 41. *Act. N. C. T.* 5, *Obs.* 37.

(3) *Commerc. Litt. Norimb. T.* V.

sanguine anomale, une sorte d'anévrysme formé sur le trajet des artères par le sang qui transsude à travers les membranes de ces vaisseaux (1).

C'est de vaisseaux d'un assez fort calibre que le sang devoit couler par transsudation chez deux personnes dont Wepfer nous a transmis l'histoire (2). L'une étoit une dame qui depuis quinze ans portoit au pouce de la main gauche une tache d'un rouge brun, du milieu de laquelle le sang jaillissoit, trois ou quatre fois l'année, jusqu'à la hauteur de plusieurs coudées, et se répandoit en assez grande quantité pour causer souvent une défaillance ; après cela l'hémorragie s'arrêtoit, et il ne restoit pas la moindre trace de l'ouverture. L'autre étoit une servante qui éprouvoit de temps en temps une semblable effusion par une veine du jarret, que l'Auteur pense être la poplitée.

C'est donc une erreur de croire que le sang ne puisse pas sortir immédiatement des gros vaisseaux, hors les cas de solution de continui-

(1) Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris, T. IX, p. 77. M. Deschamps a nommé cette maladie *Anévrysme faux par transsudation.*

(2) *Exercit. de Loco affecto in Apoplex. Lugd. Bat.* 1734, *p.* 211,

té par cause violente : non-seulement ce fluide peut s'épancher par des ruptures spontanées, mais encore par transsudation.

Dans les Hémorragies ordinaires qui se font par les ouvertures naturelles, le sang suinte d'une surface secrétoire plus ou moins étendue, loin des vaisseaux d'un certain diamètre; il vient alors, sans aucun doute, du système capillaire de la membrane qui tapisse la surface secrétoire. Il faut même dire que la plupart des hémorragies spontanées ont leur source dans cette partie du système sanguin.

Plusieurs Médecins se sont demandé si les Hémorragies des ouvertures naturelles du corps étoient artérielles ou veineuses. Ettmuller a décidé la question pour l'épistaxis, en affirmant, assez gratuitement, je crois, que le sang venoit des artères.

Il est clair qu'on ne peut point établir cette distinction dans le sens vulgaire, si ce n'est pour les Hémorragies qui ont leur source dans les vaisseaux d'un certain calibre; quant aux autres, le sang venant directement du système capillaire, elles ne sont ni artérielles ni veineuses. Mais il est un autre sens dans lequel on pourroit la conserver : j'explique mon idée.

Quoique le sang s'échappe des vaisseaux inter-

posés entre les artères et les veines, il peut être poussé dans l'organe qui le fournit immédiatement ou par des contractions extraordinaires des artères, ou par un mouvement des veines qui lui imprime une marche rétrograde. Pour rendre la différence de ces deux cas plus sensible, je vais comparer deux phénomènes qui sont les effets de ces mêmes causes.

L'anévrysme par anastomose qu'a décrit John Bell (1), est un amas de sang dans une portion du système capillaire, amas formé par l'accroissement d'action et la dilatation anévrysmatique des artères qui viennent y aboutir. Ce sang est renfermé dans des espèces de cellules que font, par l'augmentation de leur diamètre, les vaisseaux qui composent l'organe capillaire. On conçoit bien que si, par le concours de quelques autres circonstances, le sang, au lieu de s'amasser, transsudoit à travers les tégumens, l'Hémorragie pourroit en quelque sorte être appe-

(1) M. Roberton, Chirurgien Écossois, a parlé de cet anévrysme dans une Dissertation sur les *Plaies simples*, imprimée à Montpellier en l'An XI.

C'est à l'anévrysme par anastomose qu'il faut rapporter une maladie décrite comme très-singulière, par M. Tartra, dans le Journal de Médecine de MM. Corvisart, Boyer et Leroux, Vol. XI, Février 1806.

lée *artérielle*, quoique le sang ne coulât pas immédiatement des artères.

D'un autre côté, les tumeurs hémorroïdales des différentes parties du corps sont aussi formées par le sang qui distend outre mesure les vaisseaux capillaires; mais il paroît que l'amas de ce fluide est ici l'effet d'un mouvement anti-péristaltique des veines (1). Je suis induit à le penser en considérant que souvent elles tiennent à des veines variqueuses assez grosses, dont le surcroît de diamètre est d'autant plus grand qu'on les observe plus près de la tumeur. Or la formation de ces hémorroïdes n'est ordinairement que le prélude d'une extravasation de sang, et si l'on se permet d'appeler *artérielles* les Hémorragies dont j'ai parlé plus haut, celles-ci pourront se nommer *veineuses*.

La distinction que j'établis diffère essentielle-

---

(1) Bidloo n'aime pas qu'on dise que les varices sont aux veines ce que les anévrysmes vrais sont aux artères. Dans l'anévrysme, dit-il, un tronc seulement est dilaté; mais dans les varices ce n'est pas seulement une veine principale, ce sont toutes les petites branches dont elle tire son origine, qui sont distendues avec excès (*Exercit. Medico-Chirurg.*). La comparaison de la varice avec l'anévrysme par anastomose ne seroit pas exposée au même reproche d'inexactitude.

ment de celle de Darwin, puisque je regarde ces deux sortes d'Hémorragies comme actives, et qu'il attribue au contraire les veineuses à la paralysie des racines des veines. Mais cette paralysie est, je crois, imaginaire. Elle n'existe point dans les cas dont je viens de faire mention; car si les veines n'absorboient pas le sang dans le système capillaire, elles ne seroient pas gonflées et même variqueuses. Elle n'existe pas davantage chez les épileptiques, malgré que Darwin attribue la lividité du visage qui survient pendant l'attaque, à cette atonie des veines (1) : la plénitude des troncs veineux du cou, observée dans ces cas par Arétée, dépose contre ce sentiment.

A l'ouverture des cadavres de personnes mortes après des Hémorragies spontanées, on trouve quelquefois dans un état de dilatation excessive les vaisseaux qui se rendent à l'organe d'où le sang venoit, ou ceux qui en partent. Les anatomistes n'attribuant l'effusion qu'à la rupture des vaisseaux distendus, ont profité de ces observations pour autoriser la distinction de ces Hémorragies en artérielles et en veineuses. Mais en comparant ces cas avec ceux dont je viens

(1) *Zoonomia, Sect. XXVIII.*

de parler, il est aisé d'apercevoir l'analogie des phénomènes correspondans, et de juger en quel sens seulement on peut admettre cette distinction.

CHAPITRE II.

De l'État anatomique intime des parties, nécessaire à l'extravasation spontanée du sang.

Les Anciens ont beaucoup médité sur cette matière : c'est même, comme nous l'avons dit, aux résultats de leurs recherches sur ce point que la plupart d'entr'eux bornoient leur théorie des effusions sanguines.

On pensoit que les vaisseaux sanguins se terminoient aux surfaces internes et externes par des orifices extrêmement petits qui exhaloient toutes les humeurs et les vapeurs excrémentitielles. On disoit que, dans certains cas, ces orifices se dilatoient outre mesure, soit à cause de la foiblesse de leurs parois, soit à cause de la pléthore qui les forçoit : cette dilatation qui permettoit au sang de se répandre étoit ce qu'ils appeloient l'*anastomose*.

On assuroit aussi que ce fluide pouvoit s'échapper par les pores dont les membranes des vais-

seaux sont pourvues comme tous les corps de la nature, et l'on croyoit que cela se fesoit ainsi quand le sang avoit perdu de sa consistance naturelle, ou que des causes raréfiantes augmentoient les interstices des molécules : ce cas se nommoit Hémorragie par *diapédèse*.

Enfin ce qui se passe fréquemment dans les hémorroïdes et dans les vieux ulcères, avoit donné l'idée d'une solution de continuité indépendante des causes extérieures, à la faveur de laquelle le sang pouvoit s'extravaser. C'étoit là ce que les Anciens nommoient *diabrose*, dont ils distinguoient diverses espèces, selon qu'ils l'attribuoient à la rupture, à l'érosion, etc.

Quand les ouvertures de cadavres sont devenues communes, on a reconnu que la diabrose étoit fort rare, et qu'elle n'étoit pour rien dans les Hémorragies ordinairesdes membranes muqueuses. Warton a vu le sang transsuder de la membrane interne des intestins; Morgagni, de celle de l'utérus (1); Bordeu, de celle du poumon (2); Haller, de toutes ces parties, ainsi que de la pituitaire et des membranes séreuses (3); de

---

(1) *Advers. Anat. I.*

(2) Analyse Médicin. du Sang, § 52.

(3) *Elem. Physiol. Lib. II, Sect. II,* § 25.

sorte que depuis long-temps on n'hésite plus à exclure la diabrose de la plupart des effusions sanguines des membranes.

Mais comme le suintement par une infinité de points peut être également l'effet de l'anastomose et de la diapédèse, les recherches anatomiques les plus exactes n'ont pu faire distinguer ces deux modes l'un de l'autre, et c'est gratuitement que plusieurs Modernes (1) établissent encore sur ce fondement leur division des Hémorragies.

Cette distinction suppose d'abord décidée une question sur laquelle de grands anatomistes sont restés dans le doute : c'est celle de l'existence des vaisseaux exhalans. Bichat, il est vrai, n'a pas balancé ; mais comme il n'a point donné de raisons nouvelles en faveur de l'affirmative, il est loisible à chacun de demeurer en suspens (2).

Lors même qu'on auroit prouvé l'existence des vaisseaux exhalans, l'opinion de l'anastomose seroit encore exposée à une difficulté tirée du fait suivant. Quand les membranes secrétoires sont médiocrement enflammées, elles fournissent

---

(1) Gorter, par exemple.

(2) M. Dumas n'admet d'autre voie d'exhalation que des pores inorganiques. (Physiolog. 2e Édit. T. II, p. 165.)

une matière plus abondante et plus épaisse que dans l'état naturel ; ce qui semble supposer une dilatation extraordinaire des voies par où cette humeur transsude. Cependant, loin que cette circonstance favorise l'extravasation du sang, elle exclut les Hémorragies auxquelles la partie pouvoit être antérieurement sujette. De même, le tabac, qui augmente la secrétion de la morve, supprime souvent les Hémorragies nasales. Peut-on se persuader, après cela, que le suintement du sang et celui de l'humeur secrétée se fassent par les mêmes voies (1)?

Au reste, la distinction de l'anastomose et de la diapédèse n'est d'aucun intérêt, et ce seroit à pure perte que nous en discuterions les fondemens. Aussi, sans préjuger la question, j'emploierai le mot *exhalans* dans un sens vague, pour désigner les pores, quelle qu'en soit la nature, au travers desquels le sang s'extravase, et je nommerai indifféremment *exhalation* ou *transsudation* le suintement de ce fluide.

---

(1) La réponse tirée des modifications passagères supposées de la sensibilité, sera jugée par ce que nous dirons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

De l'État physiologique local nécessaire à l'extravasation spontanée du sang.

L'UTILITÉ de ce sujet ne se borne pas aux questions purement spéculatives : elle s'étend à la pratique. Cependant les Anciens ont gardé le silence là-dessus, et les Modernes qui se sont occupés de cette matière sont en fort petit nombre.

Bordeu se servit de sa théorie des secrétions pour expliquer l'Hémorragie menstruelle des femmes. Suivant lui, des changemens survenus dans la sensibilité de l'utérus à l'époque des règles, mettent les vaisseaux exhalans dans un tel rapport avec le sang, que le simple contact des molécules de ce fluide détermine les pores à s'ouvrir et à leur livrer passage.

Bichat, en adoptant cette idée, l'applique aux Hémorragies en général. Il distingue ces effusions en actives et en passives; il fait consister l'activité des premières en ce qu'elles résultent de l'acte vital dont je viens de parler (1). Dans les passives, selon le même Auteur, « les exha-

(1) Anatom. Générale, T. II, p. 567.

» lans sont frappés d'une atonie qui les em-
» pêche de se resserrer assez pour retenir le
» sang ».

Ces modes passagers de la sensibilité locale, qui mettent les vaisseaux à même de choisir une substance entre plusieurs sont très-hypothétiques ; ils semblent même ne pouvoir pas bien s'accorder avec certains faits : par exemple, cette sensibilité élective devroit faire admettre seulement une substance déterminée, et faire exclure toutes celles dont les qualités s'éloignent des qualités de la substance préférée. Or, dans la même Hémorragie le sang expulsé présente quelquefois, dans des instans différens, des saveurs très-diverses, comme Bennet l'a observé (1); dans les effusions impétueuses, quand le sang est presque épuisé, l'on voit des humeurs fort différentes, et même l'extrait mal élaboré des alimens, se répandre par les mêmes voies.

Quoi qu'il en soit, on auroit besoin de connoître les conditions sensibles auxquelles tient l'état physiologique local nécessaire pour le suintement du sang, et les variations dont il est susceptible. Je suis loin de pouvoir assigner toutes ces choses; mais je vais en indiquer certaines.

---

(1) *Theatrum Tabid. Exercitat. Dianœtic. C. r.*

Mettons à part les cas où la dilatation des pores est l'effet d'une compression faite sur un organe, où le sang peu compressible, comme tous les liquides, s'échappe par les interstices des parties contenantes.

1°. L'atonie des solides affoiblit quelquefois la cohésion de leurs molécules, au point que le sang dont elles sont imbibées transsude, soit spontanément, soit par la moindre pression. On trouve un exemple de ce cas dans les gencives tuméfiées des personnes scorbutiques.

Une des conditions nécessaires pour que l'atonie permette l'extravasation du sang, c'est que la partie soit très-humide : l'atonie accompagnée de sécheresse n'occasionne point l'Hémorragie.

Lorsque les progrès de l'atonie vont jusqu'à la gangrène, l'Hémorragie cesse ; le sang ne peut conserver sa constitution intime et sa fluidité, si les parties qu'il traverse ne sont vivantes.

Quelle que soit la foiblesse de la partie, l'effusion du sang n'est pas continuelle : elle est interrompue par des constrictions passagères dont le retour est favorisé par le dégorgement des vaisseaux.

Le relâchement du tissu qui doit permettre l'Hémorragie est assez souvent précédé de l'af-

foiblissement du ressort vital dans les vaisseaux capillaires ; de sorte que le sang remplit et distend ces vaisseaux quelque temps avant de s'extravaser, quoiqu'il n'y soit poussé par aucun mouvement fluxionnaire.

L'atonie *hémorragique*, si l'on me permet de l'appeler ainsi, se rencontre particulièrement dans les membranes muqueuses fatiguées par de longues et fréquentes évacuations, soit sanguines, soit d'une autre nature, et dans celles que des causes internes ou externes ont rendues flasques et mollasses.

2°. Quand la partie qui livre passage au sang ne peut être soupçonnée d'atonie, il me paroît que la dilatation des pores se fait par un mouvement spontané des solides, qui est antagoniste de celui de constriction.

Cette dilatation ne doit pas être conçue comme l'effet mécanique de l'impulsion donnée au sang par le mouvement fluxionnaire : cette impulsion seroit incapable de vaincre la résistance naturelle des solides, comme nous le prouvent les mouvemens fébriles, la disposition anévrysmatique des artères, les grandes congestions sanguines sans extravasation, etc. Bichat dit avoir injecté, avec beaucoup de force, des liquides dans les vaisseaux d'animaux vivans, sans pou-

voir parvenir à les faire suinter des surfaces sécrétoires (1).

Bien plus, il paroît qu'un mouvement fluxionnaire trop considerable est un obstacle à la dilatation des exhalans. Nous voyons tous les jours des congestions de sang, qui produisent une douleur gravative, ne pouvoir se juger par une Hémorragie spontanée, que lorsqu'on a diminué la tension de la partie au moyen d'une saignee locale.

La dilatation, dans la plupart des cas, s'opère synergiquement à la suite des mouvemens fluxionnaires qui poussent le sang vers un organe; mais diverses circonstances peuvent la hâter, la retarder ou l'empêcher.

Des observations prouvent aussi qu'elle peut se faire sans être provoquée par un mouvement fluxionnaire antérieur, et enfin qu'elle peut avoir sa cause déterminante dans des impressions reçues par un organe très-éloigné.

Y a-t-il des moyens locaux pour exciter immédiatement la dilatation active des pores chez les personnes qui n'y sont point disposées? Quelques Médecins l'ont pensé, entr'autres Galien, Curtaud et Borel (2), mais peut-être d'après

---

(1) Anatomie Générale, T. II, p. 496.

(2) *Histor. et Observ. Med. Physic. Cent. IV, 91.*

des faits douteux : ils conviennent du moins que la composition des topiques employés pour cela n'a été connue que de quelques Thaumaturges, et s'est perdue avec eux.

Mais quand la disposition existe déjà, on peut déterminer la dilatation au moyen de certaines impressions locales. Il me semble qu'en général les impressions les plus propres à produire cet effet sont celles qui causent des sensations agréables : telles sont une douce chaleur, une légère titillation ; et que les sensations désagréables tendent au contraire à resserrer les pores de l'organe qui les reçoit. S'il en arrive quelquefois autrement, ce n'est pas d'une manière immédiate, mais par l'interposition d'un mouvement fluxionnaire.

CHAPITRE V.

Des Organes par où se font les Hémorragies du Système capillaire.

Il n'y a peut-être pas un point dans le corps par où le sang ne puisse s'extravaser, quoique ce phénomène n'ait pas encore été observé dans certaines parties.

Il semble assez naturel de croire que les organes où le système capillaire contient habi-

tuellement le plus de fluide sanguin, sont ceux où les effusions de cette sorte arrivent le plus fréquemment : néanmoins cela ne doit pas être admis en principe sans les restrictions convenables.

Les membranes muqueuses sont les organes par où les Hémorragies s'opèrent ordinairement; mais toutes n'y sont pas également sujettes. Par rapport à cette inégalité de disposition, il est peut-être permis de les ranger de la manière suivante : 1°. la membrane pituitaire et celle de l'utérus; 2°. celle du poumon; 3°. celle des gencives; 4°. celle de l'estomac et des intestins; 5°. celle des voies urinaires; 6°. bien loin après, celle de l'oreille, la conjonctive et la peau.

En considérant cet ordre, l'on ne peut pas dire, comme Bichat (1), que l'aptitude d'une partie aux Hémorragies dépend absolument de la présence habituelle d'une grande quantité de sang dans ses vaisseaux capillaires, puisque la conjonctive et les gencives sont bien plus rarement la source de ces effusions, que la membrane pulmonaire interne.

Je ne saurois non plus penser avec Gorter qu'une membrane est d'autant plus sujette aux

(1) Anatom. Générale, T. II, p. 566.

Hémorragies que la matière de sa secrétion a plus de consistance (1); car la membrane interne du tube intestinal fournit des matières aussi denses qu'aucune autre, et la pituitaire n'a point, à l'égard de cela, de supériorité sur la pulmonaire.

La disposition des organes aux Hémorragies se compose de plusieurs élémens, dont ceux que l'anatomie découvre ne sont pas vraisemblablement les plus essentiels. Admettons que l'abondance habituelle du sang dans les vaisseaux capillaires contribue à la former : il y faut joindre une tendance spéciale des mouvemens fluxionnaires par diverses causes intérieures ou extérieures, et une aptitude primordiale plus ou moins grande au relâchement atonique des membranes vasculaires, ou à la dilatation active des pores.

Les membranes séreuses sont beaucoup moins sujettes que les muqueuses aux extravasations sanguines, mais elles n'en sont pas exemptes.

Botal parle d'une femme qui mourut presque subitement, puisque ce fut quatre heures après une syncope inattendue, et dans l'abdomen de laquelle on trouva un grand épanchement de

(1) *Chirurgia Repurgata.*

sang. L'Auteur observe qu'il ne put apercevoir aucune solution de continuité dans les vaisseaux (1).

Il est vraisemblable que les épanchemens sanguins spontanés dans les ventricules du cerveau, regardés par Lancisi et par Dionis comme les causes les plus fréquentes des morts subites, et dont Hoffmann a traité sous le nom d'*Hémorragies cérébrales*, proviennent communément de la membrane séreuse qui tapisse ces cavités.

Lorsqu'on trouve du sang dans le péricarde, dit Morgagni, et que la mort n'a pas été subite, l'on doit penser que ce fluide a transsudé par les pores béans des plus petits vaisseaux (2). Une observation d'Alston s'accorde avec ce sentiment : un homme de trente-huit ans mourut après avoir long-temps éprouvé de la difficulté de respirer, des attaques de toux opiniâtre, et un affoiblissement progressif du mouvement des artères. On trouva le péricarde plein de sang caillé, et on observa que la pression faisoit transsuder de la sérosité sanglante par les pores du cœur (3).

---

(1) *De Curandi Methodo per Sang. Mission. C. II.*

(2) *De Sed et Caus. Morb. Epist. XXVI*, 26.

(3) Essais et Observ. de Médecine d'Édimbourg, T. VI.

L'humeur de l'hydrocèle par épanchement est quelquefois mêlée avec du sang, au point que la maladie en prend le nom d'hématocèle. Louis explique ce cas d'Hémorragie par l'érosion des petits vaisseaux qui ne peuvent résister à l'acrimonie de la lymphe; mais cela manque de vraisemblance.

Haller a fait des remarques analogues sur l'humeur aqueuse de l'œil (1), et M. Scarpa n'a trouvé quelquefois dans des yeux atteints d'hydropisie qu'une lymphe sanguinolente à la place du corps vitré (2).

Je ne connois aucun exemple d'épanchement sanguin spontané dans la capsule du cristallin, ni dans la cavité des membranes synoviales.

Les surfaces internes et externes ne sont pas les seuls endroits où le sang s'extravase spontanément; on le voit souvent se répandre dans le tissu des chairs, se former une cavité, ou s'infiltrer dans le corps celluleux qui pénètre tous les organes.

J'ai déjà dit que les pétéchies et les taches scorbutiques d'un rouge livide étoient des Hémorragies *intra-cutanées;* les grandes ecchy-

---

(1) *Element. Physiol. L. XVI, Sect. II,* § 22.

(2) Maladies des Yeux.

moses qui se forment aussi quelquefois dans le scorbut sont l'effet de l'infiltration du sang dans le tissu cellulaire.

Divers Auteurs ont vu des amas ou des infiltrations du même fluide dans les muscles. Baglivi, en ouvrant le cadavre d'un homme qui avoit long-temps souffert d'une douleur des lombes, trouva dans les muscles de cette région à-peu-près six livres de sang noir, fétide, extravasé (1). Baillou avoit fait des observations semblables, et Morgagni les a confirmées par celles qu'il a recueillies lui-même dans les cadavres de personnes qui avoient éprouvé des douleurs rhumatiques (2).

Ces extravasations se font encore dans le parenchyme des viscères. Si cet accident arrive dans un organe essentiel, la mort en est ordinairement la suite. Il me semble que le poumon y est le plus sujet. Haller a trouvé chez plusieurs individus, entr'autres chez un de ses enfans, une grande quantité de sang infiltré dans le tissu interlobulaire de cet organe, sans pouvoir découvrir aucune solution de conti-

---

(1) *De Fibra Motrice Specim. Lib. I, C. VI.*

(2) Voyez le Traité des Maladies Goutteuses, par M. Barthez, T. II, p. 51.

nuité par où ce fluide eût pu sortir de ses vaisseaux (1). Dionis avoit vu la même chose dans le cadavre d'un Chef du Gobelet du Roi, qui étoit mort subitement en servant le Duc de Bourgogne à dîner (2).

Les parties dures elles-mêmes ne sont pas à l'abri de ces sortes d'infiltrations. Duverney dit que dans le rachitis, les os devenus spongieux rendent du sang par tous leurs pores lorsqu'on les comprime ou qu'on les courbe. J'ai vérifié cette remarque sur le squelette d'un Sajou brun rachitique (3).

Enfin quelques-uns affirment que dans la plique le sang peut s'amasser dans le corps des cheveux, et se répandre si on les coupe. Un

---

(1) *Opuscula Patholog.*

(2) Duclos dit, dans ses Mémoires, que le Marquis de Louvois mourut empoisonné, et il fait tomber le soupçon de ce crime sur Louis XIV. M. Grouvelle penche pour le suicide. Mais il paroît, d'après la relation de Dionis, qui fit l'ouverture du cadavre (Dissertat. sur la Mort Subite, p. 82.), que ce Ministre mourut d'un engouement du poumon par du sang infiltré dans le tissu interlobulaire, et que sa maladie ne dura que demi-heure. Devroit-on se décider aussi légèrement sur des questions qui intéressent la mémoire d'un grand homme?

(3) Journal de la Soc. de Méd. de Paris, mois de Mai 1806.

Évêque de Posen avoit attesté le fait à Connor (1), et Vicat dit le tenir de Médecins très-dignes de foi (2). On en conçoit la possibilité, si l'on admet que les cheveux ont des vaisseaux blancs, semblables à ceux de la cornée transparente, lesquels se dilatent outre mesure dans cette maladie; ou bien que le sang s'infiltre dans le tissu cellulaire très-délié qui, suivant Chirac et Haller, réunit les fibres propres des cheveux, et que l'infiltration continue depuis le bulbe jusqu'à l'autre extrémité.

Comme toutes les ouvertures naturelles du corps aboutissent à plusieurs cavités, il est quelquefois difficile d'assigner la véritable source d'une Hémorragie qui se fait par une de ces ouvertures. Il n'entre pas dans mon dessein de m'occuper expressément de cet objet : je me permets seulement les réflexions suivantes, desquelles il semble qu'on pourroit inférer que les sources de certaines Hémorragies sont encore méconnues, malgré les soins des Nosologistes.

Si le sang qui s'écoule par les narines ne vient ni de l'estomac, ni du poumon, ni de leurs conduits, on assure qu'il a sa source dans

---

(1) Descript. du Royaume de Pologne, 2e Part.

(2) Mém. sur la Plique Polonaise, p. 22.

la membrane pituitaire. On condamne généralement l'opinion des Anciens, qui le faisoient venir quelquefois du crâne. Berenger de Carpi nia le premier que rien pût passer de cette boîte osseuse dans les fosses nasales, et Schneider acheva d'établir ce sentiment. Mais comment rejeter les inductions que certains faits peuvent fournir aux partisans des Anciens?

Bohn rapporte qu'une fille de seize ans mourut à la suite d'une commotion produite par une chute. Ce Médecin fut nommé par les juges pour chercher la cause de la mort. Depuis l'accident jusqu'au dernier instant de la vie, il s'étoit écoulé une grande quantité de sang par la bouche et par les narines; l'effusion continuoit encore dans le cadavre. On ne trouva pourtant rien dans les parties extérieures de la tête, ni dans les parois du crâne; mais quand on eut ouvert cette dernière cavité, on vit la branche antérieure gauche de la carotide rompue (1).

Les Auteurs d'un Recueil périodique sur les Maladies des Animaux (2), en parlant d'une espèce d'indigestion qui attaque les ruminans,

---

(1) *De Renunciatione Vulner. P.* 172.

(2) Instruct. et Observat. sur les Maladies des Animaux Domestiques. 1792.

et qu'on appelle *météorisation méphytique simple*, mettent au nombre des symptômes la pléthore de la tête et l'écoulement d'un sang noir par la bouche; ils ajoutent: « A l'ouverture des » cadavres, on trouve le cerveau engorgé et » même enflammé dans toutes ses parties; les » cavités sont souvent remplies d'un sang noir » qui s'infiltre à travers l'ethmoïde, jusque dans » la membrane de la cloison et des cornets du » nez ».

On croiroit d'après les connoissances anatomiques les plus vulgaires, que les Hémorragies de l'ombilic chez les adultes, sont toujours cutanées. Cependant l'observation suivante ne permet pas d'adopter cette opinion exclusive. Fabrice de Hildan rapporte l'histoire d'un apothicaire de Soleure, âgé de trente-six ans, qui, après des fatigues considérables, éprouva par le nombril plusieurs Hémorragies très-abondantes. Diverses circonstances, qu'il seroit trop long de rapporter, engagent à croire que le sang venoit des artères ombilicales, dont la cavité s'étoit apparemment conservée (1).

On a vu qu'une Hémorragie abondante pouvoit se faire dans les cavités qui ne communi-

(1) *Observ. Chirurg. Cent. III.*

quent pas librement aux ouvertures naturelles, comme dans les ventricules du cerveau, dans le bas-ventre, etc. L'on pense bien que dans ces cas la mort arrive fréquemment sans qu'on en soupçonne la cause. Mais je dois ajouter que les Hémorragies des cavités pourvues d'ouvertures, restent aussi quelquefois latentes.

Un homme de trente ans, vigoureux, éprouva diverses indispositions à la suite de son mariage. Il paroissoit bien rétabli par l'usage de certains remèdes; mais bientôt il tomba dans la dyspepsie, la foiblesse et le marasme. Il fut tourmenté quelque temps par des douleurs à l'abdomen; ensuite il eut des syncopes fréquentes et une constipation opiniâtre; enfin il succomba. A l'ouverture du cadavre, on trouva le cœur et tous les vaisseaux parfaitement vides; mais l'estomac et les intestins étoient remplis de sang noir qui les distendoit (1).

Il est possible que, dans certaines circonstances, un mouvement antipéristaltique des conduits excrétoires fasse méconnoître l'existence ou la source d'une Hémorragie.

Ruysch en ouvrant le cadavre d'une femme,

---

(1) Tissot, *Epist. Med. Pract.* Lettre adressée à Zimmermann.

trouva le petit bassin rempli de sang. Il chercha la source de cet épanchement: l'état de la membrane interne de l'utérus, et celui des trompes de Falloppe, ne lui permirent pas de douter que l'Hémorragie ne se fût faite par la matrice, et que le sang ne se fût répandu dans l'abdomen par les trompes (1). Ces organes avoient donc été agités d'un mouvement de bas en haut, qui est inverse du mouvement excrétoire habituel.

Benoît Stahelin a vu les lochies répandues dans le bas-ventre par les mêmes voies (2), et Zimmermann assure que Haller avoit fait une observation semblable. Après de pareils témoignages, on doit trouver bien foibles les raisons que fait valoir Pasta pour nier la possibilité de ce mode d'épanchement et pour établir une cause hypothétique de ces amas de sang (3).

---

(1) *Observ. Medico-Chirurg.*

(2) *Tentam. Anat. Bot.*

(3) *Consideraz. Medico-Chirurg. sopra gli Sgravi Sanguigni del parto, X.* N°. 115. *Note.*

Je soupçonne que les grossesses extra-utérines, soit tubaires, soit abdominales, sont la suite d'un semblable mouvement antipéristaltique exécuté par la matrice et par les trompes après la conception. Ce sentiment me paroît préférable à celui qui suppose que la conception se fait dans l'organe appelé *ovaire;* car, sans parler des objec-

Il se peut que le conduit lacrymo-nasal soit susceptible d'un semblable renversement de son mouvement ordinaire. Ne pourroit-on pas expliquer ainsi les prétendues larmes de sang que Meckreen (1) et Fabrice de Hildan (2) ont vues chez des personnes atteintes d'Hémorragie nasale ?

---

tions directes auxquelles ce dernier sentiment est exposé, il me paroît que, vu la disposition respective de l'ovaire et de la trompe, si la conception se faisoit dans le premier de ces organes, les probabilités de la chute des œufs dans la cavité du bas-ventre seroient bien plus nombreuses que celles de leur cours naturel par les trompes; et que par conséquent les grossesses abdominales devroient être bien plus fréquentes qu'elles ne le sont.

(1) *Observ. Chirurg.*

(2) *Observ. Chirurg. Cent. II*, 16.

SECONDE PARTIE.

Des Forces qui obligent le Sang à sortir de ses Vaisseaux.

CHAPITRE PREMIER.

De la Division des Hémorragies.

La division des Hémorragies en Genres doit être fondée sur les circonstances les plus essentielles de ces phénomènes considérés en eux-mêmes, sur celles dont la connoissance peut, jusqu'à un certain point, nous rendre maîtres de ces effusions, en nous apprenant les changemens qu'il faudroit introduire dans le corps pour les arrêter sûrement.

La considération isolée de l'état anatomique et physiologique des parties qui livrent passage au sang ne peut pas fournir une base suffisante: elle ne donne qu'une indication, toujours la même, d'après laquelle il seroit souvent très-dangereux de se conduire.

Une division d'après les organes est presque inutile; le siége ne fait rien à la nature des

Hémorragies, ni par conséquent aux règles fondamentales du traitement.

La relation des effusions sanguines au bien-être du corps n'est pas une meilleure base, et la distinction des Hémorragies utiles et des symptomatiques est trop vague pour cet objet. Cette relation peut changer d'un moment à l'autre, quoique l'Hémorragie reste la même, et réciproquement des Hémorragies susceptibles de Méthodes curatives fort différentes peuvent être également nuisibles.

Mais quelles sont donc les circonstances préférables ?

Pour que le sang s'extravase, il faut non-seulement qu'un passage lui soit ouvert, mais encore que des puissances motrices le déterminent à s'échapper par cette voie. On a déjà vu que des causes très-différentes pouvoient produire les ouvertures : les causes motrices sont de même assez variées. En déterminant pour chaque cas l'espèce de force qui meut le sang, et la nature de la voie qui permet à cette humeur de sortir, on assigne les élémens qu'il faut combattre pour arrêter l'effusion.

C'est donc d'après les diverses combinaisons de ces élémens qu'il convient de distribuer les Hémorragies en Genres. Quand je regarde ces ob-

jets comme les plus essentiels, on voit bien que je les considère relativement à l'art de disposer en systèmes les divers moyens curatifs, et que j'ai pour but, en établissant une division, de pouvoir dire généralement : *tel Genre doit être combattu par telle Méthode*. Autrement je n'ai garde de méconnoître la supériorité, ou plutôt *l'importance préalable* qu'on doit accorder à la connoissance des rapports des Hémorragies avec le bien-être du corps : je dis seulement que ces rapports ne pouvant être déterminés d'une manière générale, et exigeant, pour être aperçus, un examen spécial de toutes les circonstances qui accompagnent chaque cas particulier, ils ne doivent pas être pris pour base d'une division.

La considération de l'organe peut servir à faire les Espèces. Elle est utile pour le pronostic, puisque ce jugement est en partie fondé sur la prévision des effets que l'appareil hémorragique peut produire dans un organe donné, ou sur l'induction que l'Hémorragie fournit touchant l'état actuel de cet organe. Elle est utile encore pour guider le choix des remèdes topiques et des secours chirurgicaux, appropriés à la structure, au mode de sensibilité et aux fonctions de chaque partie.

La recherche des diverses causes immédiates des effusions sanguines exige qu'on se dégage de toute prévention, et qu'au lieu de s'appliquer à faire cadrer les faits avec une doctrine reçue, on s'attache à les comparer entr'eux, et à les distribuer en autant de groupes que leurs différences essentielles en demandent.

CHAPITRE II.

Hémorragies par fluxion générale ; 1er Genre.

Je place dans ce Genre les faits qui ont servi de type à presque toutes les descriptions générales des Hémorragies spontanées, et sur lesquels plusieurs Auteurs ont exclusivement fondé leurs théories.

Ces Hémorragies se reconnoissent aux symptômes suivans : *horripilation*, ou quelqu'une des modifications du froid fébrile; lassitudes dans tous les membres; resserrement et pâleur des tégumens dans toutes les parties, excepté au voisinage de celle par où l'écoulement doit se faire; accumulation du sang dans cette dernière; distension de ses vaisseaux capillaires; douleur gravative et sentiment de chaleur locale (ainsi

douleur de tête, chaleur, rougeur de la face, prurit du nez, avant l'épistaxis; toux, douleur entre les épaules, cuisson à la poitrine, difficulté de respirer aux approches de l'hémoptysie, etc.); pouls dur, fort, vif, ordinairement fébrile, et présentant un caractère particulier, qui consiste en ce qu'il est dicrote (1), et qu'il fait éprouver au tact la sensation de petits globules qui semble parcourir l'artère selon sa longueur (2); effusion de sang plus ou moins abondante, soit lorsque le mouvemeut fébrile du pouls dure encore, soit après qu'il a disparu. A mesure que l'Hémorragie se fait, retour du mouvement des artères à son état naturel, à moins que l'écoulement devenant excessif, le pouls ne s'affoiblisse outre mesure.

Tels sont les symptômes qui caractérisent les effusions sanguines de ce Genre; je dois seulement ajouter une remarque relative à l'appareil fébrile. La fièvre a une infinité de degrés d'intensité; dans quelques-uns elle est assez peu

---

(1) *Dicroto, martelino, ò bispulsans* (Solano de Luques, *Idioma de la Naturaleza.*). Selon cet Auteur, la fréquence des pulsations de ce caractère augmente à mesure que l'instant de l'évacuation approche.

(2) Fouquet, Traité du Pouls.

sensible pour que le malade seul puisse être assuré de son existence. Ceux qui ont éprouvé des fièvres intermittentes ont une idée parfaite de cet état pyrectique, que le sens intérieur aperçoit lors même qu'un observateur étranger ne le sauroit découvrir. Car dans la convalescence de ces maladies, il survient assez souvent des paroxysmes obscurs aux périodes accoutumées, et le malade y reconnoît, à un degré d'intensité bien inférieur, les symptômes des vrais accès. Or la fièvre qui accompagne ces Hémorragies est quelquefois aussi peu marquée, et on la méconnoîtroit si l'on ne s'en rapportoit plus aux sensations du malade qu'aux signes extérieurs.

En réfléchissant sur ce concours de symptômes pour en déduire la connoissance des causes qui obligent le sang à se répandre, on trouve que la seule conclusion d'accord avec tous les faits, est que les parties molles du corps entier se condensent spontanément, et sont agitées de contractions en quelque sorte péristaltiques, qui se dirigent vers un point, y poussent le sang à la faveur des communications libres du système capillaire, et l'y amassent; qu'enfin les exhalans de l'endroit où s'est faite la congestion se dilatent synergiquement, et laissent couler

le sang expulsé par les mouvemens toniques, jusqu'à ce que ces mouvemens se soient épuisés au moyen d'une évacuation suffisante.

Les élémens essentiels qui constituent l'Hémorragie de ce Genre sont donc, 1°. la fluxion sanguine générale vers un lieu déterminé; 2°. la fièvre; 3°. la dilation des voies par lesquelles le sang doit s'échapper.

I. 1°. Hoffmann n'a pas bien conçu la nature du mouvement qui pousse le sang vers le lieu de l'évacuation, quand il l'a regardé comme une simple constriction des parties externes, qui oblige ce fluide à se porter vers les surfaces intérieures, où la résistance est moindre (1). L'insuffisance du resserrement fébrile ordinaire pour produire cet effet, et les bornes étroites de la congestion sanguine, doivent faire sentir l'inexactitude de cette idée. Il faut admettre avec Stahl que ce mouvement a une tendance vers un point, où convergent les contractions péristaltiques de toutes les parties (2).

---

(1) *De Hæmorrhagiis, Sect. I, Prolæg.* § *X.*

(2) Tant s'en faut que le resserrement général du premier stade d'une fièvre ordinaire, suffise pour former une fluxion hémorragique, qu'au contraire les Hémorragies sont suspendues par le froid fébrile, si la fièvre n'a

2°. L'étendue de l'espace qu'occupe la congestion varie beaucoup, selon la quantité de fluide envoyé par les autres parties, le lieu où s'arrêtent les mouvemens toniques et la résistance des pores exhalans. Quand cette étendue est considérable, la fluxion s'accompagne de symptômes relatifs à la lésion des organes qui avoisinent celui par où l'Hémorragie s'opère. C'est ainsi qu'il faut expliquer cet appareil de phénomènes, souvent alarmans, qui précède quelquefois les Hémorragies : la douleur de tête, le délire, le trouble des sens extérieurs, les sensations fantastiques, les convulsions qui surviennent avant l'Hémorragie nasale (1); les coliques, les mouvemens spasmodiques des viscères du bas-ventre et les affections mentales qui en sont la suite, observés quand l'éruption des hémorroïdes est imminente, etc. (2).

3°. On observe assez souvent pendant que les Hémorragies se font ou qu'elles se préparent, une grande diminution de presque toutes les secrétions naturelles. Cullen s'est donné bien de la peine pour expliquer ce fait, qu'il attribue

---

pas elle-même le caractère spécifique dont nous parlerons bientôt.

(1) Hippocrate, *De Prædict.* — *Prænot. Coac. etc.*

(2) Trnka, *Hist. Hæmorroid.*

à la rupture de l'équilibre naturel entre la force des artères et la résistance des vaisseaux secrétoires, rupture qui doit arriver quand les artères sont privées d'une portion de leur sang (1). Mais cet effet me paroît tenir à la direction spéciale de tous les mouvemens toniques vers un lieu déterminé.

4°. Il me semble que chez le même individu les mouvemens fluxionnaires généraux peuvent se partager, de manière à former à-la-fois plusieurs fluxions hémorragiques. Une femme de trente ans, détenue dans la Maison de Force, attaquée d'une fièvre synoque simple, présenta au septième jour l'appareil d'une effusion sanguine du premier Genre. L'écoulement se fit en même temps par le nez et par l'utérus. Les cas de cette sorte peuvent être considérés comme les nuances entre les Hémorragies par fluxion générale et celles par expansion.

5°. Quand une Hémorragie du premier Genre se prépare, le système capillaire n'est pas ordinairement le seul qui soit agité de mouvemens fluxionnaires: les artères qui aboutissent au lieu de la congestion battent avec une force inaccoutumée. C'est ce que tous les Médecins depuis

---

(1) *First Lines of the Practice of Physic*, § 748.

Hippocrate ont observé dans les carotides et dans les temporales, à l'approche d'une Hémorragie par le nez.

6°. Le point de convergence des mouvemens fluxionnaire peut changer plusieurs fois pendant la durée d'un même effort hémorragique. Parmi le grand nombre de faits qui le prouvent, j'en choisis un que Boerhaave avoit recueilli, et que Van Swieten nous a conservé (1). Il s'agit d'une fille qui, à l'âge de onze ans, éprouva des Hémorragies menstruelles par diverses parties du corps. A chaque période il y avoit des tumeurs ou des transsudations sanguines qui, paroissant successivement en plusieurs endroits, annonçoient les changemens de tendance de la fluxion. Enfin les périodes se dérangèrent, et les efforts revinrent irrégulièrement. Un matin la malade eut une Hémorragie par l'extrémité des doigts; après midi elle fut prise d'un vertige accompagné de rougeur à la face; un moment après on aperçut à la région du larynx une tumeur qui gênoit la respiration : tous ces symptômes disparurent lorsqu'il survint une sueur de sang à la partie antérieure du cou. Un autre jour on observa successivement, et dans des ins-

(1) *Comment in Aphorism.* § 1286.

tans très-rapprochés, une rougeur à la face, une Hémorragie nasale, l'intumescence du cou, la sueur de sang dans la même région, une semblable transsudation au bras droit, et enfin à la jambe du même côté.

7°. Avant que la fluxion se soit décidément établie vers un point, il existe quelquefois un orgasme général dans le système sanguin, et une disposition singulière de toutes les parties du corps à donner du sang pour la moindre irritation. Thomas Bartholin a fait une observation qui le prouve très-bien (1). Une jeune femme d'un tempérament fort pléthorique, dont les évacuations menstruelles se fesoient avec un peu moins d'activité qu'à l'ordinaire, fut plusieurs fois surprise de voir qu'aux époques de cette fonction il lui suffisoit de se gratter légèrement la joue, pour en faire jaillir des gouttes de sang.

8°. Je me sens porté à croire que dans les Hémorragies simples le système sanguin est le seul qui soit mu par des contractions fluxionnaires. Il me semble que lorsque le système lymphatique ou le cellulaire éprouve des agitations semblables, simultanées avec celles du système sanguin, il en résulte une complication de l'effusion

(1) *Histor. Anatom. Rar. Cent. I*, 13.

de sang avec des écoulemens ou des congestions d'une autre humeur. C'est peut-être ainsi qu'il faut concevoir le fait suivant raconté par Bordeu (1). « J'ai vu, dit cet Auteur, un jeune pubère » toujours disposé à l'Hémorragie du nez, la- » quelle ne venoit jamais qu'incomplètement: » chaque mois, ou environ, l'Hémorragie se » montrant sans se compléter, il survenoit une » grosseur, tantôt aux glandes du cou, tantôt » à la peau, à la jambe, aux bras; et ces gros- » seurs, qui étoient de vraies concrétions lym- » phatiques, restoient de manière qu'on pou- » voit, par leur nombre, calculer celui des » Hémorragies ».

II. 1°. Quels sont les rapports de la fièvre avec les Hémorragies de ce Genre? Est-elle une suite nécessaire de la constriction tonique des capillaires dans presque toutes les parties du corps? Cela ne peut être admis; car une foule de causes, telles que le froid, les affections hystériques et d'autres produisent une semblable condensation, sans être nécessairement suivies de la réaction fébrile.

Est-elle provoquée par la congestion sanguine qui excite la partie où elle s'est formée, comme

(1) Analyse Médicinale du Sang, § 52.

Cullen l'insinue (1) ? je ne le crois pas non plus. Si c'étoit ainsi, il faudroit que la fièvre se manifestât seulement lorsque la congestion est faite, et qu'elle s'accrût proportionnément à la distension des vaisseaux. Mais l'observation m'a prouvé que la fièvre précédoit ordinairement la congestion du sang, et qu'elle étoit un moyen auxiliaire de la fluxion. Un jeune homme de vingt-huit ans, sujet aux Hémorragies, après un voyage de deux cents lieues, sentit une agitation et un malaise qui le privoient du sommeil. La fièvre survint, et il se fit une fluxion vers la tête. Au bout de vingt-quatre heures, le pouls perdit le caractère fébrile; mais la tête resta lourde et douloureuse, le visage rouge, l'humeur taciturne, et le malade fut hors d'état de vaquer à ses occupations littéraires habituelles. Huit jours s'écoulèrent sans aucun changement dans les symptômes, sinon qu'il survenoit parfois des frissons : au bout de ce temps, il se fit une Hémorragie nasale abondante qui ramena la santé.

Il faut reconnoître que la fièvre se joint aux autres phénomènes constitutifs de l'appareil hemorragique, en vertu des lois de la synergie, qui déterminent, au besoin, l'action combinee de tous

(1) *L. c.* § 745.

les organes dont les efforts doivent concourir à une même opération, sans qu'il soit nécessaire de supposer aucune excitation ni provocation particulière.

2°. Quand cette fièvre est régulière et exempte des symptômes propres aux diverses diathèses, elle présente certaines particularités qui lui donnent une sorte de caractère spécifique : 1°. elle a communément peu d'intensité, et la durée en est courte ; 2°. au lieu de dissiper les mouvemens fluxionnaires légers qui existent lors de son invasion, comme fait presque toujours la fièvre éphémère, elle les favorise et leur donne de l'activité ; 3°. par conséquent elle augmente les symptômes qui proviennent de l'engorgement des parties où la fluxion a son terme ; de sorte que si, par exemple, il se prépare une Hémorragie nasale, la douleur de tête est bien plus forte à la chute de la fièvre qu'elle n'étoit dans son état ; 4°. j'ai souvent observé que cette fièvre avoit un type rémittent : alors la douleur gravative de l'organe terme de la fluxion ne diminuoit point dans la rémission, et elle recevoit un accroissement permanent à chaque paroxysme. Dans ces cas, l'Hémorragie se fait à diverses reprises, les dernières exacerbations amenant des écoulemens partiels.

3°. Quelque variés que soient les symptômes dont les Hémorragies par fluxion générale peuvent s'accompagner, ils se rapportent le plus souvent à ces trois causes : la fièvre, les mouvemens fluxionnaires et la congestion. Il est vrai que les effets de ces causes doivent être différens, comme les dispositions des individus qui les éprouvent.

III. 1°. De tous les exhalans qui se trouvent dans une partie occupée par la congestion sanguine, et qui sont également sollicités à s'ouvrir par le mouvement de fluxion, il n'y en a qu'un petit nombre qui cèdent. Ainsi, quand il se fait une fluxion hémorragique vers la tête, c'est seulement une portion de la membrane de Schneider, le plexus choroïde du cerveau, la membrane du conduit externe de l'oreille (1), etc. qui ouvre ses pores. Je ne sais aucune cause anatomique de ce fait, et puisque, malgré les ressemblances d'organisation, les diverses membranes ne présentent pas le même phénomène, il faut dire que la disposition vitale n'y étoit pas la même.

(1) On a vu quelquefois des Hémorragies par l'oreille seulement, dans la fièvre jaune de Livourne (Gaetano Palloni, *Observaz. Med. etc.*).

2°. La dilatation active des pores n'est pas une condition indispensable pour placer dans ce Genre une Hémorragie qui se fait au moyen d'une fluxion générale. Quand même l'atonie des exhalans seroit manifeste, si l'effusion avoit les autres caractères que nous avons décrits, on ne devroit pas séparer un tel cas de ceux qui ont fait l'objet de ce Chapitre.

CHAPITRE III.

Hémorragies par expansion ; 2e. Genre.

Je vais exposer, à titre d'exemples, quelques faits dont l'examen réfléchi suffira sans doute pour m'autoriser à établir ce Genre.

Je choisis d'abord une observation intéressante rapportée par Zacutus Lusitanus (1). Un homme robuste, bien constitué et qui avoit de l'embonpoint, se trouvoit atteint, au commencement de chaque printemps, d'une fièvre sanguine; cette maladie se terminoit spontanément et de la manière la plus heureuse, par une sueur générale de sang, qui survenoit le sixième ou le septième jour de la maladie, rarement le cinquième. Au moment où l'Hémorragie commen-

(1) *De Prax. Medic. Admir. Lib. III, Obs.* 72.

çoit, le malade ressentoit un prurit incommode par toute la surface du corps (1). Cette évacuation étoit au reste régulière et abondante.

Sporlinus avoit communiqué l'observation suivante à Fabrice de Hildan, qui l'a placée dans son Recueil (2). Un jeune garçon âgé de douze ans, ayant entrepris un voyage, fut exposé non-seulement aux fatigues d'un exercice inaccoutumé, mais encore aux effets du vin dont il but avec excès, malgré que jusque-là sa boisson ordinaire eût été de l'eau pure. La fièvre le prit, et bientôt après il eut une Hémorragie presque générale, puisqu'elle se fit par les gencives, par le nez et par toute la peau. Les points de cet organe à travers lesquels le sang ne transsudoit pas, étoient occupés par des taches pétéchiales, dont le milieu laissoit apercevoir une goutelette de sang coagulée.

On trouve quelques faits de la même nature dans une dissertation où Fagon et Lombard ont

(1) Pline et le Père Labat assurent que l'Hippopotame, quand il est surchargé de sang, se procure des Hémorragies en se frottant contre des corps aigus. Au lieu d'attribuer cet acte à un instinct particulier, c'est peut-être au prurit excité par un mouvement expansif qu'il faut le rapporter.

(2) *Obs. Chirurg. Cent. VI.*

tâché d'établir que la sueur de sang se faisoit par un effort (1).

Vandermonde a publié l'histoire d'une maladie alarmante, dont les principaux symptômes étoient une fièvre intense, d'abondantes évacuations de sang par le vomissement et par les selles, et des taches pétéchiales de couleur foncée qui couvroient tout le corps (2).

L'observation suivante de Donald Monro est trop singulière pour ne pas mériter d'être citée (3). Il s'agit d'un homme de trente ans qui, sans aucune cause évidente, fut pris d'une fièvre assez forte, accompagnée de douleurs vagues, de lassitudes spontanées, de chaleur et de céphalalgie, et qui bientôt après eut des Hémorragies non-seulement par les voies ordinaires, mais encore par la peau; ce fut d'abord une transsudation abondante de sang par les lèvres et les parois de la bouche; puis un épistaxis; puis des vésicules remplies de sang sur les bras; puis une hémoptysie, des taches pourprées d'où le sang suintoit à la moindre pression,

(1) *Ergo Sudor Cruentus fit vi Naturæ*. Paris, 1665.

(2) Journal de Médecine, T. VI, 1757.

(3) *Medical Transactions, published by the College of Physicians in London, Vol. II.*

et qui se répandirent par tout le corps, une hématurie, etc. Cette maladie dura près d'un mois, et l'on y remarqua toujours les signes d'un véritable effort.

Ce ne sont plus ici, comme dans le Genre précédent, des mouvemens fluxionnaires qui viennent de toutes les parties du corps converger vers un point; c'est un mouvement expansif qui, partant du centre du système sanguin, va se terminer à ses extrémités, c'est-à-dire au système capillaire.

Les élémens de ces Hémorragies sont donc, 1°. presque toujours la fièvre; 2°. un mouvement expansif analogue à celui qui opère l'éruption des exanthèmes fébriles; 3°. l'ouverture synergique des exhalans de la peau et des membranes muqueuses. Sur tout cela je ferai les réflexions suivantes.

1°. Dans les Hémorragies par expansion, il y a toujours beaucoup de parties du système capillaire qui ne donnent point de sang. Cela peut venir ou de ce que tous les exhalans ne sont pas également disposés à se dilater, ou de ce que le mouvement expansif n'est pas égal dans tous les sens.

2°. Il peut se faire que le mouvement expansif ne se propage pas jusqu'aux plans ex-

térieurs de la peau, et que le sang extravasé s'infiltre dans le tissu de cet organe, comme on l'a vu dans plusieurs des faits que j'ai rapportés. C'est ce qui arrive dans certains cas de la *Maladie tachetée hémorragique* (1).

On a donné ce nom à une maladie qui consiste en une effusion sanguine, accompagnée de l'éruption générale de taches purpurines ou livides, lesquelles peuvent varier en grandeur, depuis celle de la pétéchie jusqu'à celle d'une grande ecchymose scorbutique.

La diversité des cas de cette maladie que j'ai observés à la Maison de Force, ne me permet pas de les ranger tous dans un même Genre naturel. J'ai vu quelquefois l'Hémorragie et l'éruption se faire sans aucun signe d'un effort préalable; mais j'ai vu plus souvent ces phénomènes précédés d'une vraie fièvre. Entre autres observations que je pourrois citer, je choisis la suivante.

Thérèse C.... détenue à cause de son inconduite, étoit depuis long-temps exposée à des causes débilitantes. Pendant l'hiver de l'An VIII,

(1) Voyez sur cette maladie un Mémoire de M. Baumes, imprimé dans le Journal de Médecine de Montpellier, Ventose An XI, p. 119.

elle se plaignit de diverses indispositions passagères. Un jour du mois de Germinal suivant, elle eut un accès de fièvre assez intense, qui dura près de quinze heures. Le lendemain, au point du jour, il lui survint une Hémorragie par la bouche, et de grandes taches livides par tout le corps. Ce dernier symptôme fut si prompt que la malade et les témoins en furent épouvantés. L'Hémorragie s'arrêta dans la journée, et les taches pâlirent et disparurent dans la semaine. Il faut remarquer que, durant l'effusion sanguine, le pouls fut *ondulant*, tel qu'il est ordinairement pendant la sueur.

3°. Quelle peut être la cause qui donne à l'infiltration cutanée la forme de taches discrètes, au lieu de celle d'une ecchymose continue? Je l'ignore : on remarquera seulement qu'un phénomène analogue s'observe dans la plupart des exanthèmes.

4°. Le fait recueilli par Monro présente une circonstance qui confirme l'analogie entre ce genre d'effusions et les exanthèmes fébriles : c'est que l'Hémorragie se fit d'abord par les parties supérieures, et qu'ensuite elle se montra successivement dans des organes situés plus bas, et suivant l'ordre de leur position.

5°. Il n'est peut-être pas nécessaire que la

fièvre proprement dite accompagne ou précède le mouvement expansif, pour produire l'effusion sanguine ou les ecchymoses qui la représentent; il suffit d'une forte excitation quand les autres élémens se rencontrent. Une femme de mauvaise vie, d'un caractère extrêmement irascible, fut prise par les Envoyés de la Police, et conduite à la Maison de Force. Elle entra dans une colère affreuse, à la suite de laquelle il lui survint une Hémorragie par le nez et par la bouche, et une éruption de taches pourprées qui couvrirent tout le corps, et dont les plus grandes avoient un pouce de diamètre.

6°. Il arrive quelquefois dans les effusions de ce Genre, que le sang n'a pas tout-à-fait sa consistance naturelle. Sporlinus, par exemple, note cela dans l'observation que nous avons déjà citée. Comme cette circonstance doit rendre la transsudation de cette humeur plus facile, on peut la compter au nombre des élémens accidentels de l'Hémorragie par expansion.

CHAPITRE IV.

Hémorragies par fluxion locale; 3e. Genre.

Nous observons tous les jours des Hémorragies qu'on ne peut soupçonner d'être passives,

mais qui ne s'accompagnent pas non plus d'aucun des symptômes d'après lesquels on juge qu'une effusion se fait par un effort général, tels que les frissons, la pâleur et le resserrement de la peau, le malaise, les lassitudes, etc.

Ces Hémorragies ne s'annoncent que par un travail local plus ou moins pénible : c'est un prurit, un sentiment de chaleur ou de tension, une douleur aiguë ou gravative ; mais point de fièvre ni d'altération dans le pouls. Que si des symptômes généraux surviennent, ils dépendent de l'influence de l'organe affecté, et conséquemment ils observent, par rapport aux symptômes locaux, un ordre de succession inverse de celui que nous avons remarqué dans l'appareil des Hémorragies du premier Genre.

Les deux observations suivantes rapportées par Langius (1) peuvent trouver ici leur place. Une Abbesse d'Allemagne, âgée de cinquante-huit ans, se trouvoit, tous les ans, atteinte d'une douleur aux hypocondres, sans fièvre, et sans aucun autre dérangement de la santé générale : cette douleur ne se dissipoit qu'au moyen d'un vomissement de sang. Le sujet de l'autre observation est un Officier d'Artillerie, qui, après

(1) *Epist. Med. Lib. I,* 40.

avoir souffert des douleurs cruelles à la même région, sans autre incommodité, en fut délivré par une hématémèse.

Joignons-y un fait recueilli par Helwich (1). Une femme de quarante ans, qui étoit bien réglée et qui avoit fait plusieurs enfans, avoit une Hémorragie singulière. Toutes les années, au printemps, à la fin de l'été et pendant l'automne, elle rendoit du sang par la bouche durant quatre jours, sans que cette évacuation eût été précédée de mal de tête, de fluxion catarrhale, de fièvre, de toux, de difficulté de respirer, ni de douleur aux hypocondres. Seulement, deux jours avant, elle sentoit une titillation au voile du palais, derrière la luette, et c'est de là que le sang couloit.

Les élemens constans des Hémorragies de ce Genre, sont, 1°. une fluxion locale plus ou moins bornée, qui amasse le sang dans une partie; 2°. une dilatation synergique des pores exhalans, qui permet à ce fluide de s'épancher.

Ces élémens tiennent quelquefois à un état contre nature de l'organe (foiblesse, irritation, affection spécifique, etc.), qui peut être consi-

---

(1) *Morb. Uratislav.* 1701.

déré comme un troisième élément de l'Hémorragie ; mais comme il n'existe pas toujours, on ne doit pas le mettre au rang des autres.

La différence qui se trouve entre l'Hémorragie par fluxion locale et celle du premier Genre, me paroît analogue à celle que M. Barthèz établit entre le rhumatisme chronique et l'aigu (1), et n'est certainement pas moins utile à remarquer dans la pratique.

Quand l'analyse des symptômes ne donneroit pas exactement le résultat que j'en ai déduit, il pourroit se présumer d'après une observation de thérapeutique. Il y a long-temps qu'on ne doute plus de l'utilité des révulsifs excitans dans certaines Hémorragies, ni du danger qui en suit l'administration dans quelques autres. Le peuple n'a été frappé que des mauvais effets, et comme il n'est pas en état de faire des distinctions, il exclut ces moyens de tous les cas, sans réserve. Bien des Médecins, à leur tour, n'ayant pas assez réfléchi sur le mode d'utilité des révulsifs excitans, en ont vicieusement étendu l'application. Ce désaccord prouve du moins qu'il existe dans les faits vulgairement réputés identiques, une diversité trop négligée.

---

(1) Maladies Goutteuses, Liv. II, C. II, §. 11.

Selon Kosak, les sternutatoires sont utiles dans l'hémoptysie. Qu'on n'adopte cette proposition que pour certains cas, et elle sera aussi vraie que la contradictoire prise avec les mêmes restrictions.

Stoll est frappé d'admiration en voyant une hémoptysie céder à un vésicatoire au bras. J'ai vu cette pratique, employée sans discernement, produire de très-grands maux.

On peut comparer les faits suivans rapportés par M. Chrestien (1). Un phthisique avoit eu plusieurs attaques d'hémoptysie. Il en survint une, beaucoup plus considérable que les précédentes, contre laquelle les moyens ordinaires furent mis en usage sans le moindre succès. M. Chrestien fit appliquer des sinapismes aux pieds, et l'Hémorragie cessa. L'accident reparut encore plusieurs fois; mais il fut efficacement combattu par le même moyen. Un jeune homme attaqué d'une Hémorragie nasale assez abondante pour inspirer des craintes, mais sans fièvre, fut traité par les topiques astringens. Cette méthode n'ayant pas réussi, M. Chrestien prescrivit un bain de pieds dans lequel il fit

(1) Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris.

mettre une livre de moutarde. L'Hémorragie ne tarda pas à s'arrêter.

A ces observations opposons la suivante, rapportée par le même Auteur. Un homme de quarante-quatre ans fut atteint d'une hémoptysie qui s'accompagnoit d'un pouls vîte, plein et dur. La saignée fut mise en usage, et comme elle ne réussissoit pas au gré de celui qui faisoit les fonctions de Médecin ordinaire, on eut recours aux sinapismes; mais ce moyen, au lieu d'arrêter l'Hémorragie, en augmenta très-sensiblement l'activité, et le malade périt le septième jour, dans une attaque d'apoplexie sanguine.

Des effets si différens d'un même remède ne peuvent s'expliquer, si l'on n'admet une grande différence entre les cas où il a été mis en usage. Quand il a réussi, c'étoit sans doute en transportant vers un autre point une fluxion bornée, dont les mouvemens se trouvoient contrariés par ceux qu'une irritation nouvelle tendoit à produire. Quand il a été nuisible, il y a bien de l'apparence qu'on l'avoit employé dans une fluxion générale, à laquelle toutes les parties contribuoient et qu'une irritation quelconque devoit accroître.

Cette efficacité des irritans pour augmenter

l'activité des fluxions générales, n'est pas une chose douteuse, malgré que la plupart des Médecins n'y songent guère dans leur pratique. J'ai pu m'en convaincre par une observation faite sur moi-même. Dans une esquinancie tonsillaire accompagnée de fièvre, j'espérois produire une révulsion avantageuse par un bain de jambes chargé d'une forte dose de moutarde en poudre. Dès que je touchai l'eau, je fus pris d'un frisson qui étoit l'effet de l'augmentation du mouvement fluxionnaire, et malgré la chaleur du bain, il continua tant que le rubéfiant fut en contact avec la peau. La nuit suivante les douleurs devinrent plus vives; depuis ce moment la maladie prit une marche plus rapide, et la suppuration fut plus prompte que dans les attaques antérieures.

Les réflexions suivantes achèveront l'histoire de ce Genre d'Hémorragies.

1°. La fièvre peut se trouver réunie accidentellement aux Hémorragies par fluxion bornée, soit comme effet des symptômes locaux, soit par complication. Dans le premier cas on évite de la confondre avec la fièvre essentielle des effusions sanguines du premier Genre, en considérant qu'elle est ici consécutive; dans le second le diagnostic est quelquefois bien difficile.

2°. Les contractions fluxionnaires peuvent commencer à des distances fort inégales du point où elles tendent. C'est ce qui contribue à produire tant de variété dans le nombre et l'intensité des symptômes précurseurs.

3°. Les Anciens distinguoient dans les fluxions la partie qui envoie et la partie qui reçoit. L'histoire des Hémorragies du troisième Genre présente des faits où cette distinction est facile à faire. Quelquefois la congestion s'opère dans un organe, et les contractions insensibles de celui-ci poussent le sang vers un lieu plus propre à lui donner passage. Marcellus Donatus a vu deux hommes, chez qui la rate avoit acquis par degrés un volume prodigieux, guérir par des évacuations supérieures et inférieures d'une grande quantité de sang (1). Les mouvemens toniques de la rate poussèrent, ce me semble, cette humeur vers l'estomac, et le premier de ces viscères fit le rôle de partie qui envoie, tandis que l'autre recevoit.

4°. La grandeur de la congestion est proportionnée à l'étendue et à l'intensité des mouvemens fluxionnaires. Les symptômes concomitans sont relatifs aux organes intéressés, comme

(1) *Hist. Medic. Admir.*

je l'ai dit en parlant des Hémorragies du premier Genre.

5°. Il est des cas où les artères voisines participent évidemment à l'effort hémorragique local. Une forte pulsation dans un ulcère, dit Hippocrate, présage une effusion sanguine prochaine (1). Galien remarque avec sagacité que cette pulsation ne doit pas être confondue avec celle qui se ressent dans le phlegmon, où l'état des chairs augmente leur sensibilité, et leur fait percevoir plus vivement la diastole des artères; mais qu'on doit la regarder comme l'effet d'un accroissement d'action de ces vaisseaux, qui par là se débarrassent du sang surabondant (2).

CHAPITRE V.

Hémorragies adynamiques ; 4e. Genre.

Dans les Hémorragies dont je me suis occupé jusqu'ici, on a vu que le sang, quand il s'extravase, obéit à un effort vital expulsif. Nous allons maintenant en considérer d'autres où rien ne prouve un semblable effort, et où l'on observe

(1) *Aphorism. Sect. VII*, 21.

(2) *Comment. in eundem Aphorism. Hipp.*

des circonstances qui en rendent même la supposition peu vraisemblable.

Les Hémorragies qui surviennent dans le dernier degré du scorbut, sans fièvre, sans aucun symptôme précurseur, et qui s'accompagnent d'une foiblesse profonde, telles en un mot que Boerhaave les dépeint en parlant de cette maladie (1), peuvent être prises pour exemple (2).

Marcellus Donatus eut à traiter une Religieuse d'une Hémorragie générale par toutes les voies naturelles, par le nez, par la bouche, par la vessie, etc. Il prescrivit des ventouses sèches entre les épaules : dans un temps fort court les vases furent remplis de sang. L'Auteur observe expressément qu'on ne pouvoit attribuer cette effusion ni à des mouvemens intérieurs, ni à quelque violence, ni à l'abondance du sang (3).

On trouve ce caractère passif dans le fait suivant raconté par G. Hortius (4). Une jeune femme, grosse de sept mois, fut prise inopiné-

---

(1) *Aphor. de Cogn. et Cur. Morb.* § 1151, 3°.

(2) Je prouverai dans la suite que toutes les Hémorragies scorbutiques ne doivent pas être confondues avec celles-ci.

(3) *De Hist. Medic. Admir.*

(4) *De Morb. Mulier.*

ment d'une Hémorragie des gencives, qui dura pendant sept semaines, sans interruption; alors des taches pourprées couvrirent toute la peau, et un bain tiède imprudemment donné, causa une sueur de sang mortelle.

Enfin je citerai pour dernier exemple deux observations de M. Planchon, publiées dans le Journal de Médecine (1). L'une a pour sujet un jeune homme qui, sans avoir présenté aucun signe d'un effort expulsif, rendit le sang par toutes les membranes muqueuses, fut couvert de taches noires, et mourut d'épuisement; l'autre une jeune fille qui fut plus heureuse, mais que l'abondance d'une Hémorragie par la bouche mit dans un grand danger.

Dans les effusions de ce Genre, le sang ne paroît jamais avoir ses qualités naturelles : il est ou pâle, ou noirâtre ou aqueux; il se coagule difficilement; il semble avoir subi un commencement de décomposition. En un mot les molécules de ce fluide ont perdu la force qui, dans l'état de santé, les rapproche pour en former un corps en apparence homogène.

La première induction qu'on tire de ces faits, lorsque l'esprit prévenu n'y ajoute point des

(1) Année 1770.

circonstances dont les observateurs n'ont fait aucune mention, c'est que les solides éprouvent un affoiblissement de leur ton naturel, et que la cohésion de leurs molécules est diminuée au point de permettre au sang de s'échapper; attendu sur-tout que ce fluide a perdu de sa consistance, et qu'il est sans cesse agité soit par les impulsions du cœur et des artères, soit par la contractilité organique des parties contenantes. Le relâchement des vaisseaux et la foiblesse du tissu doivent être plus remarquables dans les lieux où les tégumens ne les protègent point, et par conséquent dans les surfaces intérieures.

Les élémens sensibles de cette Hémorragie sont, 1°. une foiblesse générale des solides, leur défaut de cohésion, et l'excessive fluidité du sang (1); 2°. la dilatation soit active soit atonique des pores exhalans.

Baglivi explique les Hémorragies des scorbutiques par la résistance que les engorgemens

(1) Je ne sépare point les vices des solides de ceux du sang, parce que les qualités vitales de cette humeur sont en harmonie avec celles des solides, ainsi que M. Barthez l'a prouvé par les affections analogues simultanées des fluides et des parties contenantes. (Science de l'Homme, C. VII.)

des viscères abdominaux opposent au mouvement du sang. Ce fluide ne pouvant, dit-il, pénétrer des organes obstrués, doit se porter avec surabondance vers les parties membraneuses, et s'échapper par les lieux où la résistance est moindre.

Mais on ne doit jamais fonder une théorie sur des circonstances qui n'accompagnent pas toujours le phénomène. Or, peut-on dire qu'il existe des obstructions aux viscères dans tous les cas d'Hémorragie adynamique ? D'ailleurs on se convaincra du peu de valeur de ces explications, si l'on songe aux obstacles que l'on a découverts dans l'artère aorte, obstacles qui avoient embarrassé le cours du sang, et qui néanmoins n'avoient jamais produit d'Hémorragie (1).

Les réflexions suivantes expliqueront quelques autres circonstances des effusions sanguines adynamiques.

1°. Il est rare que l'atonie suffisante pour permettre l'extravasation passive du sang soit universelle dès son début; ordinairement elle

---

(1) Voyez, entre autres, une observation de M. Paris, imprimée dans le second Volume du Journal de Chirurgie de Dessault, p. 107.

commence par un organe sur lequel agit de préférence la cause principale. Ainsi dans le scorbut ce sont les gencives qui sentent le premier effet de la maladie; c'est aussi par là que commencent ordinairement les Hémorragies adynamiques, et on ne les voit s'opérer par d'autres organes, que lorsque le même degré de foiblesse a gagné tous les solides. On ne doit donc pas être surpris de voir ces écoulemens se faire d'abord par des surfaces bornées, et devenir ensuite plus étendus à proportion des progrès de l'atonie.

2°. Il est de la nature des forces vitales d'être sujettes à des augmentations et à des diminutions alternatives; qu'on ne soit donc pas étonné des suspensions et des récidives qui s'observent dans les Hémorragies de ce Genre. D'ailleurs un léger accroissement du mouvement circulatoire par un effort quelconque peut renouveler l'effusion : pour la suspendre il suffit quelquefois d'une augmentation passagère du ton des solides par quelque cause que ce soit, ou de l'affoiblissement du cœur et des artères par un commencement de syncope. Les approches de la mort produisent souvent le même effet, sans doute à cause des mouvemens convulsifs, spasmodiques et autres

qui précèdent, presque toujours, ce dernier moment (1).

3°. Quand l'atonie des solides est telle que la tendance du sang à s'échapper est en équilibre avec la résistance des parties contenantes, toutes les causes capables de provoquer un mouvement fluxionnaire vers un point y produisent des ecchymoses ou des épanchemens, au lieu de la simple rougeur qu'elles y font naître dans l'état naturel.

Ainsi M. Heberden parle d'un enfant chez qui la plus légère compression occasionnoit promptement une ecchymose (2).

J'ai vu à l'hôpital militaire de Montpellier, dans le temps que M. Fages en étoit le Chirurgien en chef, un jeune homme qu'une maladie vénérienne rebelle et un traitement fort long avoient jeté dans une foiblesse cachectique. Comme c'étoit pendant l'hiver, il s'approchoit quelquefois du poêle; mais il fut obligé de s'en abstenir, parce que les parties exposées à la chaleur se couvroient en peu d'instans de grandes taches livides, semblables à celles du scorbut, et qui duroient quatre ou cinq jours.

---

(1) La cause de cette excitation passagère est ce que Hunter appelle le *stimulus de la mort*.

(2) *Commentaries on the History of the Diseases.*

CHAPITRE VI.

Hémorragies par défaut de résistance locale ; 5e Genre.

Le système sanguin, dans un homme en santé, doit être considéré comme un assemblage de canaux *distendus* par un fluide. *Distendus* est le mot propre, car Hunter a prouvé que les vaisseaux sont doués d'une force vitale qu'il appelle *musculaire*, par laquelle ils tendent à rapprocher leurs parois, jusqu'à effacer leur cavité cylindrique ; de sorte qui si les artères perdent de leur sang, elles se contractent toujours de manière à presser celui qui reste, quelque petite qu'en soit la quantité (1).

Si le système vasculaire est ouvert dans quelque partie, le sang doit s'extravaser, soit en vertu des lois de l'hydrostatique, soit pour obéir à cette force musculaire des artères. Ce sont les cas de cette espèce que je nomme *Hémorragies*

---

(1) Sur le Sang, l'Inflamm. etc. Chap. II.

On pourroit penser que cette force est celle dont a parlé Haller sous le nom de *force de dérivation*, s'il n'avoit lui-même dit que cette dernière est l'élasticité inhérente au tissu, et complètement indépendante de la vie.

par défaut de résistance locale, pourvu qu'il n'y ait pas d'autre cause, et que l'ouverture ait pu se faire et subsister sans provoquer aucun mouvement fluxionnaire actif.

Les différences que ces cas peuvent présenter se trouvent dans les divers modes de lésion qui rendent insuffisante la résistance des membranes vasculaires. Or il me semble que ces modes peuvent se rapporter aux suivans :

1°. La distention lente des vaisseaux, qui en affoiblit les tuniques et parvient à les rompre sans exciter ni douleur ni réaction. C'est ce qui arrive dans les vieux anévrysmes et dans les varices indolentes.

2°. L'atonie des vaisseaux capillaires. On en voit des exemples dans l'engorgement et l'Hémorragie des gencives, qui surviennent aux scorbutiques, et dans les effusions passives qui se font de temps en temps par des organes qu'ont fatigués des Hémorragies fluxionnaires.

3°. Il me paroît constant que la dilatation active des pores peut se faire sans être synergiquement sollicitée par des mouvemens de fluxion.

C'est à l'un de ces deux derniers modes qu'il faut rapporter les faits suivans. Un homme de marque avoit toutes les semaines une Hémorra-

gie nasale, quelquefois excessive, qui n'étoit précédée d'aucun signe d'activité, et qu'on ne pouvoit non plus regarder comme adynamique. Valsalva ayant été consulté, s'aperçut que l'écoulement augmentoit lorsqu'on touchoit rudement les ailes du nez. Il pensa qu'il avoit sa source dans les vaisseaux de la membrane pituitaire, placés à un travers de doigt au-dessus de l'ouverture des narines. Il introduisit l'index pour faire la compression, et l'Hémorragie cessa. Dans la suite le malade usa du même moyen, qui réussit au-delà de toute espérance, puisque non-seulement il arrêtoit le sang à chaque récidive, mais encore qu'il supprima pour toujours et sans danger ces effusions incommodes (1).

Un homme de ma connoissance, âgé de trente-six ans, sujet à de fréquentes Hémorragies nasales de la même sorte, s'est mis depuis une année à l'usage du tabac : les effusions sanguines ont cessé tout-à-fait depuis le même temps, sans causer aucun accident.

Certains croyent que le défaut de résistance peut provenir de l'érosion des tuniques vasculaires par une matière âcre et dissolvante mêlée

(1) Morgagni, *De Sed. et Caus. Morb. Epist. XIV*, 24.

avec le sang. Mais cette opinion ne me semble pas suffisamment probable.

Il est bien vrai que lorsque le sang est amassé dans un sac formé par la dilatation des artères ou des veines, il suinte quelquefois de ces vaisseaux une substance corrosive. C'est ce qui consume les os au voisinage d'un anévrysme; c'est ce qui fait, des varices d'un ulcère, un obstacle invincible à sa guérison. Mais on n'en peut rien inférer en faveur du sentiment dont je parle : car dans ces cas même on ne voit point les membranes des vaisseaux qui la contiennent être attaquées par cette matière si malfaisante pour les autres parties; elles restent intactes, à-peu-près comme celles qui servent de réservoir au poison de la vipère.

J'exclus de ce Genre les Hémorragies vulnéraires, parce qu'elles ont de plus un élément dont on ne peut négliger la considération.

CHAPITRE VII.

Hémorragies par expression; 6e Genre.

Lorsque des chairs imbibées de sang se trouvent entre des corps qui tendent à se rapprocher et à diminuer l'intervalle où elles sont comprises, comme elles sont poreuses, et que le sang, ainsi

que tous les liquides, est à-peu-près incompressible, il doit se faire une transsudation de cette humeur. Le suintement dure jusqu'à ce que l'évacuation ait réduit les chairs au volume convenable, ou jusqu'à ce que la cause comprimante vienne à cesser.

Stoll a observé que les tailleurs sont sujets à des hémoptysies qui ne sont accompagnées d'aucun signe de fluxion générale ni locale, et qui peuvent survenir de temps en temps jusqu'à une extrême vieillesse, sans accident fâcheux. J'ai fait trois ou quatre fois la même remarque : je me souviens sur-tout d'avoir été consulté par un homme de cette profession, âgé de trente-six ans, qu'une pareille Hémorragie et les avertissemens d'un Chirurgien avoient jeté depuis peu dans la plus grande frayeur. L'attitude que ces Artisans gardent la plus grande partie de la journée fait monter les viscères abdominaux vers la poitrine; de-là viennent la compression du poumon et la transsudation du sang.

Quand les plongeurs descendent très-bas, la pression de l'eau pousse le sang vers les yeux, les poumons, l'estomac, où ce fluide trouve moins de résistance, et l'y accumule quelquefois jusqu'à le faire couler par ces organes. On sait que les plongeurs ne sont pas à l'abri de cet ac-

cident quand ils se servent de la cloche ordinaire inventée pour leur usage (1), ce qu'on doit attribuer à la pression de l'air renfermé dans la partie supérieure du vaisseau, et à celle que l'eau exerce sur le corps du plongeur, à mesure qu'elle monte dans la cloche.

Si la pression d'un fluide étoit égale sur toutes les surfaces intérieures et extérieures du corps, l'Hémorragie seroit moins à craindre que dans le cas contraire. Or le fluide atmosphérique a cet avantage sur l'eau, qu'il s'insinue dans un plus grand nombre d'ouvertures. Voilà pourquoi Boyle a pu laisser long-temps des animaux dans un air très-comprimé sans qu'il en ait résulté des extravasations (2).

Plaçons ici l'ecchymose ou même la légère sueur sanguine locale, que la succion produit sur la peau des personnes délicates et sur-tout des enfans, puisque ces phénomènes sont, en grande partie, l'effet de la pression inégale de l'atmosphère.

---

(1) Je dis la *cloche ordinaire*, pour ne point parler de celle de Halley ni de celle de Drebell, où l'eau n'entre point, et où l'on ne doit craindre que l'épuisement de l'oxigène par la respiration.

(2) *Experiment. Nov. Continuat. Secund.*

On dit que la raréfaction de l'air peut aussi causer des Hémorragies; mais les observations de La Condamine, de Haller (1), et celles que font tous les jours nos aéronautes, ne s'accordent pas avec cette assertion. Les faits allégués par Gattenhoff. (2) sont d'ailleurs très-peu concluans. Les observations étant insuffisantes, il faudroit recourir aux expériences; mais je crois que la raréfaction artificielle de l'air causeroit la mort beaucoup plutôt que l'Hémorragie.

CHAPITRE VIII.

Hémorragies vulnéraires ; 7e Genre.

J'appelle de ce nom les effusions sanguines des plaies par incision, par contusion, par piqûre, par déchirure, par érosion, etc. Ces Hémorragies ont leur source, ou, 1°. dans le système capillaire; ou, 2°. dans les gros vaisseaux. Ces deux cas méritent d'être étudiés séparément.

I. Les Hémorragies traumatiques du système capillaire ne sont pas, comme on pourroit le croire, de simples Hémorragies par foiblesse locale; car la solution de continuité n'a pu se faire

---

(1) *Physiol. T. III, Lib. VIII, Sect. III,* § 7.

(2) *Dissert. de Hæmorrhag. p.* 70.

qu'au moyen d'une cause stimulante, dont l'action a dû provoquer un mouvement fluxionnaire vers le lieu blessé; de sorte que les élémens de ces Hémorragies sont : 1°. un défaut de résistance locale par solution de continuité; 2°. un mouvement de fluxion plus ou moins étendu, suivant la disposition du malade et l'intensité de l'irritation.

Il est essentiel de ne pas confondre ce dernier élément avec les effets de la *force de dérivation* établie par Haller. Cet Auteur conçoit cette force comme indépendante de la vie : elle n'est, suivant lui, qu'une sorte d'élasticité qui chasse le sang vers l'endroit où la résistance est moindre, et qui, par conséquent, produit ses effets seulement lorsqu'une partie du système vasculaire est affoiblie ou rompue (1). La fluxion dont je parle est au contraire un mouvement très-énergique, soumis aux conditions des mouvemens vitaux; il lutte quelquefois avec vigueur contre la résistance la plus forte; il accumule le sang, et produit une tuméfaction douloureuse autour d'une plaie par piqûre, dont les bords ne permettent pas à ce fluide de s'écouler. Ce mouvement est la cause d'un phénomène que j'ai plu-

---

(1) *Elem. Physiol. Lib. VI, Sect. I*, § 40.

sieurs fois observé à la suite des amputations, et qui consiste en ce que le moignon se gonfle, devient très-sensible, présente les extrémités nues des artères liées, agitées par des pulsations apparentes, et reste dans cet état jusqu'à ce qu'une Hémorragie vienne épuiser la fluxion.

Boerhaave et ses disciples ne veulent pas reconnoître ce dernier élément dans les Hémorragies vulnéraires ; mais outre que l'analogie ne permet pas de le rejeter, il n'y a pas d'autre moyen pour expliquer les effusions sanguines, effrayantes par leur abondance ou leur opiniâtreté, qu'on voit quelquefois à la suite de plaies où les gros vaisseaux ne sont nullement intéressés.

Stahl admet pour ces cas, 1°. une pléthore antérieure, 2°. un mouvement impétueux que la Nature irritée exécute, afin d'évacuer le sang par la voie la plus courte (1).

De cette explication, je ne retiens que l'aveu d'une cause active immédiate. Quant à la supposition du besoin d'une évacuation sanguine, elle est arbitraire, et a manifestement été suggérée à l'Auteur par ses idées sur la cause finale des

---

(1) *Pathol. Special. Part. III, Sect. I, Membr. VII*, § 8.

Hémorragies. Sans doute ce besoin peut se rencontrer chez un homme dans l'instant qu'il reçoit une blessure ; mais cette coïncidence fortuite ne sauroit être aussi fréquente que le sont les Hémorragies traumatiques des capillaires, dont l'abondance est excessive eu égard à la grandeur de la plaie.

Stahl, afin d'appuyer son opinion, rappelle le précepte que donne Paracelse, de ne pas s'opposer aux Hémorragies vulnéraires abondantes, pour ne pas exposer le malade à divers accidens graves, semblables à ceux qui suivent la suppression des effusions sanguines du premier Genre. Mais Fabrice de Hildan, d'après sa pratique, a regardé ces craintes comme mal fondées, et a fait voir qu'une telle conduite étoit fort hasardeuse (1).

Disons donc que la cause *vulnérante* produit toujours un mouvement fluxionnaire, mais que diverses circonstances intérieures et extérieures peuvent donner à ce mouvement une activité dangereuse.

Parmi les circonstances extérieures, il faut surtout remarquer la propriété irritante de l'instrument qui fait la blessure. Trois plaies semblables

---

(1) *Observ. Chirurg.*

à la morsure de la sangsue, faites avec une lancette, fourniroient à peine quelques gouttes de sang. Cependant l'irritation produite par les dents de cet animal, attire dans la partie de quoi le rassasier (1), et peut même causer ensuite une Hémorragie grave.

Mais il est vraisemblable que des circonstances internes vinrent se joindre aux externes, dans un cas observé par M. Brieude. Ce Médecin raconte qu'ayant fait appliquer six sangsues à une femme, l'Hémorragie qui se fit après leur chute fut abondante au point de causer une syncope de longue durée. Il fallut qu'un Chirurgien du voisinage employât l'agaric et la compression pour arrêter cet écoulement (2).

Selon Forrest on trouve dans les Iles Moluques un petit ver appelé *Limatic*, dont la piqûre est suivie d'une Hémorragie de plusieurs heures (3).

Il y avoit, dans le seizième siècle, à Munich,

---

(1) M. Thomas a prouvé, par des expériences intéressantes, que l'effet de la succion de la sangsue ne tenoit point au vide pratiqué dans la bouche de l'animal, ni à la pression de l'air (Mém. pour servir à l'Histoire Naturelle des Sangsues.).

(2) Phthisie Pulmon. T. I, p. 310.

(3) Cité par Camper, Réponse à une Question de la Société Batave.

un baigneur qui s'étoit rendu célèbre dans l'art d'appliquer les ventouses scarifiées. Il avoit le secret de tirer autant de sang qu'il vouloit, et même jusqu'à la syncope ; ce qu'il faisoit, dit-on, en frottant l'instrument tranchant avec une poudre qui sans doute augmentoit l'activité de la fluxion (1).

L'influence de cet élément se fait encore bien sentir dans les Hémorragies des petites artères. Quand la spermatique est coupée avec un instrument convenable, comme dans la castration, il suffit, suivant Ledran, de froisser un peu le cordon pour prévenir l'écoulement du sang. Mais certaines circonstances peuvent donner à ce flux une intensité redoutable, comme on le voit par le fait suivant, que M. Sernin père a publié dans le Journal de la Société de Médecine de Paris (2).

Un jeune homme voulant s'ôter le pouvoir de violer la loi de la continence que son état lui imposoit, se fit une ouverture au scrotum, dans le dessein d'extraire par là les deux testicules, qu'il croyoit libres et sans adhérence avec les parties voisines. Trompé dans son attente, il prit le testi-

---

(1) *Langius, Epist. Med. Lib. I*, 40.

(2) T. XVII, p. 404.

cule droit qu'il avoit mis à nu, et le tira avec tant de force qu'il l'arracha, en déchirant l'artère spermatique. On pense bien que cela ne dut arriver qu'après des tiraillemens extraordinaires, capables de produire une vive irritation dans le cordon. Il en résulta une Hémorragie épouvantable, qui mit ce malheureux jeune homme dans le plus grand péril, et qui lui auroit infailliblement donné la mort, s'il n'eût été secouru par M. Sernin.

II. Il n'est pas aussi facile de prouver l'existence d'un élément fluxionnaire dans les Hémorragies des gros vaisseaux que dans celles des capillaires; cependant l'analogie et quelques raisons indirectes la rendent vraisemblable.

D'abord, qu'on ne soit point arrêté par le sentiment de ceux qui refusent aux artères tout mouvement propre, et qui font dériver mécaniquement du cœur la systole et la diastole de ces vaisseaux: cette opinion, pour avoir été renouvelée de nos jours, n'en est pas moins erronée. Les fièvres d'une moitié latérale du corps, dont M. Dupuy rapporte des exemples (1), et les anévrysmes par anastomose, suffiroient pour prouver que les mouvemens des artères peuvent

(1) *Dissert. de Homine destro et sinistro*, Collect. de Schlegel.

être indépendans du cœur, soit pour le rhythme, soit pour l'intensité. Ajoutez les observations de Molinelli et de Desault, qui ont vu, après l'opération de l'anévrysme à l'artère du bras, la radiale garder son calibre et battre comme à l'ordinaire, quoique les rameaux collatéraux ne fussent pas dilatés (1).

Mais ce qui dissipe tous les doutes sur cet objet, c'est l'existence de la circulation chez des animaux qui, par une conformation monstrueuse, étoient privés du cœur. Ce fait qu'on a tout réeemment nié, est pourtant bien certain : j'en pourrois citer plusieurs exemples tirés des Recueils académiques ; je me contente du témoignage de Camper, qui conservoit dans son cabinet un veau monstrueux, sans cœur et sans intestins ; l'accroissement que cet animal avoit acquis prouvoit néanmoins que la circulation s'étoit faite jusqu'au moment de la naissanee (2).

---

(1) M. Sabatier, Traité de Médecine Opérat. T. III, p. 243.

(2) Réponse à la Société Batave, etc. Cette observation du défaut du cœur n'est pas nouvelle : Aristote l'avoit faite. Pline raconte (*Histor. Mundi, Lib. XI, C. XXXVII.*) que Jules-César parvenu à la dictature, offrant un sacrifice le premier jour qu'il se revêtit de la robe de pourpre, trouva deux victimes privées du cœur. C'est même à

Les artères sont capables d'opérer un mouvement péristaltique. Ce mouvement peut être aperçu au moyen de quelques procédés, comme plusieurs Physiologistes l'assurent (1) ; mais il est sur-tout sensible chez les mourans, où il constitue le pouls vermiculaire.

Il est infiniment probable que ce mouvement se renverse quelquefois, et devient anti-péristaltique. C'est ainsi que M. Barthez explique le pouls convulsif d'Hoffmann (2); c'est encore ainsi qu'il faut expliquer, ce me semble, la fameuse expérience de Bellini et de Haller, répétée par Spallanzani, de laquelle il résulte que si une artère est piquée, le sang rétrograde vers le lieu de la blessure, non-seulement des extrémités de l'artère, mais encore du tronc de la veine correspondante.

---

cette occasion que les Aruspices se demandèrent si les animaux pouvoient naturellement vivre sans ce viscère, ou si l'on en devoit regarder le manqué comme un prodige. Suétone, qui nous a laissé des détails sur ce fait, rapporte que le premier de ces deux sentimens fut adopté.

(1) Forsten Vershuir, *De Arteriarum et Venar. Vi Irritabili, etc.* — Sœmmering, *De Corp. Hum. Fabr. T. V, p.* 66.

(2) *Nova Doctrina de Funct. Corp. Hum.*

Ne peut-on pas regarder comme l'effet d'un semblable mouvement, l'accumulation du sang dans le cœur et les gros vaisseaux, après l'impression de causes vénéneuses ? Wepfer, en ouvrant une chienne empoisonnée par la noix vomique, trouva non-seulement les cavités du cœur pleines de sang, mais encore leurs parois distendues, de sorte que ce fluide sortit du ventricule droit avec impétuosité, et en formant un grand jet : il observe expressément que le poumon étoit libre et très-souple (1).

Enfin je crois voir, dans la formation de certains anévrysmes vrais, une autre preuve de ces deux mouvemens des artères. Tous les anévrysmes par dilatation ne présentent pas les mêmes phénomènes dans leur développement : il en est dont les pulsations sont obscures et l'accroissement lent, de telle sorte qu'on peut long-temps méconnoître la nature de la tumeur. On en voit d'autres au contraire qui s'accompagnent de pulsations plus fortes que celles du cœur, et d'un mouvement de vibration, et dans lesquels on remarque des accroissemens et des décroissemens alternatifs, sans cause manifeste.

L'École de Boerhaave disoit que les anévrys-

---

(1) *Cicutæ Hist. et Noxæ*, *C. XIII*, *Hist.* 2.

mes vrais ont pour cause l'affoiblissement des tuniques des artères, ou bien un défaut de rapport entre la force du cœur et la résistance de ces vaisseaux. Sinibaldi et M. Fouquet (1) ont soutenu que l'artère est active dans la formation de ces tumeurs; ils ont rangé les anévrysmes par dilatation entre les maladies spasmodiques, et ils ont fondé leur sentiment sur diverses probabilités tirées de l'analogie, de la thérapeutique et des symptômes.

En songeant à la distinction que je viens d'établir, on verra que les deux théories correspondent à deux sortes de cas; que celle de Boerhaave convient aux anévrysmes de la première espèce, et l'autre à ceux qui présentent un accroissement d'action. Il est vrai que cette dernière est une idée vague, peu propre à donner une connoissance exacte du phénomène.

Quand je réfléchis sur l'intensité des battemens qu'on observe dans les cas de la seconde espèce, et au frémissement continuel qui les accompagne, je suis porté à croire que l'endroit affecté est le point de rencontre de deux mouvemens contraires dont l'artère est agitée, c'est-à-dire, d'un mouvement péristaltique excessif,

(1) Thèses pour la Dispute de la Chaire de Venel.

et d'un mouvement anti-péristaltique contre nature.

M. Scarpa (1) prétend que tous les anévrysmes vrais se forment par la dilatation des tuniques extérieures de l'artère, à la suite d'une solution de continuité de l'intérieure ; solution qu'il attribue à des affections diverses qui ulcèrent les membranes vasculaires. Les dissections multipliées sur le résultat desquelles il fonde son sentiment, ne prouvent que la solution de continuité de la tunique interne, et non l'ulcération. Mais comme rien ne détruit les raisons sur lesquelles on a établi que l'artère étoit active dans la formation de beaucoup d'anévrysmes, il me paroît vraisemblable qu'il se fait une rupture de la tunique interne quand le sang, accumulé par les deux mouvemens contraires du vaisseau, le distend excessivement, comme il arriva dans les expériences que Cliffton Wintringham fit pour estimer le degré de force des diverses membranes des artères (2).

Après toutes ces preuves des mouvemens spontanés des artères, peut-on croire que les Hémorragies vulnéraires de ces vaisseaux soient

---

(1) *Sull' Anevrisma Osserv.*

(2) *Experimental Inquiry on the Animal Structure.*

purement passives, comme le disent les Modernes, et n'est-il pas probable qu'elles ont un vrai mouvement fluxionnaire au nombre de leurs causes immédiates ?

CHAPITRE IX.

Hémorragies sympathiques ; 8e Genre.

M. Barthez a prouvé l'existence des Hémorragies de ce Genre (1) ; elle ne doit pas surprendre plus que celle de tant d'autres phénomènes recueillis par le même Auteur, et disposés pour servir de fondemens à sa doctrine des sympathies.

Les Hémorragies sympathiques se font quelquefois sans être précédées d'aucun symptôme local perceptible, comme on le voit chez les rateleux ; d'autres fois elles s'annoncent par divers phénomènes qui ne permettent pas de méconnoître un mouvement fluxionnaire borné. Ainsi les saignemens de nez provoqués par les vers des intestins n'arrivent d'ordinaire qu'après un prurit incommode, un sentiment d'embarras et même de douleur dans différentes parties des cavités nasales. Baillou raconte l'histoire d'une hémoptysie qui dépendoit sympathiquement d'une af-

---

(1) Nouv. Élém. de la Sc. de l'Hom. § 185.

fection du foie. Un jeune homme crachoit du sang en abondance; on craignoit beaucoup pour les organes de la poitrine. On aperçut, par un examen exact, une sorte de palpitation aux hypocondres, et le malade déclara qu'il sentoit le sang monter de cette région vers le poumon, comme si on *l'eût poussé avec la main* (1).

Il paroît, d'après cela, que ces Hémorragies ont pour cause immédiate, ou la simple dilatation active des pores exhalans, ou bien une fluxion bornée accompagnée d'une dilatation synergique. Mais leur essence consiste en ce que ces élémens dépendent tout-à-fait de l'influence sympathique d'un autre organe.

Il est souvent bien difficile de prononcer sur la nature sympathique d'une effusion sanguine soumise à notre examen. On en conviendra si l'on fait attention aux causes d'erreur que je vais indiquer.

Pour qu'un organe soit affecté sympathiquement, il n'est pas nécessaire que l'affection primitive soit apparente : c'est ce que prouve incontestablement un fait rapporté par M. Théden. Une personne ayant un bras paralysé, on lui appliqua un vésicatoire sur ce membre. L'é-

(1) *Epid. et Epher. Lib. I, Const.* 1574.

pispastique ne produisit absolument aucun effet sur la partie où on l'avoit placé; mais l'endroit correspondant de l'autre bras présenta tous les phénomènes qu'on pouvoit attendre du topique (1).

Quand l'Hémorragie d'un organe coexiste avec quelque affection d'un organe différent, elle peut y tenir par des rapports très-variés qui ne doivent pas être confondus avec la sympathie.

1°. C'est quelquefois une continuité de fluxion. Par exemple, les maladies organiques du cœur entretiennent presque toujours un mouvement fluxionnaire vers tous les viscères de la poitrine: l'hémoptysie peut en être la suite, et ce seroit improprement qu'on l'appelleroit alors sympathique.

(1) J'ai communiqué à la Société des Sciences de Montpellier une Observation qui a quelque rapport avec celle-ci. Une Dame s'étoit mis un vésicatoire au bras gauche, parce qu'elle avoit le visage couperosé. Ce médicament fit son effet sur le lieu de l'application; mais la malade fut très-surprise de sentir, au point correspondant de l'autre bras, une cuisson incommode, et d'y trouver, au premier pansement, une rougeur intense, comme si cette partie avoit reçu long-temps l'impression d'un rubéfiant.

2°. On a vu que, pendant l'orgasme hémorragique, le point de tendance de la fluxion peut être quelque temps errant, et se fixer enfin sur une partie après en avoir menacé une autre. Il est aisé de se tromper, et de prendre l'Hémorragie pour un effet de l'influence de l'organe premièrement affecté sur le second. Voici ce que m'écrit un Médecin qui a long-temps été sujet à des saignemens de nez, et qui en a beaucoup moins souvent depuis qu'il est atteint d'hémorroïdes aveugles. Il vient d'essuyer un effort hémorroïdal des plus douloureux : « Me voilà bien, très-bien. Deux petites » Hémorragies nasales ont mis fin à toutes ces » douleurs. C'est une chose bien singulière que » cette difficulté qu'éprouve l'Hémorragie à se » faire par le nouveau terme de la fluxion. Ma » poitrine a été quelques instans menacée ; une » toux sèche, mais peu fréquente et accompa- » gnée d'un sentiment singulier dans le poumon, » me faisoit craindre que cette voie ne fût celle » par où je serois délivré. Pourtant l'habitude » l'a emporté, et mon nez m'a rendu encore un » très-grand service ». Il n'y a point là de phénomène sympathique, mais seulement une fluxion hémorragique, dont le point de tendance a changé plusieurs fois.

3°. Quand il existe une disposition constitutionnelle aux Hémorragies par fluxion générale, toutes les causes excitantes provoquent l'effusion. Une inflammation locale agit de la même manière, quoiqu'elle ne change pas la direction habituelle des mouvemens ; et alors on peut prendre pour un effet de la sympathie ce qui est simplement la suite d'une affection chronique réveillée par les souffrances d'un organe. M. Barthez étoit sujet depuis sa jeunesse à des Hémorragies par les parties supérieures, qui l'avoient mis plusieurs fois en danger. Ces évacuations devinrent encore plus fréquentes et plus abondantes, lorsqu'une maladie des voies urinaires vint l'assaillir ; et peu de jours avant de succomber à cette cruelle affection, il eut une hémoptysie effrayante (1).

Concluons de tout cela qu'une Hémorragie peut être sympathique sans le sembler, et le sembler sans l'être.

Avant d'assurer qu'une Hémorragie est sympathique, il faut donc avoir des raisons pour ex-

---

(1) Histoire de la maladie et de la mort de M. Barthez, recueillie par MM. Sernin fils, et Double (Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris, Nov. 1806, T. 27).

clure les causes dont je viens de faire mention, et trouver de plus des probabilités directes, comme les suivantes.

1°. Il faut qu'il existe un rapport sympathique, reconnu soit par les phénomènes de la santé, soit par ceux de l'état pathologique, entre l'organe par où se fait l'Hémorragie et celui où l'on suppose l'affection primitive. Pour s'instruire de ce rapport, il ne suffit point d'étudier les sympathies qui s'observent chez la plupart des hommes; il en est d'individuelles qui sont quelquefois la source de phénomènes bien singuliers.

2°. Une donnée utile, c'est la connoissance générale de l'influence qu'ont certains organes affectés d'une manière déterminée, dans la production des Hémorragies de quelques autres. Par exemple, nous savons que les obstructions de la rate causent souvent des écoulemens sanguins par le nez; les inflammations lentes du foie, par les poumons, etc.

3°. Le propre des symptômes sympathiques, c'est de subir des changemens subordonnés aux variations de la maladie primitive.

4°. Il me semble encore que lorsque la voie de l'Hémorragie change plusieurs fois dans un temps court, on ne peut pas affirmer que l'effusion

soit de cette nature : car cette circonstance ne s'accorde pas avec l'idée que nous avons de la constance des rapports sympathiques.

CHAPITRE X.

Des Changemens que peut subir une Hémorragie par rapport à ses Causes immédiates.

UNE effusion sanguine de longue durée peut ne pas garder toujours les mêmes élémens ; de sorte que, sans cesser d'être continue, elle peut appartenir successivement à plusieurs Genres.

La fluxion Hémorragique générale ne peut guère durer long-temps ; elle doit se borner insensiblement, et l'effusion qu'elle produisoit doit se convertir en une autre du troisième Genre. C'est une métamorphose, en quelque manière, semblable à celle qui s'observe quand le rhumatisme général aigu devient partiel et chronique.

L'Hémorragie par expansion survient ordinairement dans des états voisins d'une foiblesse générale; aussi la voit-on, quand elle se prolonge, dégénérer en Hémorragie adynamique.

Les Hémorragies fluxionnaires sont quelquefois remplacées par celle du cinquième Genre;

c'est ce qui arrive quand toute fluxion vient à cesser, et que la dilatation, soit active, soit atonique des pores, persiste.

L'Hémorragie par expression dure encore assez souvent après que la cause mécanique en est détruite ; c'est tantôt parce que les pores trop dilatés ne peuvent reprendre leur dimensions ordinaires ; tantôt parce que les impressions répétées de la cause comprimante provoquent une fluxion locale. Je citerai pour exemple de ce dernier cas l'hémoptysie, d'abord par expression et ensuite fluxionnaire, à laquelle sont sujets les ouvriers qui travaillent dans les carrières (1).

Lorsque la fluxion, qui est un des élémens de l'Hémorragie vulnéraire, vient à s'éteindre, l'écoulement peut encore se maintenir par les causes qui produisent celui du cinquième Genre.

Enfin toutes les Hémorragies de longue durée amènent un état d'asthénie, dont les effusions adynamiques peuvent être l'effet.

Ces transmutations sont un point essentiel à considérer dans la pratique médicale, parce que

---

(1) *De Spadone Hippocratico Lapicidarum Seebergentium, Hæmoptysin et Phthisin præcedente ; Auct. Joann. Bubbe, Halæ Julii*, 1721.

le traitement doit les suivre, et que l'inutilité actuelle d'une Méthode curative, dont on avoit retiré d'abord les plus grands avantages, tient pour l'ordinaire aux changemens survenus dans la cause prochaine de l'effusion.

CHAPITRE XI.

Des Terminaisons des Hémorragies, et des Causes naturelles qui arrêtent ces effusions.

DANS bien des cas, les Hémorragies cessent naturellement sans les secours de l'Art. Il est bon d'étudier par quels moyens cela se fait, afin de pouvoir opérer, artificiellement et par imitation, une guérison semblable, lorsque des circonstances nuisibles empêchent la guérison spontanée.

1°. Les Hémorragies par fluxion générale sont de peu de durée. Il n'est pas rare qu'elles se terminent au bout de quelques heures; ordinairement elles ne passent pas le troisième ou le quatrième jour, du moins en gardant leur caractère, si ce n'est dans les cas de colliquation sanguine, ou bien lorsque certaines causes retardent l'effet de la fluxion, et ne permettent l'écoulement

du sang que par gouttes, et à des intervalles éloignés.

Elles deviennent quelquefois alarmantes et même funestes : c'est lorsque le mouvement fluxionnaire dont elles dépendent est d'une grande impétuosité, comme à la suite d'excès, dans la fièvre jaune et dans d'autres cas aussi graves, où les efforts naturels se font avec désordre et précipitation (1).

La terminaison favorable et régulière de ces Hémorragies arrive de cette manière : la fièvre s'évanouit insensiblement; le mouvement fluxionnaire s'use à mesure que le sang coule, et enfin il s'éteint quand l'évacuation est suffisante. Ensuite les exhalans par où se fait l'effusion, ne sentant plus l'influence synergique des mouvemens fluxionnaires, se contractent par leur force tonique.

Quand la perte a été considérable, et qu'elle s'est faite dans un temps fort court, il survient une syncope, dont les effets sont de troubler

---

(1) Par exemple, dans les fièvres ardentes, dans toutes celles que l'on appelle malignes. Je pense qu'on doit rapporter ici les effusions sanguines observées par Van-der-Mye dans la peste de Breda (*De Morb. Bredan.*), qui tuoient souvent les malades en quatre heures.

l'ordre des mouvemens fluxionnaires, d'occasionner un resserrement tonique de la peau et vraisemblablement de toutes les membranes muqueuses, analogue aux frémissemens convulsifs qui précèdent la mort, et peut-être de causer un épaississement dans la masse du sang (1).

2°. Les Hémorragies par expansion sont ordinairement aiguës comme les précédentes; mais leur terminaison est plus souvent malheureuse, soit parce qu'elles sont très-sujettes à devenir excessives, soit parce que les efforts de ce Genre s'associent presque toujours à des affections graves ou à la malignité.

Quand elles ne dégénèrent pas en adynamiques, elles s'arrêtent lorsque le mouvement expansif vient à cesser, et qu'un resserrement spontané ramène les pores à leurs dimensions naturelles.

3°. Les Hémorragies du troisième Genre deviennent fort souvent chroniques. Il est rare qu'elles soient continues. Si la fluxion bornée ne tient pas à un vice de l'organe, elle se suspend et se renouvelle, tantôt periodiquement, tantôt

(1) On a observé un commencement de coagulation dans les attaques d'épilepsie, et dans l'engourdissement de certains animaux dormeurs (Hunter, Livre cité).

d'une manière irrégulière, et la perte fait de même. Dans le cas contraire, la fluxion est à-peu-près permanente. Je ne veux pas dire pour cela que l'effusion le soit. Il y a des interruptions produites par la constriction tonique des pores; mais alors il se fait une congestion qui ne se dissipe que par une nouvelle dilatation des exhalans.

Pour que la guérison spontanée de ces Hémorragies soit sûre, il faut d'abord que la fluxion cesse tout-à-fait, et que le resserrement tonique des pores se fasse ensuite.

4°. Les Hémorragies adynamiques ne sont pas impétueuses, mais elles durent long-temps. Elles sont plus souvent continues qu'intermittentes. S'il survient des rémissions, ce n'est pas périodiquement. Ces pertes réduisent le malade à une foiblesse telle qu'à la fin il suffit d'une effusion prompte de quelques onces pour lui donner la mort. Mais avant ce terme, il est ordinairement en proie à divers maux que produit le manque de sang.

Elles s'arrêtent, 1°. par la syncope ou par la diminution du mouvement circulatoire; 2°. par une excitation générale capable d'augmenter, au moins pour un temps, la densité des solides et des fluides.

5°. Les Hémorragies par défaut de résistance

locale sont ordinairement de peu d'importance. Elles se font avec lenteur, et tarissent d'elles-mêmes. Il est vrai qu'elles peuvent se prolonger beaucoup.

Elles s'arrêtent quand il se fait un resserrement tonique des ouvertures exhalantes; cette constriction est favorisée par l'affoiblissement de la *force musculaire* des vaisseaux, dont l'effet doit diminuer à mesure qu'ils se désemplissent. Il suffit quelquefois de l'obstacle qu'oppose à l'écoulement l'adhérence d'une couche de sang coagulé qui se colle à la surface saignante.

6°. L'effusion sanguine traumatique des capillaires est ordinairement peu abondante et de courte durée. Pour ce qui regarde les Hémorragies des gros vaisseaux, celle des veines est toujours moins à craindre, toutes choses égales. L'impétuosité de celle des artères est en raison composée de la grandeur de la blessure, du diamètre du vaisseau, et du voisinage du cœur.

Elles s'arrêtent par l'extinction ou la diminution du mouvement fluxionnaire, et l'affoiblissement de la force musculaire des vaisseaux, par l'inflammation de la partie blessée, et par le caillot.

7°. Les Hémorragies par expression s'arrêtent dès que la cause comprimante cesse, pourvu

que les parties aient assez de force tonique pour se resserrer.

La constriction des pores qui distillent le sang et celle des vaisseaux d'un assez grand calibre, peuvent se faire indépendamment de tout changement de dimension dans l'organe, et même malgré son extension. J'ai vu trois fois l'avortement survenir plusieurs jours après l'action de causes violentes, s'opérer sans douleur, subitement, et sans être accompagné ni suivi de la moindre effusion sanguine : d'où il faut conclure que le placenta s'étoit détaché long-temps avant l'accouchement, et que les vaisseaux s'étoient resserrés, malgré la dilatation de la matrice.

CHAPITRE XII.

Des efforts hémorragiques sans évacuation.

Trois objets vont m'occuper dans ce Chapitre: 1°. je ferai en sorte de fixer le véritable sens de l'expression *effort hémorragique* ; 2°. je montrerai les rapports de certains appareils hémorragiques avec l'inflammation ; 3°. je rechercherai les causes qui empêchent l'effet évacuant des efforts.

I. Stahl appelle *effort hémorragique (molimen hœmorrhagicum)* la fluxion sanguine que la Nature dirige vers un organe, avec l'intention d'évacuer une certaine quantité de sang, si rien ne s'y oppose: c'est, en un mot, l'appareil hémorragique, abstraction faite de l'effusion.

J'ai déjà dit que Stahl avoit regardé la plupart des maladies comme l'effet d'efforts hémorragiques sans évacuation. C'est ainsi qu'il a considéré non-seulement l'inflammation, la goutte, le rhumatisme et toutes les maladies fluxionnaires, mais encore les affections spasmodiques et convulsives. Suivant lui, les flux séreux et les hydropisies sont des évacuations sanguines médiates, que précède une congestion formée en quelque lieu par un effort hémorragique, et les impuissances du mouvement sont la suite de la compression que les congestions exercent sur les nerfs.

La plus séduisante des preuves que cet Auteur apporte en faveur de son sentiment, c'est que toutes ces maladies viennent assez souvent après la suppression d'une Hémorragie habituelle, et que certaines sont allégées par les effusions sanguines, artificielles ou spontanées.

Cette doctrine est toute hypothétique; car, sans parler de l'idée fondamentale, la dernière

preuve est très-foible. En premier lieu, on ne peut pas dire que la suppression d'une Hémorragie soit toujours la cause d'une maladie subséquente ; le plus ordinairement elle est un effet de la même cause qui produit la maladie. En second lieu, Stahl a dû parvenir à des conclusions erronées, en supposant que tout le bien produit par les Hémorragies doit être rapporté à l'évacuation sanguine, qu'il regardoit comme le but final des mouvemens. Ce principe est loin d'être vrai; nous verrons que les divers élémens d'un effort hémorragique ont chacun leur utilité, et que souvent l'un sert où l'autre nuit.

Il me semble que, sous la dénomination d'*effort hémorragique*, on a confondu des choses qui devoient être distinguées : je vais tâcher de faire disparoître l'équivoque.

1°. D'abord ce nom ne peut point convenir aux causes qui préparent les Hémorragies par adynamie, par défaut de résistance locale et par expression ; ces effusions ne sont précédées d'aucun appareil : c'est pour cela que je les désigne par la dénomination de *passives*, tandis que toutes les autres s'appelleront *actives*.

2°. Nous avons vu deux sortes de mouvemens qui amènent les Hémorragies, savoir, le mouvement expansif et les mouvemens fluxionnaires.

Il n'est question ici que de ces derniers. Ils consistent, encore une fois, en des contractions insensibles et péristaltiques, qui amassent le sang dans les vaisseaux capillaires d'un organe, et même dans les vaisseaux sanguins d'un ordre supérieur.

3°. Mais toute fluxion sanguine doit-elle être appelée un *effort hémorragique?* Non, ce seroit abuser du terme : il faut réserver cette dénomination pour les cas où toutes les circonstances autorisent à supposer une disposition aux évacuations sanguines; où la maladie, le tempérament, l'âge, le sexe de l'individu, l'habitude antérieure de ces effusions, l'époque de leur retour périodique, l'action de certaines causes, etc. laissent peu de doutes sur la nature et le but de ces mouvemens.

Une Dame m'a consulté ces jours derniers sur une indisposition de sa fille. Cette jeune personne, âgée de quatorze ans, est tourmentée tous les mois pendant plusieurs jours, d'un sentiment de chaleur dans diverses parties de la peau, accompagné d'un prurit incommode, d'une rougeur intense, et même d'une éruption presque imperceptible. Pendant ce temps la malade est sans appétit, et se sent un penchant invincible à la tristesse. Elle est grande, bien développée, et n'est pas réglée encore. Il n'est

pas difficile de voir qu'il y a dans ce cas un effort hémorragique ambulant : et l'on sent d'où se tire cette induction.

4°. Mais lorsqu'une irritation extérieure ou certaines maladies, telles que le rhumatisme, la goutte, produisent des fluxions sanguines vers un point, sans que rien annonce une liaison de ces phénomènes avec une disposition à l'Hémorragie, je ne pense pas qu'on puisse rigoureusement employer cette dénomination, quand même des circonstances accidentelles feroient succéder l'effusion sanguine à ces mouvemens (1).

II. Quand les simples fluxions sanguines et les efforts hémorragiques ne sont suivis d'aucune évacuation, cela vient de ce que les pores du lieu qui est le terme des mouvemens ne sont pas disposés à la dilatation synergique. Il résulte de cette résistance un amas de sang qui est en raison de l'activité de la fluxion et de la durée de la constriction des exhalans. Les capillaires se dilatent ; il se forme des tumeurs sanguines, spongieuses, des varices, comme on le voit dans

---

(1) Nous verrons ailleurs comment les efforts hémorragiques peuvent se compliquer avec des fluxions d'une autre nature.

les hémorroïdes, dans les engorgemens sanguins de la membrane muqueuse des premières voies (1), dans les varices du poumon, etc.

Ces congestions causent quelquefois une douleur considérable; de sorte que les fluxions sanguines, et par conséquent les efforts Hémorragiques ont, avec l'inflammation, un rapport dont la plupart des Auteurs se sont aperçus, mais que certains ont exagéré. Voici les différences de ces deux sortes de phénomènes.

1°. Dans la simple fluxion sanguine, le sang distendant ses vaisseaux, cause une douleur gravative ou tensive, accompagnée de prurit. Dans l'inflammation la douleur a un caractère bien différent; on ne sauroit d'ailleurs l'attribuer à la distention, puisqu'elle se fait sentir quand la tumeur est encore très-petite, et qu'elle ne croît pas proportionnellement à la congestion.

2°. Dans la simple congestion sanguine, les chairs ne changent pas sensiblement de consistance. Dans l'inflammation, les humeurs s'infiltrent dans les interstices des chairs, et semblent s'incorporer avec les solides. Il en résulte ce que les praticiens nomment *rénitence*.

3°. La simple fluxion sanguine ne change

---

(1) Voyez Kæmpf, *De Infarctu Ventriculi.*

guère la température de l'organe; l'inflammation augmente la chaleur locale.

4°. L'inflammation altère profondément les humeurs amassées dans la partie. Dans le premier temps elle les dispose à la coagulation, ensuite elle les convertit en pus. Il n'y a rien de pareil dans la congestion simplement sanguine.

Concluons qu'il y a dans l'inflammation, outre les élémens de l'effort hémorragique, une réaction très-vive de la part de l'organe vers lequel se fait le mouvement fluxionnaire; réaction spécifique dont la nature nous est connue seulement par les effets, et qu'on auroit tort de regarder comme un simple accroissement de l'action vitale des parties. Quelle différence n'y a-t-il pas entre la constriction tonique qui résiste à l'effort expulsif, et retarde ou empêche l'évacuation sanguine, et l'ensemble des phénomènes constitutifs de l'inflammation!

Quelle que soit la disposition d'un organe aux Hémorragies actives, dès qu'il est atteint d'inflammation, l'effusion est impossible; aussi l'on peut poser en principe que l'Hémorragie et l'inflammation d'une même partie s'excluent réciproquement. Une Dame de Pézenas très-sujette à l'hémoptysie, eut, il y a quelques années, une pneumonie catarrhale, pendant laquelle

il ne vint pas une goutte de sang par les crachats (1).

La réaction spécifique dont nous parlons peut aisément se joindre à une congestion, effet d'un mouvement hémorragique, et il en résulte une tumeur inflammatoire. Réciproquement un appareil inflammatoire peut être incomplet et manquer de cette réaction locale; alors, si l'organe est d'une texture délicate, et que les pores se disposent à la dilatation, au lieu de l'inflammation il surviendra une Hémorragie.

Chaque jour nous voyons l'habitude des crachemens de sang amener une véritable inflammation du poumon, principalement si des causes irritantes qui agissent sur cet organe, ou des médicamens astringens administrés mal-à-propos, le sollicitent à la réaction. C'est ce qui fait re-

---

(1) Les stries sanguines qu'on observe souvent dans les crachats de personnes atteintes de péripneumonie, ne peuvent être le sujet d'une objection solide; 1°. Il y a loin de ces stries que la violence de la toux peut produire, à une hémorragie active; 2°. il n'est pas sûr que le sang vienne des points enflammés. Quand une véritable pneumorragie existe, il n'y a certainement point d'inflammation au poumon, et la douleur que le malade y ressent est simplement l'effet de la fluxion et de la congestion.

douter les styptiques dans l'hémoptysie (1), dans les pertes utérines, etc.

D'un autre côté, je pourrois citer plusieurs faits pour prouver qu'une inflammation avortée se convertit quelquefois en fluxion hémorragique : je me contente d'indiquer le suivant. Le célèbre Père Mabillon fut sujet toute sa vie à des pneumonies fréquentes. Dans sa dernière maladie, à l'âge de soixante-seize ans, quand la vieillesse et les souffrances l'eurent, pour ainsi dire, rendu incapable de toute réaction, l'inflammation fut incomplète, et les mouvemens fluxionnaires produisirent une abondante hémoptysie (2).

La succession mutuelle des inflammations et des Hémorragies peut expliquer pourquoi les organes par où s'est faite une effusion sanguine chronique, présentent souvent à la dissection la consistance et la couleur des parties enflammées. M. Sernin père ayant ouvert le cadavre d'une Dame de Carcassonne qui étoit morte à la suite d'une perte utérine de longue durée, trouva que la matrice avoit acquis pendant la maladie

(1) Voyez, entr'autres, Juncker, *Conspect. Medic.* et M. Vitet, Médecine Expect. T. III.

(2) Vie de Dom Mabillon, par Dom Ruinart.

une densité excessive. L'hiver dernier j'ai fait une observation en tout pareille, sur une femme de la Maison de Force. Les hémorroïdes sujettes à s'enflammer deviennent, à la longue, verruqueuses et assez semblables à des crêtes syphilitiques.

III. La recherche des causes qui empêchent les efforts hémorragiques et les fluxions sanguines d'obtenir leur effet, pourroit devenir aussi intéressante qu'elle est utile, puisqu'elle fourniroit le moyen de rapporter aux lois connues de l'économie animale plusieurs faits qui d'abord paroissent très-singuliers.

Les causes qui rendent vains les efforts hémorragiques généraux, sont, 1°. la foiblesse de la fluxion; 2°. une congestion excessive; 3°. la constriction tonique des pores qui doivent livrer passage au sang.

1°. C'est pour combattre la première que peuvent être utiles certains moyens conseillés par Avicenne, et d'autres usités en Égypte du temps de Prosper Alpin, à dessein d'accélérer les Hémorragies critiques. Avicenne dit que dans les maladies dont la solution se fait ordinairement par l'Hémorragie nasale, les Anciens mettoient en usage la percussion sur le nez, qu'ils continuoient jusqu'à ce que le sang coulât, afin de

hâter cette crise trop tardive (1). Selon Prosper Alpin, les Égyptiens provoquoient la terminaison des fièvres aiguës, en pratiquant aux jours critiques, principalement quand il tomboit du nez quelques gouttes de sang, des scarifications à la partie interne des narines. Cette opération étoit précédée d'une ligature au cou, de frictions sur le nez et de lotions avec l'eau chaude (2). Il est évident que ces moyens sont propres à donner une grande activité à la fluxion, ainsi qu'à en fixer le point de tendance.

Du temps d'Hippocrate, pour faire cesser l'engourdissement qui survient aux extrémités inférieures chez les filles, quand l'effort menstruel ne peut pas obtenir son effet, on prescrivoit un bain froid des jambes (3), et l'écoulement des règles étoit d'ordinaire l'effet de ce moyen. Cela devoit arriver lorsque le mouvement fluxionnaire, trop foible, avoit besoin d'être secondé par le resserrement que le froid cause.

2°. Lorsque le sang amassé dans une partie en distend trop les vaisseaux, il se produit une

(1) *Lib. IV, Fen. V, Tr. I, C. X.*

(2) *De Med. Ægypt. Lib. III, C. II.*

(3) *De Virgin. Morb.* 2.

irritation qui resserre les pores et empêche l'Hémorragie. Dans ces cas, un excellent moyen pour décider l'effusion, c'est de désemplir artificiellement les capillaires par une saignée locale. Une sangsue appliquée au voisinage amène bientôt la dilatation desirée.

L'utilité de la saignée ordinaire pour décider une Hémorragie imminente, peut être expliquée de la même manière. Un homme jeune et vigoureux étoit au septième jour d'une fièvre synoque simple. Il y avoit depuis vingt-quatre heures une congestion à la tête, et des gouttes de sang qui, par intervalles, tomboient des narines, annonçoient assez la nature et le but de la fluxion. Cependant l'Hémorragie ne pouvoit s'exécuter, et la dureté du pouls, la céphalalgie, la chaleur et l'aridité de la peau, faisoient croire que les pores exhalans se refusoient à la dilatation, à cause de la violence du mouvement fluxionnaire. Le Médecin, M. Petiot, prescrivit une saignée du pied; un instant après l'ouverture de la veine, la dilatation s'opéra, et l'effusion se fit avec une liberté entière.

3°. La constriction des exhalans peut être combattue par des moyens directs. On prend ce parti sur-tout quand on ne croit pas la devoir

attribuer à la cause dont je viens de parler. Un malade, dont l'histoire est rapportée dans le premier Livre des Épidémies d'Hippocrate (1), étant parvenu au quatrième jour d'une fièvre aiguë, avoit rendu quelques gouttes de sang par le nez; le cinquième il s'étoit fait une Hémorragie abondante; cependant il restoit encore de l'inquiétude et un délire continuel. Hippocrate prescrivit des fomentations avec l'eau tiède sur la tête; le délire se dissipa, et il survint plusieurs autres Hémorragies qui ramenèrent la santé.

L'utilité du camphre pour favoriser les Hémorragies critiques et l'écoulement des lochies, doit être expliquée par la propriété qu'a ce médicament de détruire le resserrement spasmodique des exhalans.

L'obstacle qui s'oppose aux Hémorragies par fluxion bornée, est encore un resserrement opiniâtre des pores. Ce que j'avance se déduit non-seulement des symptômes qui s'observent dans ces cas, mais encore des moyens curatifs employés pour les combattre, moyens qui ont pour objet, 1°. les uns de diriger vers un autre point les mouvemens fluxionnaires; 2°. d'autres d'ouvrir une issue artificielle au sang; 3°. ceux-

(1) C'est Méton, 7e Malade de la Section IIIe.

ci de disposer doucement les pores à la dilatation; 4°. ceux-là de forcer, en quelque manière, les voies par une commotion.

L'Hémorragie vulnéraire elle-même peut être empêchée, malgré la solution de continuité et le mouvement fluxionnaire, de sorte qu'au lieu d'un écoulement sanguin, il n'y a qu'un effort sans effet. Diverses causes mécaniques, telles que les caillots, les chairs contuses, les escares, les corps étrangers, etc., sont regardées par quelques-uns comme les seules. Mais il ne faut pas en méconnoître une autre qui me semble avoir la principale part dans la production de certains effets de ce Genre : je veux parler de la constriction tonique des orifices des vaisseaux blessés.

C'est à cette constriction sur-tout qu'on doit attribuer les faits suivans.

L'arrachement des membres n'est pas ordinairement suivi d'Hémorragie, au moins dans le premier temps. Ce fait est prouvé par diverses observations qu'on trouve parmi les Memoires de l'Académie de Chirurgie, et par deux autres fort intéressantes qu'a publiées M. P. Massot, de Perpignan (1). On ne sauroit croire que la

(1) Dissert. sur les Hémorragies artérielles.

rétraction des grosses artères dans les chairs, ou les lambeaux qui résultent du mode de rupture, soient des moyens suffisans pour résister à l'impulsion du sang.

Haller a trouvé dans un cadavre le poumon gauche consumé, les gros vaisseaux comme tronqués, et leurs ouvertures complètement béantes, de sorte qu'il lui fut impossible d'assigner la cause qui avoit empêché le sang de s'épancher (1). On ne sauroit expliquer ce fait, dit M. Barthez, si l'on n'admet que ces ouvertures sont restées constamment dans un état de constriction tonique pendant la vie du malade (2).

Diverses causes peuvent suspendre les mouvemens de fluxion, et peut-être aussi resserrer les vaisseaux capillaires et ceux d'un moyen calibre. Quand elles agissent sur des personnes blessées, elles empêchent, pour un temps, les Hémorragies traumatiques.

La douleur violente est au nombre de ces causes.

Puzos observe que si une femme enceinte est attaquée d'une Hémorragie utérine, la perte cesse bien souvent lorsque les douleurs de l'accouchement surviennent.

---

(1) *Opuscul. Patholog. Obs. XVII.*

(2) *Orat. de Principio Vitali Hominis.*

Les Chirurgiens savent que les accouchemens laborieux et les grandes opérations s'achèvent quelquefois sans Hémorragie ; mais que plusieurs heures après , lorsque la douleur et la crainte se sont dissipées, il peut survenir une effusion sanguine mortelle ou dangereuse (1).

La Duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, fut saignée du pied dans la colique dont elle mourut; mais la douleur empêcha le sang de couler (2).

Une passion violente peut avoir des effets semblables.

Osorius (3) parle d'un Prince de Malacca, nommé Nahodaguca, qui, dans un combat, mourut criblé de blessures sans avoir versé une goutte de sang; il ajoute que ce fluide se répandit abondamment dès que le cadavre eût été dépouillé. Il attribue la suspension de l'Hémorragie à je ne sais quel amulette : mais il est probable que la colère et le désespoir, en troublant tous les mouvemens vitaux, et en resserrant la peau, s'opposèrent à l'effusion, et que dans les

---

(1) Voyez les Observations de Lamotte.

(2) Histoire de Madame Henriette d'Angleterre, par Madame de Lafayette.

(3) *De Rebus Africis et Indicis, Lib. VII.*

premiers instans qui suivirent la mort, la solution de continuité et l'irritation produisirent leur effet ordinaire.

La crainte est de toutes les affections de l'ame celle qui me paroît la plus propre à suspendre l'effet des blessures sur les mouvemens du sang.

Tacite, racontant la mort d'Octavie, fille de Claude et première femme de Néron, laquelle périt par l'ordre de son mari, après une fausse imputation d'adultère, dit qu'on ouvrit les veines à cette Princesse infortunée, mais que le sang coulant avec trop de lenteur, à cause de la crainte dont elle étoit saisie, on fut obligé de l'étouffer dans un bain très-chaud (1).

---

(1) *Quia pressus pavore sanguis tardius labebatur.* (*Annal. Lib. XIV.*)

Cet effet de la crainte pourroit fournir une explication naturelle d'un fait qui, dans les temps de superstition, fut une source d'inductions absurdes. Il arrivoit quelquefois que les blessures faites aux signes ou stigmates des malheureux accusés de sorcellerie ne donnoient pas de sang. Cela étoit regardé comme une preuve convaincante du crime. (Voyez Torreblanca, *De Magia, Lib. II, C. XXIII*; et Paul Zacchias, *Quæstion. Med. Leg. Lib. VII, T. IV.*) Je présume que la vue d'un tribunal redoutable frappoit de crainte les accusés, et causoit ce prétendu prodige.

CHAPITRE XIII.

De quelques Hémorrragies difficiles à classer.

Je vais exposer mes doutes sur certains cas d'effusion sanguine, dont je crois qu'on ne se fait pas communément une idée bien exacte.

Je ne m'impose pas l'obligation d'assigner la nature d'un grand nombre d'Hémorragies, dont l'histoire se trouve dans les recueils des Observateurs : je ne pense pas même que la chose soit possible, d'autant que le plus souvent on n'a fait mention que des circonstances singulières du fait, telles que la voie de l'écoulement, son abondance excessive, sa durée, l'utilité d'un remède extraordinaire, etc. et qu'on a négligé de noter celles qui auroient pu fournir des indices de sa cause prochaine. Ainsi, par exemple, je ne sais à quel Genre on doit rapporter l'Hémorragie qui pensa causer la mort au célèbre Louis Duret, dans un moment où, dit-il, aucun sentiment désagréable ne le troubloit, et où, loin de s'attendre à aucun fâcheux accident, il se livroit aux caresses de ses enfans et de son épouse (1).

(1) *Comment. in Coac. Hippocratis.*

I. On a disputé long-temps sur la cause des menstrues, et mon dessein n'est pas de renouveler ces discussions : mais en ne considérant l'écoulement des règles que comme une Hémorragie, je dois rechercher de quel Genre est l'effort qui l'amène.

Chez les femmes qui se livrent à des travaux pénibles, et chez celles que leur tempérament et leur manière de vivre disposent peu aux Hémorragies, la fluxion ne paroît pas venir de bien loin : quelques douleurs à l'hypogastre et aux lombes, un prurit érotique aux parties génitales, forment ordinairement tout l'appareil précurseur.

Mais dans des circonstances différentes, on voit le flux menstruel s'accompagner de tout ce qui caractérise les Hémorragies par fluxion générale : frisson, resserrement général, pâleur de la peau, engourdissement des membres, mouvement fébrile, rien n'y manque.

On ne peut donc dire que l'effusion sanguine menstruelle soit toujours une Hémorragie du même Genre ; elle est tantôt du premier et tantôt du troisième, selon diverses circonstances dont nous ne devons pas nous occuper ici.

Cela ne pourroit-il pas expliquer les contradictions qu'on trouve dans les résultats des ob-

servations sphygmiques faites sur les femmes dans le temps de leurs menstrues? N'est-il pas vraisemblable que le caractère hémorragique du pouls ne doit être bien sensible que dans les cas où la fluxion est générale?

II. Disons un mot sur les Hémorragies qui surviennent fréquemment aux jeunes-gens, sur-tout dans le printemps, à la suite de commotions un peu violentes, par exemple, après la fatigue de la marche, de la danse, des plaisirs vénériens, etc. Comme il est rare qu'elles soient immédiatement précédées des symptômes qui caractérisent les fluxions générales, et que ces causes évidentes n'ont aucun rapport sensible avec des fluxions bornées, on ne voit pas d'abord dans quel Genre il convient de les placer.

Il faut observer que cet accident n'arrive qu'aux personnes accoutumées à une Hémorragie, et qui déjà ressentoient, avant l'impression de la cause déterminante, quelque indisposition produite par une fluxion lente, comme des frissons irréguliers, de très-légers mouvemens fébriles, et un sentiment de pesanteur dans l'organe par où l'Hémorragie devoit se faire.

Il s'ensuit de là que ces effusions sont, en

quelque sorte sorte mixtes, c'est-à-dire qu'elles résultent de deux actes qui se sont opérés en deux temps éloignés; savoir : d'un mouvement fluxionnaire général presque imperceptible qui a formé une congestion, et d'un mouvement local excité subitement par la commotion supposée, et suivi de la dilatation synergique des exhalans.

III. On pense généralement que les Hémorragies du nez, des yeux, des oreilles, qui viennent après les commotions du cerveau, doivent être classées parmi les vulnéraires, et qu'elles sont toujours l'effet de la rupture des vaisseaux qui pénètrent les membranes de ces cavités, ou qui les fixent aux parties dures.

En examinant de près ce sentiment, on voit qu'il n'est pas soutenable. Si ces ruptures se font quelquefois, il me semble que ce doit être bien rarement. Comment concevoir qu'une violence extérieure puisse ébranler des membranes fortement adhérentes à des parties osseuses, s'il n'y a point de fracture dans celles-ci? Ces toiles appliquées aux parois qu'elles recouvrent, ne peuvent recevoir de la cause qui secoue la totalité de la tête, un mouvement différent de celui de ces parois. J'ai souvent ouvert des cadavres de personnes qui étoient mortes à la suite d'une

commotion cérébrale sans fracture, et chez qui l'on avoit observé les effusions sanguines dont je parle : je n'y ai rien trouvé qui permît de regarder ces Hémorragies comme traumatiques.

Si l'on considère que la percussion du crâne attire vers la tête un mouvement fluxionnaire très-rapide, rendu sensible par le gonflement et la rougeur de la face et de la conjonctive, on verra que le suintement du sang par les membranes de l'oreille, du nez et des yeux, peut être l'effet d'une dilatation des pores, causée synergiquement par cette fluxion anarrhopique. Pour ce qui regarde la disposition des exhalans à s'ouvrir, elle dépend de plusieurs causes qu'il est souvent difficile d'assigner.

Une circonstance qui vient à l'appui de mon sentiment, c'est que ces évacuations ne se font guère que plusieurs heures après l'accident, c'est-à-dire, quand la fluxion a eu le temps de s'établir. J'en pourrois citer bien des preuves : je me contente des premières que la mémoire me fournit. J. Langius a vu l'Hémorragie de l'oreille survenir chez un homme qu'un violent coup de pierre avoit blessé à la tête ; mais ce ne fut qu'après que le malade eut été transporté chez lui (1). Il parle ailleurs d'un ouvrier qui,

(1) *Epist. Medic. Lib. I*, 5.

étant tombé du haut d'une maison, saigna de même de l'oreille gauche, mais seulement lorsqu'il eut reçu les premiers soins, et qu'il eut été commodément placé dans son lit (1).

IV. On regarde encore comme traumatiques les Hémorragies graves et quelquefois mortelles que procure l'éternuement fréquent et opiniâtre. Mais, outre que l'ouverture des cadavres n'a jamais justifié cette opinion, que je sache, nos connoissances sur la disposition anatomique des vaisseaux de la membrane pituitaire ne permettent pas de croire que des effusions aussi abondantes puissent en suivre la rupture, s'il ne s'y joint quelqu'autre cause.

Ces effusions doivent être rapportées : 1°. à la fluxion que provoquent la cause qui excite l'éternuement, et la collision de l'air qui sort avec impétuosité par les narines; 2°. à la congestion qui se forme dans les parties supérieures par le seul mécanisme de l'éternuement (2). Or, ces causes une fois admises, il est inutile de supposer

---

(1) *Ibid. Lib. III*, 3.

(2) Je veux parler du refoulement du sang vers la tête, par la compression que subit la veine cave supérieure, lorsque le poumon étant rempli d'air et la glotte fermée, les muscles expirateurs agissent d'une manière convulsive, et diminuent la cavité du thorax.

une solution de continuité que rien ne prouve: la dilatation des pores doit s'ensuivre avec plus ou moins de facilité, selon l'état habituel de la membrane.

V. Les Hémorragies des cadavres méritent un instant notre attention. Ce phénomène est célèbre par les idées bizarres auxquelles il a donné occasion : il a servi de fondement à l'histoire des Vampires (1); il a passé dans l'esprit de quelques Médecins, tantôt pour un signe assuré d'empoisonnement, tantôt pour l'effet d'une malignité extrême; observé dans les cadavres de ceux qu'on soupçonnoit être morts d'une manière violente, il a long-temps été regardé comme un signe de la présence de l'assassin, et par conséquent comme un moyen d'épreuve juridique.

Il ne doit pas être question ici des écoulemens d'un sang putride et écumeux que le dégagement des fluides aériformes fait sortir quelquefois des ouvertures naturelles des cadavres; je ne parle que des effusions d'un sang vermeil, bien constitué, semblable à celui des personnes vivantes et saines. Or les Hémorragies de cette

(1) Voyez l'Histoire des Vampires et des Apparitions, par Dom Calmet.

sorte peuvent s'opérer non-seulement peu d'instans après la mort, mais encore dans les cadavres de quatre ou cinq jours (1). Si les récits sur lesquels on a bâti l'histoire des Vampires d'Allemagne et des Uroucolacas des Grecs, méritoient quelque confiance, on éloigneroit bien davantage cette époque ; mais il ne faut admettre que des observations bien avérées.

Depuis que l'on s'applique à chercher les causes naturelles des phénomènes, on a donné plusieurs explications de ce fait. Les plus remarquables sont celles de Stahl et de Haller.

Les causes admises par ce dernier sont : 1°. la force de dérivation ; 2°. la pesanteur du sang ; 3°. la constriction produite par le froid ; 4°. l'action des petits vaisseaux, supposée semblable à celle des tubes capillaires ; 5°. le dégagement des gaz (2).

La première est insuffisante, puisqu'elle est restreinte aux cas où l'effusion se fait par une

---

(1) Voyez dans les Éphémérides des Curieux de la Nature (*Dec. III, Ann. 1, Obs. 5.*), une Observation faite par Grübel, d'une Hémorragie survenue le troisième jour après la mort ; et dans les Actes de la même Société (*Dec. III, Ann. VII*), l'histoire d'un semblable phénomène arrivé le cinquième jour.

(2) *Element. Physiol. Lib. VI, Sect. I,* § 43.

solution de continuité ; la seconde ne seroit probable que dans le petit nombre de ceux où le sang s'extravase par les parties les plus basses.

La troisième peut expliquer la rétrocession du sang de la surface du corps vers les gros vaisseaux, mais non l'extravasation de ce fluide par des organes où ne se trouvent que des rameaux capillaires.

La quatrième n'explique rien, puisque le phénomène devroit être constant comme la cause à laquelle on l'attribue; et l'on a déjà vu que les cas où la cinquième agit ne sont pas de ceux qui méritent de nous occuper.

Aucune combinaison de ces causes ne peut s'accommoder à toutes les circonstances du fait suivant. Je fus appelé (1) auprès d'un jeune homme de vingt-deux ans qui demeuroit à côté du Temple des Réformés, et qui, depuis quelques jours, étoit atteint d'une fièvre continue très-forte. Quand j'arrivai, il se plaignoit d'une douleur atroce à l'épigastre et d'un sentiment de froid général. Je le revis douze heures après, et je fus frappé du changement qui s'étoit fait sur l'habitude du corps, dans un intervalle aussi

---

(1) Le 21 Septembre 1805.

court. Les extrémités étoient pâles et froides, la face hippocratique; tout le corps paroissoit d'une maigreur extraordinaire. Le pouls étoit si petit que j'eus de la peine à le sentir. Le malade jetoit de temps en temps des gorgées de sang qu'il disoit venir de l'estomac; il souffroit un peu moins que le matin. Il mourut deux heures après. Dès qu'il eut expiré, le sang sortit de la bouche avec tant d'abondance, qu'on fut obligé de changer deux fois le suaire; et le lendemain, quand on porta le cadavre à l'Eglise, on pouvoit suivre la trace du convoi en examinant le sang qui étoit tombé de la bierre. Il faut remarquer que ce fluide se figeoit peu de temps après qu'il étoit sorti.

Stahl disoit que dans ces cas il existe une congestion sanguine formée pendant les derniers momens de la vie; il regardoit ensuite l'Hémorragie comme l'effet de la constriction produite dans les solides par le froid de la mort (1).

C'est dans ce dernier point que cet Auteur me paroît s'être trompé. Le froid, en resserrant toutes les surfaces accessibles à l'air, devroit

(1) *Pathol. Special. Part. III, Sect. I, Membr. VII*, § 11.

opposer un obstacle à l'Hémorragie. D'ailleurs s'il condense les parties contenantes, il doit agir d'une manière analogue sur les fluides, et par conséquent les rapports ne doivent guère changer. Un autre reproche qu'on peut faire à Stahl, c'est de n'avoir pas assigné la cause de la fluidité du sang tant qu'il est contenu dans ses vaisseaux, et de sa coagulation après sa sortie.

Il me semble que tous ces phénomènes doivent être rapportés aux propriétés vitales que le corps conserve pendant un certain temps après la mort de l'*individu:* propriétés qui se manifestent par diverses fonctions, telles que l'accouchement, la sueur active, l'absorption, les mouvemens d'irritabilité et autres.

C'est ce reste de vie qui maintient le sang fluide, qui continue les mouvemens fluxionnaires commencés avant la mort générale, qui produit la dilatation active des exhalans, et qui donne au sang la faculté de se coaguler par le contact de l'air (1).

La mort peut rendre l'Hémorragie plus fa-

(1) On ne doit pas être surpris que Stahl ait méconnu ce principe d'action dans le cadavre récent, puisque, d'après ses idées, il n'y devoit plus supposer aucun mouvement vital dès que l'Ame s'en étoit séparée. Mais

cile dans les cas où la congestion étoit déjà considérable, comme dans celui que j'ai cité. Il est vraisemblable qu'elle produit cet effet en fesant cesser la constriction tonique qui s'opposoit pendant la vie aux efforts fluxionnaires.

Comme des observations et des expériences multipliées prouvent qu'après la mort, toutes les parties ne perdent pas en même temps leurs propriétés vitales, mais que les unes sont plus vivaces que les autres, il ne seroit pas étonnant que, dans certains cas, le système vasculaire pût expulser un sang vermeil, fluide et coagulable, malgré que déjà les autres systèmes fussent en décomposition.

Cette conséquence s'accorde parfaitement avec deux faits rapportés par Fabrice de Hildan, d'après Krafft (1). Il s'agit d'abord d'un cadavre qui, trente-sept heures après la mort, et lorsqu'il sentoit déjà mauvais, rendit du sang en abondance. L'autre observation a pour sujet un jeune homme qui, s'étant noyé, fut trouvé seize jours après. Le ventre étoit tuméfié, ce qu'on

---

J. Pasta n'eût pas dû le négliger comme il a fait dans son Livre *De Sanguine et Sanguinis Concretionibus per Anatomen indagatis.*

(1) *Observat. Cent. III*, 12.

regarda comme un signe de putréfaction : néanmoins le cadavre rendit beaucoup de sang. L'Auteur fait entendre assez clairement que dans les deux cas, ce fluide avoit ses qualités naurelles, et qu'il se coagula dès qu'il fut extravasé.

TROISIÈME PARTIE.

Des Agens qui provoquent ou facilitent l'action des forces d'où les Hémorragies dépendent immédiatement.

CHAPITRE PREMIER.

Distribution des Matières de cette Partie.

Après avoir assigné les causes immédiates des Hémorragies, je vais m'occuper de la recherche des causes éloignées, c'est-à-dire de celles dont les prochaines sont elles-mêmes un effet.

Les causes éloignées peuvent toutes se rapporter : 1°. à l'action des choses non naturelles; 2°. à l'influence des tempéramens, des âges et des sexes; 3°. à une loi particulière de la vie qui ramène, après certains intervalles, divers actes déjà opérés; 4° enfin à plusieurs affections contre nature.

Les causes de cette dernière sorte sont nombreuses et très-importantes; mais comme les Hémorragies ont à leur tour une grande in-

fluence sur les maladies dont elles dépendent, je n'examinerai ces rapports mutuels que dans la Quatrième Partie.

CHAPITRE II.

Action des choses non naturelles pour la production des Hémorragies.

Parmi les causes de cette classe, il en est qui agissent d'une manière indirecte, en introduisant une disposition morbifique, ou même quelqu'une des maladies dont les évacuations sanguines sont des symptômes ou des modes de solution. Ce ne sont pas là celles que je considère : je ne m'occupe que des causes directes, c'est-à-dire de celles qui préparent et décident les mouvemens et les affections vitales d'où les Hémorragies proviennent immédiatement.

Je dis *préparent* et *décident*, parce qu'il faut distinguer, pour les effusions sanguines comme pour la plupart des autres maladies, les causes procatarctiques qui disposent le corps à la longue, d'avec les occasionnelles qui réduisent la disposition en acte. On doit s'attendre à trouver parmi les premières des différences analogues à celles qui caractérisent les causes prochaines des divers

Genres d'Hémorragies. Il n'en est pas ainsi des occasionnelles, qui souvent n'ont aucun rapport direct avec la nature de ces accidens, et qui peuvent être à-peu-près les mêmes pour tous les Genres.

I. *Premier Genre.* On a cru assez généralement pendant long-temps, que ces Hémorragies étoient l'effet de la rupture des vaisseaux par la surabondance du sang. Quelques observations communes sembloient autoriser ce sentiment ; par exemple les apparences de pléthore chez plusieurs de ceux qui éprouvent de ces évacuations ; la fréquence des hémorroïdes chez les gens aisés et bien nourris ; celle des saignemens de nez dans les pays septentrionaux modérément froids, parmi les jeunes-gens au-dessous de trente ans (1), et quelques autres faits de cette nature mal interprétés.

Cette opinion a dû nuire à l'étude des causes procatarctiques, puisqu'on s'est arrêté à celles qui favorisent la pléthore, telles qu'une nourriture abondante, la vie oisive, le sommeil trop prolongé, l'exposition à une température pareille à celle du printemps, etc.

---

(1) Hippocrate, *De Aere, Aquis et Locis*; Edit. de M. Coray, § 18.

Stahl a très-bien prouvé que les Hémorragies ne pouvoient venir immédiatement, et par une nécessité mécanique, de la pléthore, puisque la quantité de sang n'étoit jamais suffisante pour rompre les vaisseaux.

Mais il pose néanmoins en principe qu'une surabondance de sang *relative à l'état actuel ou futur de l'individu*, est toujours ce qui détermine l'Ame à établir l'appareil des mouvemens hémorragiques, de sorte que les impressions extraordinaires produites par les choses non naturelles sont des avertissemens qui alarment cet Agent sur les dangers du corps.

Convenons d'abord que la surabondance du sang est un des stimulans qui provoquent l'Hémorragie; mais il faut reconnoître que la proposition de Stahl est vicieuse, en ce qu'elle assigne comme cause constante une pléthore, au moins relative à l'état actuel ou futur de l'individu. En effet, comme il est des Hémorragies qui continuent opiniâtrement jusqu'à donner la mort, il est absurde de dire qu'une cause prévoyante expulse tout le sang pour l'empêcher de nuire, et procure une mort certaine pour prévenir un danger probable.

On reste plus près des faits, et l'on ne s'expose pas à méconnoître des agens très-réels, en di-

sant : 1°. que l'abus prolongé des excitans, même de ceux auquels on ne peut pas imputer d'accroître la masse du sang, est une cause efficace des Hémorragies dont nous parlons ; et que par conséquent ils doivent agir en introduisant une disposition à des mouvemens vicieux du système sanguin ; 2°. que cette cause est puissamment secondée par tout ce qui tend à donner à ces mouvemens la forme fluxionnaire.

Il seroit facile d'accumuler des observations en faveur de ces deux points : je me borne à un petit nombre.

Zimmermann regarde l'éducation délicate et efféminée, et l'abus du thé et du café comme des causes d'Hémorragies habituelles (1).

Les Anciens parlent de diverses substances au long usage desquelles ils attribuoient la propriété d'exciter les effusions sanguines nasales et autres sans les soupçonner de favoriser l'hématose. Le *crocodilon* de Dioscoride et les sommités de petite centaurée, jouissoient de cette réputation (2).

L'Antiquité crut aussi comme une vérité

(1) Traité de l'Expérience.

(2) *Discorsi di P. A. Mattioli nei sei Libri di Dioscoride.*

constante que les hommes des climats chauds avoient peu de sang en comparaison de ceux des pays modérément froids. Aussi Végèce, en parlant des Nations parmi lesquelles il convient de choisir les soldats, conseille de négliger celles qui sont brûlées par le soleil, parce que les hommes y manquent de courage, dit-il, et craignent les blessures, comme s'ils trembloient de répandre un sang que la Nature leur donne avec épargne (1). Cependant la chaleur des contrées méridionales, si peu favorable à la formation du sang, est une cause bien avérée d'Hémorragies. Les femmes exposées à cette température rendent au moins deux fois plus de sang par les menstrues, que celles des pays septentrionaux (2). M. Blumenbach assure que la plupart des Européennes transportées dans la Guinée, y périssent par des Hémorragies utérines ou autres (3). Quand ces évacuations n'auroient pas aussi fréquemment des suites funestes, pourroit-on les regarder comme des bienfaits d'une Nature *Médicatrice*, en songeant que la chaleur

---

(1) *De Re Militari, Lib. I, C. II.*

(2) Haller, *Elem. Physiol. Lib. XXVIII, Sect. III*, § 4.

(3) *De Gener. Hum. Variet. p.* 129.

du climat est regardée par les Médecins de tous les temps comme une des contre-indications les plus impérieuses de la saignée ?

Au rapport de Bontius, la même cause produit des effets semblables dans les Indes Orientales; et comme, par des circonstances particulières, les fluxions catarrhales au poumon y sont fort communes, le sang suit cette direction, ce qui rend les hémoptysies endémiques dans ces contrées (1).

Les causes occasionnelles n'ont d'efficacité que lorsqu'elles agissent sur un corps déjà disposé aux mouvemens fluxionnaires du système sanguin vers un point déterminé.

Stahl, pour mettre hors de doute l'intervention de l'Ame, observe que l'effusion ne suit pas immédiatement l'impression de ces causes, mais qu'elle en est séparée par un temps plus ou moins long, si ce n'est dans les cas où cette impression coïncide avec l'exécution du projet déjà formé.

La remarque ne me paroît bien juste que pour les causes excitantes proprement dites, telles que les mouvemens fatigans, le cahotage d'une voiture, l'abus des liqueurs spiritueuses

---

(1) *De Medic. Indor.*

et des substances aromatiques, etc. Toutes ces causes produisent une sorte de commotion pyrectique qui trouve sa crise dans un mouvement fluxionnaire.

Mais il est d'autres causes occasionnelles que j'appellerois volontiers *condensantes*, dont l'action décide immédiatement la fluxion, et qui obtiennent leur effet presque sur-le-champ.

Pour exemple, nous pouvons choisir le froid auquel Hippocrate attribue le pouvoir de causer les évacuations sanguines (1). Je trouve dans un Ouvrage périodique sur les Maladies des Animaux Domestiques, un fait qui prouve directement ce que je viens d'avancer. Il a été communiqué aux Rédacteurs par M. Petit, Vétérinaire d'Ardes.

« L'eau de trois ou quatre sources de la montagne du Paillasson (en Auvergne) est si froide, » quoique ces sources soient situées au midi, et » qu'elles y coulent en grande partie, que si, » durant les grandes chaleurs, les vachers ont » l'imprudence d'y tremper les mains ayant fort » chaud, ils saignent du nez sur-le-champ, et le » sang coule en abondance, jusqu'à ce que leurs » mains aient repris la chaleur qu'elles avoient » avant cette immersion. »

---

(1) *Aphor. Sect. V.* 24.

Les médicamens astringens pris pendant la disposition fluxionnaire dont nous avons parlé, ont quelquefois un effet semblable et tout aussi prompt. Bartholin est fort embarrassé (1) pour expliquer une observation qu'il tenoit d'un Médecin de ses amis. Une femme dont les règles s'étoient supprimées, avoit fait inutilement un long usage des apéritifs. Un jour elle mangea, je ne sais pour quelle raison, une grande quantité d'écorce de grenade, et sur-le-champ les règles parurent.

Nous pouvons trouver une autre preuve dans l'effet des passions systaltiques. Bartholin parle d'une antipathie héréditaire que toutes les personnes d'une famille avoient pour le beurre et pour le fromage : des enfans de cette famille qu'on engagea plusieurs fois par des caresses à surmonter leur horreur pour ces alimens, éprouvèrent constamment, après en avoir goûté, des nausées et une Hémorragie nasale (2).

Enfin on lit dans les observations de Salmuth qu'un jeune homme voyant sa maîtresse atteinte d'un saignement de nez imprévu, fut saisi de

(1) *Histor. Anatom. Rar. Cent. IV*, 39.

(2) *Lib. cit. Cent. III*, 28.

crainte et éprouva dans l'instant un accident semblable (1).

Il faut convenir pourtant que toutes les causes extérieures des Hémorragies ne nous sont pas connues. « L'Hémorragie des intestins, dit » M. Baumes, est une maladie très-commune à » Nismes : elle attaque les gens aisés comme les » individus du peuple ; mais l'on croit avoir ob- » servé qu'elle est plus familière à ceux qui tra- » vaillent la soie écrue (2) ».

Morgagni dit avoir lu dans d'anciennes archives de Forli, qu'en 1200 il régna, par toute la Romagne et l'Étrurie, une épidémie d'Hémorragies nasales qui ne dura que vingt-quatre heures, et qui tua un nombre infini de personnes à Ravenne, à Rimini, et dans d'autres villes de la même contrée (3).

II. *Second Genre.* L'on peut ranger dans trois classes les causes procatarctiques des Hémorragies par expansion.

Je place dans la première tout ce qui tend à produire une foiblesse relative dans le tissu cellulaire et dans la peau, foiblesse qui diminue la

---

(1) *Cent. III.*

(2) Fondem. de la Science des Maladies, T. I, p. 262.

(3) *De Sedib. et Caus. Morb. Epist. XIV,* 25.

résistance naturelle des pores. Ainsi c'est un fait généralement avéré que les pétéchies sthéniques et la maladie tachetée, sont très-communes dans les prisons, et à la suite des passions tristes, qu'on sait avoir une influence remarquable sur les tégumens (1).

La seconde doit renfermer les causes qui, en stimulant immédiatement et avec douceur, toute la surface extérieure du corps et sympathiquement les membranes intérieures, provoquent un mouvement excessif du système sanguin vers les vaisseaux capillaires, et disposent en même temps les pores à se dilater. Quand le remède d'Helvétius contre les Hémorragies étoit en vogue, un Colon des Antilles écrivit à ce Médecin qu'il en avoit fait un grand usage contre les sueurs de sang, causées par la chaleur du climat chez la plupart des Français nouvellement arrivés en Amérique (2). Timoni, Médecin à Constantinople, assure que les femmes Turques, qui abusent fréquemment des bains chauds, y éprou-

(1) Un jeune homme ayant été mis en prison pour je ne sais quel délit, la tristesse lui causa des défaillances et une sueur de sang à la poitrine, aux bras et aux mains. Il fut guéri par l'élargissement. (Tob. Durrius, *Ephem. German. Ann. x, Dec.* 2.)

(2) Traité des Pertes de Sang, 1706, p. 87.

vent quelquefois des Hémorragies par les yeux, le nez, la bouche et la matrice (1).

Enfin plaçons dans la troisième classe tout ce qui peut exciter la fièvre ou causer une commotion équivalente, comme la fatigue, les passions vives, etc.

Haller range la terreur parmi les passions expansives, et la rapproche de la colère; il lui attribue le pouvoir de produire des ecchymoses, des taches sanguines à la peau, et même des sueurs de sang actives (2).

Le même Auteur cite, d'après Albinus, l'histoire d'une Hémorragie de toutes les voies naturelles causée, chez un enfant, par le lait qu'il avoit pris pendant que sa nourrice étoit dans un violent accès de colère (3). Remarquons en passant que les effets de ce lait ont été, dans ce cas, semblables à ceux de la passion par laquelle il avoit été corrompu.

III. *Troisième Genre*. Les choses non naturelles et les impressions extérieures capables d'amener les Hémorragies de ce Genre, sont toutes celles qui, par des irritations locales, excitent,

---

(1) Dissertation sur les Bains des Orientaux.

(2) *Element. Physiol. Lib. XVII, Sect. II*, § 6.

(3) *Loco citato*.

dans un organe, des mouvemens fluxionnaires contre nature, d'une étendue bornée, et qui, par une sorte de titillation, invitent les pores exhalans à s'ouvrir.

Hippocrate (1) et Aristote (2) ont observé que l'abus des plaisirs vénériens disposoit les organes de la génération à des fluxions hémorragiques, de sorte que l'éjaculation ne donnoit quelquefois que du sang.

Borel dit avoir été consulté par un de ses amis, qui n'osoit plus s'approcher de sa femme, parce que l'acte vénérien produisoit chez elle une abondante Hémorragie du vagin (3).

Un soldat avoit subi un traitement anti-syphilitique; néanmoins il lui restoit encore quelques symptômes dont le plus alarmant étoit une Hémorragie du nez fréquente et opiniâtre, qui mit plusieurs fois le malade dans le plus grand danger. Tous les remèdes furent inutiles; enfin il se fit une exfoliation d'une esquille inégale, qui titilloit les chairs sans exciter de douleur, et depuis ce temps il n'y eut plus d'effusion sanguine (4).

Quand l'irritation locale est très-vive, elle

---

(1) *De Struct. Hominis.*

(2) *De Generat. Animal. Lib. I, C. XIX.*

(3) *Histor. et Observ. Rar. Medic. Cent. IV,* 17.

(4) Thomas Bartholin.

peut solliciter la constriction tonique des pores, et s'opposer ainsi aux effets de la fluxion qu'elle provoque. D'après cela, on ne doit pas être étonné de l'opposition apparente qui se trouve entre certains faits. Ramazzini raconte qu'une fille juive, qui travailloit dans une fabrique de tabac, rendoit du sang par les veines hémorroïdales dès qu'elle s'asseyoit sur des feuilles de cette plante (1); tandis que l'application immédiate du tabac sur la membrane pituitaire supprime quelquefois des Hémorragies habituelles, malgré le retour des efforts. Je viens d'observer moi-même cet effet. Un jeune homme très-sanguin, âgé de vingt-trois ans, étoit sujet depuis son enfance à des Hémorragies nasales abondantes. Il y a trois ans qu'il s'est mis à l'usage du tabac, depuis il n'a plus eu d'effusion sanguine; mais il s'opère parfois vers les parties supérieures des efforts hémorragiques qui mettent sa vie en danger.

Au reste, cet effet des stimulans très-vifs n'est pas constant, parce que le mouvement fluxionnaire peut amener à la longue une dilatation synergique des pores. Mais il est difficile d'assigner toutes les circonstances qui rendent la fluxion

(1) *De Morb. Artif. C. XVI.*

victorieuse de la constriction, ou cette dernière victorieuse de l'autre.

Lorsque les stimulans ont encore la faculté de corroder les tuniques vasculaires, leur effet hémorragique est très-puissant. Les Hémorragies qui suivent l'application de l'arsenic sur les ulcères sont quelquefois alarmantes.

Je ne parlerai point des causes occasionnelles, puisqu'on les trouve dans toutes les impressions un peu vives que le malade reçoit lorsqu'un organe est disposé par les procatarctiques.

Quelques faits semblent prouver que chez certains individus, les mouvemens de fluxion nécessaires pour produire les effusions sanguines sont soumis à la volonté. Un vieillard dont parle Panarole (1) avoit été guéri de plusieurs incommodités par un flux hémorroïdal ; cette évacuation devint *volontaire* comme le mouvement des muscles, et dans la suite il l'opéroit à son gré lorsqu'il se sentoit indisposé. Cette observation donne de la vraisemblance à une autre rapportée par Rommel (2), et à laquelle Haller a refusé de croire. Il s'agit d'une femme qui retardoit l'éruption de ses mois quand il lui plaisoit.

---

(1) *Observat. Pentecost. II*, 47.

(2) *Ephem. Nat. Cur. Dec. II*, *Ann. V*, *Obs.* 29.

IV. *Quatrième Genre.* Les Hémorragies adynamiques sont préparées par tout ce qui introduit une asthénie profonde dans les solides, et qui donne au sang une ténuité contre nature. Par exemple, on les observe chez ceux qui font usage d'une nourrture peu substantielle, et chez ceux qui sont exposés aux causes affoiblissantes nombreuses réunies dans les prisons et dans les vaisseaux.

Les effusions sanguines dont Hippocrate menace ceux qui abusent de l'eau tiède, seroient-elles de ce Genre (1)? Il y a bien de l'apparence qu'on doit au moins regarder comme telles celles des animaux qui périssent de faim (2).

Lorsqu'une foiblesse considérable et la mauvaise constitution du sang disposent aux Hémorragies adynamiques, il suffit de peu de chose pour les produire. Il ne faut qu'un mouvement brusque, une contraction des muscles opérée avec plus de force qu'à l'ordinaire, une affection morale, une impatience, une légère crainte, etc.

V. *Cinquième Genre.* La résistance naturelle des solides à la pression latérale du sang, est diminuée dans une partie par les causes qui en

(1) *Aphorism. Sect. V*, 16.

(2) Haller, *Physiol. Lib. XIX, Sect. II*, § 4.

relâchent ou entament le tissu, par celles qui en affoiblissent le ton vital, et enfin par celles qui disposent immédiatement les exhalans à la dilatation active.

Pour exemple des premières nous pouvons citer les compressions qui, accumulant le sang dans une certaine étendue, altèrent la texture des tuniques vasculaires. Les varices des jambes sont quelquefois l'effet mécanique de la constriction des extrémités inférieures par les vêtemens. Van Swieten a vu des saignemens de nez opiniâtres produits par l'usage de cravates trop serrées (1).

Les principales causes de l'atonie locale sont les flux chroniques et l'abus des lotions émollientes. Les femmes s'exposent à cet accident lorsqu'elles se font des injections trop fréquentes, si elles ne tempèrent la vertu relâchante de l'eau tiède par l'addition de quelque substance astringente.

VI. *Sixième Genre.* Aristote dit que, toutes choses égales, les Hémorragies vulnéraires se font plus lentement pendant le sommeil que pendant la veille (2), parce que le premier de

---

(1) *Comment. in Boerhaav.* § 1050.

(2) *Dormientibus copia sanguinis partes exteriores*

ces états s'accompagne d'un transport du sang des parties extérieures au centre. Il me semble que le fait est énoncé d'une manière trop générale, et je ne pense pas que l'explication d'Aristote soit la meilleure qu'on en puisse donner. Mais l'influence du sommeil sur les Hémorragies doit nous occuper ailleurs.

CHAPITRE III.

De l'influence des tempéramens sur les Hémorragies par fluxion générale, et de la disposition hémorragique essentielle.

On s'imagine communément que le tempérament sanguin, et un état de vigueur analogue à celui qui prépare aux fièvres inflammatoires, constituent la disposition aux Hémorragies par fluxion générale. C'est une erreur contre laquelle déposent des observations sans nombre, et qu'on est fâché de trouver encore dans des écrits récens.

Stahl n'a cessé de dire que la disposition par

---

deserit; subitque interiores ita ut adacto cultello non æque effluere possit. (*De Historia Animal. Lib. III, C. XIX.*)

laquelle il se forme une grande quantité de sang ne suffit pas pour causer les Hémorragies; aussi quand il veut assigner les tempéramens qui favorisent le plus ces évacuations, nomme-t-il le colérico-sanguin, et le mélancolico-sanguin (1).

Mais si l'on considère la diversité de constitution qui s'observe chez les personnes sujettes à ces écoulemens, on ne pourra pas croire que la disposition hémorragique s'associe spécialement à aucun des tempéramens décrits par les Physiologistes.

Huxham a parlé d'une constitution particulière tendre et délicate, où l'on a, dit-il, plus d'esprit que de forces, et qui s'accompagne essentiellement d'une disposition aux Hémorragies et aux maladies de consomption. M. Barthez révendique en faveur de Stahl la première idée de ce tempérament, qu'il croit être celui dont ce dernier Auteur a fait mention sous le nom de sensibilité excessive (2). « Stahl, ajoute M. Barthez, a re-
» marqué que cette sensibilité vicieuse n'a pas
» lieu seulement dans les sujets chez qui le tissu
» du corps est très-délicat, mais encore dans

(1) *Pathol. Spec. Part. II, Sect. I*, § 2.

(2) Nouv. Élém. de la Sc. de l'Homme, C. XIV, 264.

» des hommes qui paroissent très-robustes, à ne
» considérer que leur constitution physique,
» lorsque leur vigueur a été corrompue par un
» genre de vie trop éloigné de la Nature. Stahl
» a observé aussi que les sujets très-sensibles par-
» viennent plus rarement à la vieillesse, à moins
» que cette sensibilité ne leur soit pas natu-
» relle.... ou qu'elle ne détermine quelque
» mouvement habituel d'une excrétion qui
» soulage le corps. »

On ne peut en effet se dispenser d'admettre une disposition hémorragique essentielle, indépendante des tempéramens connus, qui peut s'associer avec tous, coexister avec les diverses combinaisons des forces vitales, avec une asthénie profonde et même avec l'*anaimie* ou manque de sang, et se transmettre par voie de génération, aussi bien que les autres tempéramens.

L'existence de cette disposition spécifique ne me paroît pas douteuse; mais l'opinion de Stahl sur sa nature n'est pas autant à l'abri des contestations. Selon cet Auteur, elle consiste en une sensibilité trop exaltée qui suscite des mouvemens pour débarrasser le corps du sang qui l'incommode.

Mais il me semble que, dans plusieurs cas, les efforts du système vasculaire sont l'effet d'une

mobilité vicieuse, indépendante de l'influence des forces sensitives ; de sorte que les Hémorragies se produisent et se renouvellent par des causes semblables à celles qui ramènent périodiquement les paroxysmes épileptiques, sans qu'on puisse, avec vraisemblance, en attribuer le retour à la perception d'aucune impression insolite.

C'est ce qu'il est permis de croire quand on voit les mouvemens hémorragiques généraux se répéter ou durer avec obstination jusqu'à la mort, sans être provoqués par aucune cause excitante, et quoiqu'il y ait des signes certains d'épuisement. N'a-t-on pas vu une Hémorragie nasale continuer tant qu'il y eût du sang dans le système vasculaire, et l'effort expulser ensuite par la même voie les liquides avec lesquels on sustentoit le malade (1) ?

Je vais rapporter mot à mot un exemple de la disposition hémorragique portée au plus haut degré, que M. Patrick Murray a publié (2).

« Isabelle Robertson, habitante du village de » Earlston, présentement âgée de quarante-

(1) M. Portal, Anat. Médic. T. III, page 131.

(2) Essais et Observations de Médecine de la Société d'Édimbourg, T. II.

» quatre ans, avoit déjà eu ses règles deux fois » à l'âge de quinze ans, lorsqu'elle fut poussée » rudement contre une pierre dans le temps » que ses règles couloient pour la troisième fois. » Elle eut l'épaule gauche considérablement » blessée par cette chute, et vomit peu après » une grande quantité de sang. Ses règles ces- » sèrent dans la nuit, et elle ressentit une grande » douleur à l'épaule et au côté gauche. Cette » douleur fut accompagnée de foiblesse, d'in- » quiétude, de vomissement de sang, et de » temps à autre, le sang lui sortoit par le nez. » Elle continua à perdre, tous les jours, la » quantité d'environ une demi-livre de sang, » pendant deux années de suite.

» L'Hémorragie n'observoit aucune règle » particulière, mais elle revenoit quatre, cinq, » six ou sept fois dans un jour. Quelquefois le » sang sortoit non-seulement par la bouche et » par le nez, mais encore par les oreilles; et de » quatre en quatre jours, la malade avoit pen- » dant la nuit quelque apparence de menstrues. » Pendant les quatre années qui suivirent, » elle rejeta du sang par la bouche, par le nez, » par les oreilles, par les yeux et par la matrice, » n'ayant que des intervalles courts. Il est vrai » que le sang qui s'évacuoit par la matrice

» fut quelquefois arrêté pendant sept et même
» jusqu'à onze semaines, ce qu'elle attribuoit
» aux remèdes astringens qu'elle prenoit en
» grande quantité.

» Dans la sixième année de sa maladie, on
» lui appliqua des ventouses au dos, ce qui ar-
» rêta l'Hémorragie pendant sept semaines; mais
» cette suppression lui occasionna des douleurs
» des plus vives dans le sein, lequel se tuméfia
» au point qu'on fut obligé de faire des scarifi-
» cations un peu au-dessous du cartilage xi-
» phoïde.

» Dans la huitième année de sa maladie, elle
» fut très-incommodée d'une suppression d'u-
» rine qui lui dura huit ou dix jours, et dont
» elle fut enfin soulagée par l'application de
» deux crapauds vivans sur les reins. Ce qu'elle
» rendit alors ressembloit plutôt à du sang qu'à
» de l'urine.

» Dans la douzième année, ses Hémorragies
» ne furent pas si fréquentes; elles ne reve-
» noient quelquefois que tous les quinze ou
» vingt jours, ou au plus deux fois par semaine.
» Elle a resté dans cet état pendant sept années
» de suite, avec cette différence pourtant que,
» dans les deux dernières années, le sang ne sor-
» toit pas seulement par le nez, par la bouche,

» par les oreilles, par les yeux, et par les selles, » mais qu'il s'échappoit aussi par le sein, et par » les racines des ongles, tant des doigts de la » main que de ceux du pied.

» ..... Elle ne s'est jamais aperçue qu'aucun » changement dans le régime de vivre ait rendu » ses Hémorragies plus ou moins fréquentes, » ni plus ou moins abondantes ».

On auroit pu croire que ces effusions avoient un caractère adynamique; voici des preuves de leur nature fluxionnaire : « Elle ne ressent que » très-peu ou point de douleur avant que les » Hémorragies reviennent; mais elle en connoît » les approches par un engourdissement qui » se fait sentir à l'extrémité des doigts et des or- » teils, et par une dureté dans l'ouïe.

» Elle s'aperçoit quand le vent d'Est souffle : » alors elle frissonne et l'Hémorragie survient, » sur-tout par le nez et par la bouche. A la suite de » chaque Hémorragie elle est foible et indispo- » sée pendant quelques jours. Pendant les pre- » mières vingt années de sa maladie, elle pou- » voit dans les intervalles se promener; depuis » lors, elle est obligée de rester pour l'ordinaire » dans le lit, et elle est fort pâle, foible et lan- » guissante : elle conserve cependant sa raison » et sa mémoire ».

La fluidité du sang n'étoit pour rien dans cette disposition ; la malade croyoit « que la tein-» ture anti-phthisique lui rendoit le sang plus » épais, quoiqu'elle n'arrêtât pas l'Hémorra-» gie ».

Qu'on ne s'imagine pas que la pléthore incitât le système vasculaire aux mouvemens nécessaires pour expulser le sang : « Elle ne s'est » jamais aperçue que la saignée à la quantité de » quatorze onces, faite immédiatement avant le » temps qu'elle attendoit l'Hémorragie, l'ait ja-» mais prévenue ; elle ne l'arrêtoit pas même » lorsqu'elle étoit faite pendant la durée de » l'Hémorragie ; mais le saignement étoit moins » abondant par l'usage de ce remède, ce qui l'a » déterminée à s'y soumettre pendant vingt-» neuf ans.

» Pendant tout le temps que je l'ai saignée, » son sang ne m'a jamais paru plus haut en cou-» leur, ni d'une consistance plus épaisse que » celle de l'eau dans laquelle on a lavé de la » viande ». Boerhaave avoit dit que lorsque des évacuations sanguines excessives rendent nécessaire une réparation prompte, le nouveau sang est imparfait, parce que les forces vitales n'ont pas le temps d'élaborer les sucs nourriciers qui doivent le former.

La disposition hémorragique essentielle a-t-elle des signes, outre l'habitude des Hémorragies, auxquels on puisse la reconnoître ? Il faudroit plus d'observations que je n'en ai pu recueillir, pour décider si certains phénomènes qui ont accompagné cette disposition y étoient nécessairement liés. Je vais néanmoins en rapporter quelques-unes : les Praticiens jugeront du degré de probabilité qu'elles fournissent.

1°. Le pouls vibrant s'est rencontré dans un cas dont parle Willis (1). Un homme éprouvoit depuis long-temps de fréquentes effusions sanguines, qui l'avoient réduit à une foiblesse extrême. Son pouls étoit petit, fréquent et *vibrant;* les lipothymies et les sueurs froides inspiroient la plus grande crainte. Le malade sentoit quelque chose qu'il comparoit à un vent, et qui se portoit alternativement en haut et en bas : selon la tendance de ce mouvement, il survenoit aussitôt une Hémorragie nasale ou un flux hémorroïdal. Willis attribua l'effusion à un *mouvement spasmodique* habituel des artères, ce qui le décida fort heureusement à mettre en usage les anti-spasmodiques directs : le succès le plus complet suivit cette Méthode.

---

(1) *Pharmaceut. Ration.*

2°. La disposition hémorragique s'est accompagnée dans un autre cas, d'un mouvement extraordinaire de toutes les artères, comparable à celui des anévrysmes. J'ai été consulté pour un jeune homme de Saint-Pons, sujet à des Hémorragies nasales qui le mettent fréquemment en danger. Parmi les symptômes exposés dans le Mémoire, je remarque le suivant. « Le cœur » bat avec force et soulève par ses pulsations les » muscles pectoraux qui y sont adjacens. Le sys- » tème vasculaire est tellement en jeu, que par- » tout où les artères sont le plus voisines de la » peau, on voit leur dilatation s'opérer avec » vigueur ».

3°. Morton pensoit qu'une chaleur hectique consumoit ceux qui sont sujets aux Hémorragies habituelles; il attribuoit même l'utilité du quinquina dans ces cas à la vertu qu'il lui supposoit d'éteindre cette chaleur.

4°. Il est possible que la faculté de fournir spontanément la matière électrique ait quelque connexion avec la disposition hémorragique essentielle, puisqu'elles s'associent toutes deux avec l'extrême mobilité (1). J'ai vu, avec MM.

---

(1) Nouv. Élémens de la Sc. de l'Homme, par M. Barthez, T. I, notes, p. 209.

Thomas et Chrestien, un homme atteint d'hémorroïdes, âgé d'environ cinquante ans, chez qui cette disposition étoit à un haut degré depuis son adolescence, et qui avoit parfois une telle aptitude à produire des phénomènes électriques, qu'il jetoit des étincelles au moindre frottement, et que ses bas de soie, quand il les quittoit, faisoient entendre une forte crépitation.

Si l'on en croit les Historiens, Attila possédoit la faculté de lancer de ses yeux des rayons de feu semblables à des éclairs : il est digne de remarque que ce Prince mourut d'une Hémorragie.

On m'a parlé de deux jeunes Dames, dont les cheveux présentent des phénomènes électriques quand on les agite, et dont les règles sont habituellement très-abondantes (1).

---

(1) Paracelse regarde l'éléphantiasis comme l'apanage de ceux qui sont tourmentés des hémorroïdes (*De Apostemat. C. XXXV*); et Gordon convient que, dans certains cas de cette maladie, la disposition aux Hémorragies est telle que le sang sort du nez pour la plus légère cause (*Lilium, Lib. I, C. XXI*). Dom Calmet range parmi les symptômes accidentels de la lèpre les deux phénomènes suivans : 1°. une chaleur capable de dessécher et de rider en peu de temps une pomme renfermée dans la main du malade; 2°. la faculté qu'ont les yeux de briller comme ceux des chats (Dissert. sur la nature et les causes de la Lèpre.).

La disposition hémorragique essentielle s'observe rarement chez les Bêtes : presque toutes leurs effusions sanguines sont l'effet de causes procatarctiques ou de maladies. M. Vitet parle d'une Hémorragie nasale des Bœufs ; mais il l'attribue à la fatigue et à la chaleur du soleil (1). Les Médecins Vétérinaires de nos contrées disent que, pendant l'été, les chevaux sont sujets à la dilatation variqueuse de presque toutes les veines cutanées, et à des ouvertures spontanées de ces vaisseaux, d'où l'on voit ruisseler le sang ; mais ils prouvent que ce phénomène est l'effet de la température de ce climat. La plupart des Hémorragies des Animaux dépendent d'affections contre nature, telles que la maladie de Bois (2), le mal rouge de la Sologne, les indigestions, les fièvres putrides (3), etc.

---

(1) Malad. des Animaux Domestiques, Classe VI, Ordre IV.

(2) M. Chabert, Instr. et Observat. sur les Malad. des Animaux Domestiques, Ann. 1792.

(3) Camper, Réponse à la Question de la Société Batave.

Virgile décrivant la maladie Épizootique de l'Illyrie dit : ....*It naribus ater — sanguis....*; et ailleurs : *Ecce autem duro fumans sub vomere taurus — concidit, et mixtum spumis vomit ore cruorem....* (*Georg. L. III.*)

Je me permets en passant de faire une remarque. Aristote affirme que l'homme seul est sujet aux Hémorragies nasales ; cette opinion s'est fort propagée (1), et M. Blumenbach demande si l'épistaxis ne doit pas être considéré comme une des maladies particulières à l'espèce humaine (2). Mais il est évident que cela doit s'entendre seulement des Hémorragies dépendantes d'une disposition essentielle, et non de celles que des causes procatarctiques et des maladies peuvent produire.

On peut néanmoins citer quelques exemples de la disposition hémorragique chez les Bêtes. Quoiqu'on ne soit pas encore bien d'accord sur le caractère périodique des Hémorragies utérines des Singes femelles, il est certain que ces animaux ont des évacuations sanguines spontanées. Si ce qu'on assure de l'Hippopotame est vrai, voilà une disposition hémorragique bien manifeste. Morgagni recherche pourquoi les Bêtes ne sont jamais attaquées d'hémorroïdes (3); et cependant M. Brugnone a vu un Étalon af-

(1) Voyez le Commentaire de Septalius sur les Problèmes d'Aristote ; Sect. X, 2.

(2) *De Varietate Generis-Humani.*

(3) *L. C. Epist. XXXII*, 10.

fecté de cette maladie, qu'il transmit à tous ses échappés mâles et femelles (1).

Entre les clàsses où l'on observe le tempérament hémorragique; entre la famille des Singes et celles des pachydermes et des solipèdes, l'intervalle est bien grand : convenons donc que cette disposition ainsi que celle à beaucoup d'autres maladies, n'a aucun rapport avec les variations de l'organisation sensible.

CHAPITRE IV.

Influence des tempéramens sur les Hémorragies des autres Genres.

Les Hémorragies par expansion peuvent dépendre du tempérament hémorragique essentiel, dont certaines causes excitantes augmentent les effets. La constitution lâche du corps, le peu de densité du tissu cellulaire, la mollesse de la peau rendent les mouvemens expansifs plus efficaces, et favorisent la formation des ecchymoses et des pétéchies.

---

(1) *Trattato delle Razze di Cavalli.*

Les Hémorragies par fluxion locale s'observent dans quatre sortes de dispositions:

1°. On les voit chez les personnes du tempérament nerveux, qui sont sujettes à des affections spasmodiques partielles et ambulantes: les femmes disposées à l'hystérie et les hommes menacés d'hypocondrie, offrent de fréquens exemples de ce cas.

2°. On les voit encore chez celles d'un tempérament qu'on pourroit appeler *fluxionnaire*, tempérament qui consiste en ce que des impressions légères sont promptement suivies de fluxions, dont l'intensité n'est nullement en rapport avec celle des causes extérieures. Une semblable disposition est commune chez les goutteux; aussi les voit-on souvent fatigués par des Hémorragies *symptomatiques*.

3°. Une circonstance qui contribue puisamment à produire les Hémorragies du troisième Genre, c'est cette infirmité relative dont presque tous les hommes sont affectés dans quelqu'un de leurs organes, selon la remarque de Thierry et de Zimmermann. Cette infirmité héréditaire, innée, ou engendrée par l'influence des climats, le genre de vie, la profession, etc. peut devenir la cause d'une fluxion hémorragique, principalement si l'organe a quelque

surface recouverte d'une membrane muqueuse. De là viennent l'hémoptysie de ceux dont la poitrine est mal conformée et pèche dans ses dimensions soit par excès soit par défaut ; l'hématémèse de ceux qui se plaignent habituellement d'une douleur gravative à l'estomac ; les pertes des femmes chez qui la matrice est ordinairement dans un état de maladie, etc.

4°. Enfin quand un tempérament hémorragique bien prononcé a établi l'habitude d'une effusion sanguine par quelque organe, cette partie est souvent agitée de petits mouvemens fluxionnaires bornés, qui occasionnent des évacuations, et qui préviennent ou éloignent ainsi les Hémorragies par fluxion générale. Stahl parle d'un jeune homme qui éprouvoit plusieurs fois dans l'année, sans aucun effort général sensible, tantôt un saignement de nez, tantôt une sueur de sang par les jambes. Si ces évacuations se suspendoient long-temps, il survenoit une fièvre qui se terminoit par une abondante Hémorragie nasale (1).

Les Hémorragies adynamiques sont ordinairement l'effet d'une foiblesse contre nature, dans

(1) *Pathol. Spec. Part. II, Sect. I, Membr. II, Art. VI.*

laquelle tombent des personnes de tous les tempéramens. Cependant il y a une cachexie habituelle qui constitue une sorte d'idiosyncrasie : ceux en qui on l'observe éprouvent des Hémorragies irrégulières, que diverses raisons portent à regarder comme passives.

Le tempérament a de l'influence sur les Hémorragies vulnéraires. Les blessures des sujets dont le système vasculaire est atteint de cette extrême mobilité, qui me paroît constituer la disposition hémorragique, doivent, toutes choses égales, fournir plus de sang que celles des hommes autrement disposés : l'idiosyncrasie fluxionnaire doit encore prodigieusement favoriser ces pertes. C'est sans doute à ces dispositions qu'il faut rapporter les Hémorragies traumatiques excessives, produites par des causes légères et peu irritantes, dont nous avons un grand nombre d'observations ; celle-ci, par exemple : un barbier de Venise, en se coupant les poils du nez, s'entama la peau avec la pointe des ciseaux dont il se servoit : il en provint une effusion sanguine qu'aucun moyen ne put arrêter, et qui devint mortelle (1).

(1) *Alexand. Benedictus, Omnium Morborum Signa, etc. Lib. IV, C. IV.*

La constitution du corps peut faciliter les effets de la compression sur le système sanguin, et les rendre sensibles dans des parties fort éloignées. Je connois une chanteuse dont les veines jugulaires externes deviennent grosses comme le petit doigt, et le visage livide, lorsqu'elle file un son pendant quelques secondes, ou quand une période musicale un peu longue retarde trop son inspiration. Swammerdam rapporte un fait analogue; il est question d'un homme qui avoit à la jambe un ulcère, par lequel il fesoit couler le sang « toutes les fois qu'il retenoit l'air dans » le poumon », et sans doute qu'il l'y comprimoit par l'action des muscles expirateurs (1). Ces phénomènes sont assez rares pour qu'il soit nécessaire de supposer chez ceux en qui on les voit une texture particulière des solides.

Au reste, la compression n'est jamais si efficace que dans un orgasme hémorragique. J'ai été consulté par un jeune homme qui sentoit depuis plusieurs jours un mouvement hémorroïdal bien décidé; il avoit de l'inquiétude, parce

(1) Il me semble que Haller, Gattenhoff et autres, s'expriment mal en attribuant les phénomènes de cette nature à la simple rétention de l'air. Il faut de plus un effort des puissances qui opèrent l'expiration.

qu'en allant à la chaise, le moindre effort lui fesoit couler le sang par le nez.

Les Hémorragies sympathiques dépendent presque toujours de sympathies particulières à l'individu, ou du moins de l'exaltation que donne, aux sympathies ordinaires, une sensibilité vicieuse qui fait le fond du tempérament.

CHAPITRE V.

Influence de l'âge et du sexe sur les Hémorragies.

I. Aucun âge n'est exempt d'Hémorragies spontanées : je ne sais pas même si, en exceptant la première enfance et la décrépitude, où elles sont rares, on peut dire qu'elles soient beaucoup plus fréquentes dans un âge que dans un autre. Prosper Alpin désigne le second septénaire comme le temps de l'apparition des Hémorragies (1). L'on doit remarquer en passant que, malgré les théories reçues, l'époque où elles commencent à se montrer n'est pas celle où l'accroissement étant achevé, laisse accumuler une grande quantité de sang surabondant;

(1) *De Medic. Ægyptior. Lib. II, C. V.*

mais qu'au contraire c'est celle où cet accroissement se fait avec le plus d'activité. Hippocrate les a sur-tout observées dans l'adolescence, dans la jeunesse, et jusqu'à trente-cinq ans (1); l'âge viril est tourmenté par les hémorroïdes, qui sont encore, avec l'hématurie, l'apanage de la vieillesse.

Il est vraisemblable que chaque âge est plus en rapport avec un Genre d'Hémorragie qu'avec les autres; que la jeunesse est favorable aux mouvemens de fluxion générale; l'âge viril où les dispositions hypocondriaque, fluxionnaire, goutteuse se développent, aux effusions par fluxion bornée; la vieillesse, où l'atonie et la cachexie font des progrès rapides, aux Hémorragies adynamiques et à celles par défaut de résistance locale, etc. Mais comme j'ignore s'il y a sur cet objet un assez grand nombre d'observations positives, je ne m'y arrêterai point, pour ne pas substituer peut-être des conjectures aux faits.

Une remarque fort curieuse de Stahl, c'est que dans les sujets disposés, naturellement ou par l'habitude, aux évacuations sanguines, l'âge

---

(1) *Aphorism. Sect. III*, 27 et 29.

change la voie d'expulsion, de sorte qu'aux épistaxis succèdent les hémoptysies, qui sont elles-mêmes remplacées par les hémorroïdes.

Les Médecins de Breslaw observèrent pendant le printemps de 1699 un grand nombre d'Hémorragies qui se fesoient par des voies différentes, selon l'âge des malades; par le nez chez les enfans, par le poumon chez les jeunes-gens, par les hémorroïdes, l'utérus et les reins chez les personnes âgées.

II. Quant à l'influence du sexe, on peut, je crois, poser en principe que les femmes sont plus sujettes que les hommes à toutes les Hémorragies spontanées.

D'abord plusieurs faits prouvent qu'il existe chez la femme une disposition hémorragique primordiale, dont les effets, dans l'ordre naturel, sont en harmonie avec l'action de la matrice, mais n'y sont pas toujours servilement subordonnés, quoiqu'en ait dit Bordeu (1).

Dans l'état le plus souhaitable, cette disposition se montre quand l'aptitude à la génération commence, et disparoît avec cette faculté. C'est à l'occasion des orgasmes périodiques de l'uté-

(1) On ne doit pas oublier que la disposition hémorragique ne suppose nullement la pléthore.

rus que les évacuations s'opèrent. Mais rien n'est plus fréquent que de voir chez les femmes des Hémorragies périodiques dans des cas où cette espèce d'action de la matrice n'en peut absolument point être regardée comme la cause. Ainsi les mois s'établissent assez souvent long-temps avant le développement des organes de la génération, et reviennent après que l'âge a détruit la faculté de concevoir. En 1708, Duverney communiqua à l'Académie des Sciences de Paris l'observation d'une fille de huit jours et celle d'une femme de cent-six ans, qui étoient réglées. On trouve dans les Recueils mille faits aussi concluans.

Les Hémorragies régulières et précoces paroissent tellement indépendantes de l'action de la matrice, qu'elles se font quelquefois par des voies fort éloignées. Helwig parle d'une petite fille qui eut une évacuation de cette sorte par les yeux exactement tous les mois, depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de treize, où l'écoulement se fit par la voie naturelle (1). Une autre fille de onze ans, dont il est question dans un Recueil célèbre (2), éprouvoit régulièrement

(1) Obs. 40.

(2) *Commerc. Litter. Norimb.* 1731.

tous les trois mois, depuis sa tendre enfance, une violente attaque de colique néphrétique, à laquelle succédoit une hématurie abondante qui duroit dix jours, sans qu'on pût soupçonner des calculs dans les reins. Qui oseroit penser que ces effusions fussent sympathiques?

Les évacuations des femmes ne sont donc pas essentiellement dépendantes de l'action de l'utérus, mais d'une disposition qui existe par elle-même, et dont cette action peut provoquer les effets. Bien plus, s'il étoit permis de conclure d'après une seule observation, la disposition aux efforts périodiques sembleroit pouvoir se transmettre par une sorte de contagion. Hoin a décrit un petit ulcère périodique qu'un jeune homme avoit au doigt indicateur, et qui revenoit régulièrement tous les mois. L'origine de cet ulcère est digne d'attention : le jeune homme avoit reçu une légère blessure au doigt, et en cet état il l'avoit introduit dans les parties naturelles d'une femme au moment des règles. Le premier effet de cette imprudence fut une vésicule qui suppura et guérit spontanément, et l'on vit le même accident se renouveler au bout de chaque mois (1).

(1) Hoin, cité par Médicus, Malad. Périodiques, § 50. La vraisemblance de ce fait peut s'accroître, si on le rap-

L'opinion générale est que les hommes sont plus sujets aux hémorroïdes que les femmes (1). Quand il s'agit de faits, je n'ose pas opposer mes observations à une croyance reçue. Cependant je puis dire que jusqu'ici j'ai trouvé sur le même nombre de personnes de chaque sexe plus de femmes atteintes de cette maladie que d'hommes, et cela m'a confirmé dans l'idée de cette disposition hémorragique primordiale qui me paroît exister chez les femmes.

Plusieurs autres circonstances rendent les Hémorragies très-fréquentes chez les personnes du sexe. Leur constitution propre est favorable aux mouvemens expansifs : une maladie pétéchiale qui a régné deux fois à la Maison de Force, et dont je donnerai bientôt l'histoire, ne s'est répandue que dans le quartier des femmes.

Pendant tout le temps de la fécondité, les facultés vitales de la matrice sont extrêmement exaltées, et cet organe sent vivement les impressions extérieures et toutes les causes intérieures d'irritation : aussi devient-il un centre

---

proche de ceux que M. Barthez a rapportés (Science de l'Homme, § 257).

(1) Trnka, *Hist. Hæmorrhoïd.* § 11.

de mouvemens fluxionnaires qui amènent souvent des évacuations sanguines.

A l'âge critique il arrive quelquefois des Hémorragies excessives; l'utérus devient le siége de diverses maladies accompagnées de foiblesse, dont les effusions sanguines par atonie locale sont la suite. Comme ces maladies vont d'ordinaire avec une cachexie qui en est tantôt la cause et tantôt l'effet, la dissolution du sang et l'asthénie générale ne tardent guère à donner à ces effusions un caractère adynamique.

Enfin la constitution nerveuse des femmes exalte habituellement les sympathies des organes: aussi les Hemorragies qui sont l'effet de ce rapport caché sont-elles plus fréquentes chez elles que dans l'autre sexe.

CHAPITRE VI.

Des retours irréguliers et périodiques des Hémorragies.

Un des points les plus connus de l'histoire des Hémorragies spontanées, c'est qu'elles sont sujettes à des retours, et qu'il est même très-rare de n'en éprouver qu'une seule. Assez souvent les récidives sont séparées par des inter-

valles irréguliers; mais il arrive aussi quelquefois que ces intervalles sont à-peu-près égaux, et alors les effusions portent le nom de *périodiques*.

Les Hémorragies forcées, répétées plusieurs fois, peuvent encore introduire une disposition à des efforts, qui reviennent par intervalles lorsqu'elles ont cessé. Une femme de soixante-treize ans qui, pendant une grande partie de sa vie, s'étoit fait saigner régulièrement tous les printemps, crut devoir s'en dispenser quand elle fut parvenue à la vieillesse. Ayant donc passé quelques années sans se procurer aucune évacuation sanguine, elle sentit un jour qu'une de ses dents canines s'étoit ébranlée; elle l'arracha sans peine avec ses doigts, et sur-le-champ il se fit par l'alvéole une Hémorragie qui pensa devenir mortelle. Peu de temps après il en survint une autre aussi grave par le trou d'une grosse dent cariée (1).

Stahl a cru que les retours des hémorragies étoient amenés par les renouvellemens du besoin ou par l'habitude; et Cullen, par la permanence de la cause qui avoit produit la première, et par la pléthore que doit engendrer,

(1) Albrecht, *Commerc. Litt. Norimb,* 1731.

suivant lui, la diminution des excrétions durant et après l'effusion sanguine. Médicus rapporte le type périodique de toutes les maladies à une cause seule, qui est celle des fièvres intermittentes.

On a trop borné le nombre des causes qui amènent les retours: j'en vais indiquer plusieurs qu'on a négligées.

1°. La disposition hémorragique essentielle peut être comparée à certaines modifications vicieuses permanentes des forces vitales, dont les effets ne se montrent que par intervalles; à l'épilepsie, par exemple. Les actes qui dérivent de ces dispositions sont sans doute provoqués par des impressions extérieures, et même par des sensations internes insolites. Mais il faut convenir qu'ils peuvent s'opérer indépendamment de toute provocation et de toute habitude, par la propre nature de ces maladies, et même qu'ils sont une sorte de crise imparfaite dont le renouvellement est nécessaire pour amener des instans de tranquillité.

2°. La pléthore soit absolue, soit relative à la sensibilité du système vasculaire, peut exciter les efforts hémorragiques. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'il y ait une disposition innée; il suffit que les vaisseaux aient acquis une grande excitabilité, par l'habitude des évacuations qui

ont toujours tenu le sang à une quantité très-modérée.

3°. La disposition hémorragique peut-elle recevoir l'influence des astres ? Je ne le crois pas impossible, mais je ne saurois adopter les idées vagues de Darwin sur cet objet (1) : il faut recourir à des faits plus concluans, si l'on veut obtenir un résultat incontestable.

Fabrice de Hildan rapporte l'histoire d'une Hémorragie périodique, dont plusieurs circonstances sont fort singulières. Un Apothicaire de Soleure étant allé à Strasbourg par un temps fort chaud, et s'étant livré avec un grand zèle aux affaires de son négoce, il lui survint une Hémorragie abondante par une petite ouverture qui se fit au nombril. Il rendit une livre et demie de sang, après quoi la perte s'arrêta spontanément. Le malade, aussi surpris qu'effrayé, appela des Médecins qui prescrivirent des remèdes tempérans, ce qui n'empêcha pas l'Hémorragie de revenir le lendemain. Pendant onze jours consécutifs, il en eut une semblable deux fois le jour, le matin entre sept et huit heures, et le soir entre deux et trois. Le sang ne sortoit pas lentement et goutte à goutte, mais avec une impé-

(1) *Zoonomia, Vol. I, Sect. XXXVI.*

tuosité étonnante ; sans qu'aucun des remèdes employés par les Chirurgiens y apportât le moindre changement. Le malade eut de plus un saignement de nez une fois le jour, dans le même temps qu'il avoit l'une des deux Hémorragies ombilicales.

L'effort hémorragique étoit-il l'effet du *génie intermittent*(1), et la maladie n'étoit-elle qu'une fièvre double quotidienne masquée? Ou bien une disposition hémorragique préexistante étoit-elle réduite en acte par la chaleur de la saison, d'abord lorsque le soleil commençoit à échauffer vivement l'atmosphère, et que le corps sortant d'un long repos étoit plus excitable; ensuite quand la température du jour étoit parvenue à son plus haut degré?

4°. Le sommeil hâte quelquefois les Hémorragies imminentes et favorise le retour de celles qui se sont déjà opérées. Les hémoptysies et les épistaxis fournissent souvent l'occasion de véri-

---

(1) Les Médecins de Montpellier appellent *génie intermittent* la cause qui amène, à des intervalles fixes et périodiques, certains symptômes, tels que la fièvre, des spasmes, des flux, des douleurs, etc. et qui, loin d'être une circonstance accessoire de ces maladies, en est l'élément essentiel, celui qu'il faut attaquer par une Méthode spécifique.

fier cette observation générale. Sennert (1) et Rivière (2) disent que les femmes nouvellement accouchées peuvent perdre tout leur sang si elles s'endorment. Aussi dans une occasion Lamotte défendit-il le sommeil à une accouchée qui désiroit beaucoup de s'y livrer, mais qui perdoit abondamment ; il ne voulut le lui permettre que lorsque l'Hémorragie fut réduite à l'état naturel.

M. Barthez rapporte cet effet du sommeil à l'influence générale de cet état sur les vaisseaux capillaires, où il cause une pléthore relative (3). Mais cette explication ne me paroît pas suffisante.

Il est probable que le sommeil favorise le retour des Hémorragies, de la même manière qu'il donne occasion aux paroxysmes du cochemar, aux attaques d'épilepsie, à la pollution contre nature, à l'énurèse nocturne, etc. Tous ces phénomènes consistent en des mouvemens vicieux, qui dépendent d'une disposition permanente ; mais apparemment l'excitation de la veille, en établissant une sorte d'équilibre entre les organes, empêche la formation de l'appareil

(1) *Prax. Lib. IV, Part. II, Sect. VII, C. IV.*

(2) *Prax. Lib. XV, C. XXI.*

(3) Nouv. Élém. de la Sc. de l'Homme, § 226.

nécessaire pour le paroxysme. Lorsque le sommeil laisse tous les organes des sensations et du mouvement volontaire dans une tranquillité parfaite, rien ne s'oppose plus à l'action irrégulière des parties mal disposées.

Cette circonstance commune à certaines Hémorragies et à plusieurs maladies de la faculté motrice me confirme dans l'idée que la disposition hémorragique dépend d'une mobilité vicieuse du système sanguin (1).

---

(1) L'affoiblissement de la sensibilité pendant le sommeil suspend les actes qui tiennent aux sensations. Dans cet état, le corps n'opère plus avec une perfection suffisante les fonctions qui le défendent de la chaleur extérieure pendant l'été, et du froid pendant l'hiver : il éprouve tous les effets de la température ambiante. J'ai vu, avec M. Poutingon, Professeur de l'École de Médecine de Montpellier, une Dame qui avoit un ulcère à la lèvre, et qui sans doute à cause de la sensation incommode produite par cette maladie, étoit tourmentée d'une salivation abondante : cette évacuation cessoit entièrement pendant le sommeil.

Si les impressions faites alors excitent des mouvemens, ce n'est qu'en intéressant l'imagination au point de causer un songe qui s'y rapporte. Ainsi le besoin de rendre les excrémens peut exciter les efforts nécessaires pour l'excrétion, mais seulement en provoquant un acte de la volonté par un songe convenable. L'orgasme vénérien peut

5°. Toutes les Hémorragies actives sont sujettes à des retours, quand elles sont subordonnées à des affections essentiellement intermittentes, telles que le *génie intermittent* proprement dit, ou à des efforts médicateurs qui expulsent périodiquement les produits de certaines diathèses, comme aux fluxions de la goutte, du rhumatisme, etc.

6°. Les Hémorragies adynamiques ne me paroissent rien avoir en elles-mêmes qui les rende nécessairement sujettes à des retours. S'il y en a, c'est par l'influence fortuite des choses extérieures, ou par la cessation des moyens soit naturels soit artificiels qui avoient suspendu la première effusion.

7°. La foiblesse locale qui permet au sang de s'arrêter dans un lieu, de distendre les vaisseaux où il est contenu, et de se répandre par transsudation ou par rupture, n'empêche pas que

---

procurer une pollution naturelle; mais seulement en fesant naître des songes voluptueux.

Les mouvemens indépendans des impressions reçues se font au contraire plus librement pendant le sommeil que pendant la veille. Par exemple, l'expansion fébrile qui amène la sueur s'opère mieux chez les personnes foibles lorsqu'elles dorment.

l'effusion ne soit coupée par des intermittences, dont l'égalité peut donner aux écoulemens l'apparence périodique. Ainsi l'on voit quelquefois des vésicules sanguines se former au palais et dans d'autres parties de la bouche, au bulbe de l'urètre, etc. se vider et se remplir de nouveau à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'une cause quelconque rétablisse l'équilibre. Quand on n'aperçoit pas des efforts séparés par des repos; que l'extravasation du sang s'opère uniformément, et que les intermittences sont le résultat d'un défaut d'harmonie entre l'extravasation et l'évacuation, il me semble qu'on a tort de ranger ces cas parmi les maladies périodiques, quoi qu'en ait dit Médicus (1).

8°. Enfin si les Hémorragies par expression se renouvellent, c'est parce que la cause comprimante subsiste encore, et qu'elle agit avec d'autant plus de facilité, que les pores, accoutumés à la dilatation, opposent moins de résistance.

---

(1) Maladies Périodiques, § 29.

QUATRIÈME PARTIE.

Théorie générale des Hémorragies.

CHAPITRE PREMIER.

Des Objets qui doivent composer cette Partie.

Il s'agit maintenant d'assigner la place que les Hémorragies occupent dans le système des phénomènes vitaux, et les rapports qu'elles ont avec ces phénomènes. Quand sont-elles des fonctions conservatrices ? quand faut-il les considérer comme des accidens ? comment servent-elles ? comment sont-elles nuisibles ? Voilà ce que nous devons examiner.

Les données d'après lesquelles on peut estimer l'utilité des Hémorragies sont, d'un côté, la connoissance de leurs effets soit primitifs, soit secondaires ; d'un autre celle des inconvéniens qui sont la suite de leur suppression ou des obstacles opposés aux efforts naturels. C'est donc par l'étude de ces objets qu'il faut commencer nos considérations.

Mais pour que cette étude soit aussi profitable que nous pouvons le souhaiter, il faut nous prescrire les deux règles suivantes: 1°. de désigner, d'après les faits, les circonstances par rapport auxquelles les Hémorragies des divers Genres sont utiles ou nuisibles; 2°. d'examiner quel est celui des élémens de chacune auquel l'effet avantageux ou préjudiciable peut être attribué avec le plus de vraisemblance.

Les faits que cet examen aura mis sous nos yeux nous serviront ensuite pour juger ce qu'on a dit sur l'utilité des Hémorragies, et pour nous élever à des principes moins généraux, mais plus conformes à la saine pratique.

Après cela nous considérerons tous les Genres d'Hémorragies dans leurs rapports avec les maladies, et nous tâcherons de découvrir le mode de leur influence réciproque.

CHAPITRE II.

Effets primitifs des Hémorragies.

Je ne dois faire mention que des plus constans, les exceptions qui se rapportent à des circonstances individuelles ne pouvant pas être de notre objet. Je passerai sous silence, par exemple,

la syncope primitive que la terreur cause chez certaines personnes, à la première vue de leur sang. Cet accident n'est pas l'effet nécessaire de l'évacuation, mais celui de la pusillanimité, de l'amour de soi ou de quelque antipathie naturelle.

1°. L'Hémorragie par fluxion générale produit un bien-être prompt, et fait éprouver un sentiment d'excitation, quand elle vient dissiper une pléthore réelle, accompagnée de la distention douloureuse des vaisseaux et de cet état que les Praticiens appellent *oppression des forces*. Cet heureux effet est bien mieux aperçu lorsque l'évacuation se fait avec lenteur, que lorsque son impétuosité cause une *déplétion* soudaine, et des syncopes ou autres accidens qui en sont la suite.

Il est un autre cas où cette Hémorragie est, je ne dis pas utile, mais indispensablement nécessaire : c'est lorsque les puissances qui opèrent l'hématose ont acquis une activité vicieuse, et que, pour ainsi dire, le malade se fond en sang. La colliquation sanguine n'est pas plus difficile à concevoir que la bilieuse, la muqueuse, la purulente, et je crois pouvoir en établir l'existence sur des faits concluans.

On trouve dans les écrits des Médecins un

grand nombre d'histoires d'Hémorragies énormes. Par exemple, Houllier parle d'un homme qui rendit par le nez, dans un court espace de temps assez de sang pour remplir deux seaux, et qui guérit (1). Un des malades dont il est question dans les Observations de M. Chrestien, citées plus haut, perdit beaucoup de sang par le poumon, fut saigné treize fois, conserva toujours le pouls plein, et mourut d'apoplexie sanguine. Dans le Recueil d'Amatus Lusitanus on trouve des Hémorragies de vingt-deux (2), de vingt-six (3) et de quarante livres (4), qui se sont faites dans un temps assez court, et même sans mettre les malades en grand danger. Un fait encore plus étonnant c'est celui-ci : un jeune homme de vingt-cinq ans rendit en deux jours soixante-quinze livres de sang (5).

Keil (6) et Haller (7) ont colligé beaucoup d'observations de cette espèce; mais ils me sem-

---

(1) *Comment. in Aphor. Hippocratis.*
(2) *Cent. II, Cur.* 100.
(3) *Cent. IV, Cur.* 6.
(4) *Cent. VII, Cur.* 60.
(5) *Act. Erud. Lips.* 1698.
(6) *Tent. Med. Physic. p.* 9.
(7) *Element Physiol. Lib. V, Sect. I*, § 3.

blent les avoir mal expliquées. La conclusion qu'ils en ont tirée, c'est que la quantité de sang chez l'homme est plus considérable qu'on ne pense vulgairement, et qu'elle est fort sujette à varier dans les divers individus. Est-il vraisemblable qu'il se trouve habituellement dans un homme, de quelque stature et de quelque tempérament qu'on le suppose, soixante-quinze livres de sang, outre celui qui est nécessaire pour le maintien de la vie? Il l'est encore bien moins que, dans l'état naturel, un homme puisse suffire à cinq paroxysmes rapprochés d'hématémèse, de 15, 27, 30, 24, 18, livres de sang (ce qui fait 202 livres) (1), si l'on ne suppose dans les forces vitales une modification qui imprime aux chairs et aux humeurs une tendance rapide à reprendre la nature de ce fluide d'où elles sont émanées, et aux alimens ainsi qu'aux produits de l'absorption vicieusement augmentée, une aptitude singulière à prendre le même caractère.

Les cas de pléthore simple et de colliquation sanguine sont donc ceux où l'Hémorragie par fluxion générale est prochainement utile comme évacuation.

---

(1) Vehr, cité par Haller, *Element. Physiol.*

Un autre effet avantageux de cette Hémorragie, c'est de dissiper les symptômes de l'orgasme hémorragique et ceux de l'appareil fluxionnaire. Cette utilité est d'autant plus sensible, que, par la disposition où l'individu se trouve actuellement, les divers actes synergiques rendent la fluxion plus douloureuse. Ainsi Bartholin rapporte que la gouvernante de sa fille éprouvoit, la veille de ses règles, des douleurs atroces aux articulations de tous ses membres, de sorte qu'elle paroissoit atteinte d'une attaque de goutte : il ajoute que ces accidens s'évanouissoient dès que l'Hémorragie avoit commencé (1).

Si dans l'instant d'un effort dépuratoire, et à l'occasion des mouvemens qui le constituent, il se fait une effusion sanguine, les matières que l'effort devoit évacuer pourront être entraînées avec le sang, et tous les mouvemens finiront par se diriger vers l'endroit où ils trouvent une solution si naturelle. Les goutteux échappent souvent au paroxysme, si, lorsqu'il est imminent, il survient une Hémorragie de cette sorte.

Son utilité sous ces deux derniers points de vue ne doit pas être rapportée à l'expulsion du

(1) *Hist. Anat. Rarior. Cent. III*, 63.

sang; mais, dans le premier cas, à la propriété que possède l'effusion d'*user* l'appareil fluxionnaire, et, dans le second, à l'avantage de servir de véhicule pour chasser une matière nuisible. Cela ne peut pas nous empêcher de reconnoître qu'excepté dans le cas de pléthore, la perte de sang est toujours affoiblissante.

Il est impossible d'assigner le terme où l'écoulement doit s'arrêter pour que la foiblesse ne soit pas funeste. Cela varie non-seulement selon la quantité accidentelle de sang qui se rencontre alors dans les individus, mais encore selon l'habitude plus ou moins profondément établie que le corps a contractée de vivre avec une quantité de cette humeur à-peu-près invariable. Nous voyons tous les jours les personnes accoutumées à des Hémorragies fréquentes, faire des pertes considérables, même par l'influence des causes extérieures, sans être réduites à un état alarmant, et quelquefois sans presque s'en ressentir; tandis qu'au rapport de Benivenius, un homme expira pour avoir rendu environ deux livres de sang pendant son sommeil (1), et

(1) *De Abditis Nonnullis ac Mirandis Morborum et Sanat. Causis.*

qu'une femme dont parle Zacutus (1) mourut dans une syncope pendant qu'on lui fesoit une saignée, quoiqu'elle n'en eût encore perdu que très-peu.

Il n'est pas besoin d'une idiosyncrasie ou d'une habitude particulière, pour que l'Hémorragie du premier Genre devienne mortelle; son abondance et son impétuosité sont quelquefois telles, que l'épuisement et la mort s'ensuivent promptement. L'on ne peut s'empêcher de reconnoître dans l'intensité d'un pareil effort un désordre que je comparerois volontiers à la malignité. C'est aussi dans les fièvres ataxiques, dans la maladie de Siam, dans la peste, que Zacutus, Wepfer, Makittrick et autres ont observé le plus de ces cas.

Stahl dit que ces accidens arrivent principalement chez ceux qui sont exposés à l'action de causes très-excitantes. Mais je dois ajouter à cette remarque, d'ailleurs exacte, une modification qui vient à l'appui de ce que M. Barthez établit touchant les causes de la résolution des forces et de la malignité (2). La plupart des cas d'Hémorragies mortelles par leur impétuosité

---

(1) *Prax. Med. Lib, III.*

(2) Nouv. Élém. de la Sc. de l'Homme, § 243.

que j'ai observés ou lus, ont été la suite d'excès qui avoient fatigué des organes divers, de manière à *tourmenter la Nature en différens sens*, pour employer l'expression de cet Auteur. Telle fut, par exemple, celle dont périt Attila, la nuit de ses noces, après s'être livré sans réserve aux excès de la table et des plaisirs vénériens.

Quand les Hémorragies sont funestes par leur impétuosité ou par leur abondance, la mort est ordinairement précédée de divers symptômes qui décèlent le danger, et qui empêchent de confondre ces cas avec ceux de colliquation sanguine; ces symptômes sont : un pouls petit, foible, tremblotant; des syncopes fréquentes; un tremblement universel, semblable à l'*horror* fébrile, et des mouvemens convulsifs.

Un effet immédiat assez constant d'une grande Hémorragie, c'est de rendre les mouvemens du cœur et des artères beaucoup plus fréquens que dans l'état naturel. On a donné plusieurs explications de ce fait : celle de M. Darwin me paroît des plus ingénieuses, quoiqu'elle ne soit pas entièrement satisfesante. Plus la foiblesse d'un animal est grande, dit-il, plus les contractions des muscles et des vaisseaux sont petites, et plus courts sont les intervalles qui les séparent. Ainsi

chez les personnes qui ont perdu beaucoup de sang, le cœur ne se dilate qu'en partie, et par conséquent en un temps plus court que dans l'état ordinaire; la contraction qui suit doit être proportionnée à la dilatation (1).

Ce même symptôme se rencontre souvent chez les personnes dont le sang est en trop petite quantité, quoiqu'il n'y ait pas eu de perte; par exemple chez les filles qui ont la chlorose (2).

Il est remarquable que la foiblesse produite par les évacuations sanguines promptes et abondantes, a un caractère fort différent de celui que présente la foiblesse survenue à la suite d'Hémorragies chroniques : dans le premier cas

---

(1) *Zoonomia. Sect. XII, I,* § 4.

(2) Les femmes atteintes de pâles couleurs sont sujettes à éprouver des palpitations, des essouflemens et des lipothymies, quand elles font quelque effort, ou bien un exercice un peu violent. Tout cela doit être rapporté, ce me semble, au manque de sang. En effet, l'ouverture des cadavres prouve, contre le préjugé vulgaire, que les palpitations et la dyspnée peuvent être causées par la vacuité du cœur et des poumons (Lieutaud, *Hist. Anat. Médic. Lib. II, Obs.* 40, 645, 285.). Or chez les personnes en qui le sang manque, les mouvemens des extrémités doivent attirer une portion de ce fluide telle qu'il n'en reste pas assez dans le centre du système sanguin. C'est ainsi que j'ex-

il existe un état nerveux qui dispose aux spasmes et aux mouvemens convulsifs, et dans le second une tendance à la cachexie (1).

2°. Pour estimer les effets immédiats des Hémorragies par expansion, il faut distinguer celles qui sont provoquées par les excitans appliqués sur tout le corps, d'avec celles qui dépendent d'un mouvement expansif spontané. Il est évident que dans le premier cas on n'en doit attendre aucun bien, et qu'elles affoiblissent à pure perte. Dans le second, le malade se trouve toujours soulagé d'une anxiété cruelle qu'il ressentoit à la région épigastrique depuis que l'effort s'étoit établi. Cet effet s'observe non-seulement dans les Hémorragies par expansion proprement

---

plique un fait observé par F. Hoffmann, et dont il a donné une théorie opposée. Il s'agit d'une fille atteinte de chlorose, qui avoit toujours les pieds froids, et à qui un pédiluve tiède causoit constamment une palpitation et une légère défaillance. Hoffmann pense que l'impression de l'eau tiède fesoit refouler trop de sang vers le cœur; ce qui est contre toute vraisemblance.

(1) Plusieurs ont vu les pertes sanguines abondantes être suivies d'un état soporeux, absolument semblable à l'apoplexie. Est-ce l'effet de l'atonie du cerveau qui n'est plus excité par le sang, ou bien d'un spasme à l'origine des nerfs?

dites, mais aussi dans l'éruption des pétéchies, et tout ce qui est capable de s'opposer aux extravasations qui font la solution naturelle de ce mouvement, prolonge les angoisses.

Il s'ensuit de là qu'on regarde les taches, les ecchymoses et les effusions sanguines comme des événemens fort heureux, parce qu'elles sont la crise d'un état pénible. Mais feroit-on toujours de même si l'on comparoit le mode de santé qui suit cet orage avec celui qui le précédoit ?

On doit convenir cependant que dans certaines circonstances les pétéchies et les Hémorragies par expansion paroissent avoir un effet dépuratoire, et cela constitue une sorte d'utilité dont on verra bientôt quelques preuves.

3°. L'effet le plus prochain des Hémorragies par fluxion locale, c'est de délivrer l'organe par où elles se font du sentiment pénible qu'y causent le mouvement fluxionnaire et la congestion : sentiment qui varie selon la nature de la partie, l'activité de l'effort et les modifications apportées à la sensibilité par diverses causes particulières à l'individu.

L'influence de l'organe sur le système entier des forces, soit par ses fonctions, soit par ses sympathies, peut faire que les effets de la congestion soient ressentis bien loin, et alors le sou-

lagement qui suit l'évacuation doit être proportionné à la gravité et à l'étendue des symptômes consécutifs. Je pense qu'on peut expliquer ainsi un fait singulier rapporté dans le Journal de Médecine (1). Une femme fut atteinte, à la suite d'une suppression de règles, d'une affection hystérique dont elle souffrit pendant dix-neuf ans. Elle fut saignée mille vingt fois dans cet intervalle. Elle guérit subitement lorsque le cahotage d'une charrette lui eut causé une légère évacuation sanguine par l'utérus.

L'Hémorragie par fluxion locale me semble produire les heureux effets des autres fluxions évacuatives, qui survenant dans un endroit agité par des mouvemens errans et fugitifs, ou fatigué par des sensations pénibles, changent la nature des premiers et les fixent en leur donnant la forme fluxionnaire, et dissipent les sensations insolites en détruisant dans l'organe la modification dont elles dépendent. Baglivi parle d'un homme de quarante ans qui éprouvoit des mouvemens convulsifs horribles aux muscles du bas-ventre, et qui fut guéri par un flux hémorroïdal (2). Je ne citerai pas ici plusieurs autres

(1) T. VI, Ann. 1757. p. 392.

(2) *Prax. Med. Lib. II, C. IX.*

faits qui mettent hors de doute cette importante vérité : ils trouveront leur place dans l'examen que je ferai des rapports de ces Hémorragies avec certains états pathologiques.

Il est un autre point de vue sous lequel les Hémorragies de ce Genre sont utiles. Le sang peut entraîner avec lui des matières nuisibles, qui, sans ce véhicule, deviendroient la cause de divers désordres. Ainsi quand il se fait une fluxion goutteuse vers quelque viscère, une Hémorragie par cette voie prévient l'accumulation du sel terreux dont les humeurs abondent dans ce cas. Stahl a donné des soins à un homme qui, après avoir été tourmenté long-temps de la gravelle, ne rendit plus de gravier dès qu'il lui survint une effusion sanguine rénale habituelle (1). Le sang qui entraînoit les molécules susceptibles de concrétion, les empêchoit, peut-être par sa viscosité, peut-être par des affinités particulières, de se réunir en grains. M. Alibert assure que les enfans sujets à l'Hémorragie nasale le sont peu la teigne, ou que du moins la guérison de cet exanthème est chez eux très-facile (2).

Au reste, les différens avantages que procu-

---

(1) *Pathol. De Calc. Ren. et Vesic.*

(2) Mal. de la Peau, § 52.

rent d'abord les effusions sanguines de ce Genre, ne font pas qu'excepté dans le cas de pléthore, la perte ne soit affoiblissante, et parconséquent nuisible.

4°. Je ne crois pas que les Hémorragies adynamiques soient utiles à aucun égard : elles ne peuvent qu'ajouter à la foiblesse déjà très-considérable qui les produit.

5°. Les Hémorragies par foiblesse locale sont à-peu-près indifférentes, lorsqu'elles ne sont pas assez abondantes pour affoiblir.

6°. Dans un corps sain et bien tempéré, pour me servir de l'expression des Anciens, l'Hémorragie traumatique des petits vaisseaux n'est pas sans utilité; mais je crois que Paracelse, et Stahl après lui, en ont beaucoup exagéré les avantages. Les heureux effets de cette effusion se rapportent principalement à la blessure, et consistent en ce que : 1°. les humeurs amassées par le mouvement fluxionnaire sont promptement expulsées; 2°. la douleur devient moindre; 3°. l'inflammation est moins probable, peut-être même l'affoiblissement produit par la perte devient-il favorable, en rendant plus douce la fièvre vulnéraire. C'est là-dessus qu'est fondée la pratique très-ancienne (1) de la succion des plaies. Le

(1) Iliade, Liv. IV, v. 208.

peuple proclame aussi l'utilité de cette Hémorragie, lorsqu'il attribue plusieurs des accidens consécutifs des blessures à la médiocrité de l'effusion sanguine.

Quant aux Hémorragies qui se font par les gros vaisseaux, si elles ont quelque avantage, il est éclipsé par le danger pressant auquel elles exposent.

7°. Les Hémorragies par expression sont précédées, au moins dans le premier temps, d'un sentiment pénible, produit par la distention des parties qui renferment le sang: il ne faut donc pas être surpris qu'elles soulagent. Mais ce bien-être est purement local, ou bien ne s'étend qu'à proportion de l'influence de l'organe affecté; d'ailleurs il est acheté par deux inconvéniens qui sont une atteinte portée à la texture de l'organe, et un affoiblissement, effet de la perte.

8°. Si l'on adopte la distinction que M. Barthez établit entre la synergie et la sympathie, on ne peut pas dire, à la rigueur, qu'une Hémorragie sympathique soit jamais utile; elle ne fait qu'affoiblir à pure perte.

CHAPITRE III.

Effets secondaires des Hémorragies fréquentes.

Les Hémorragies fréquentes produisent à la longue ou : 1°. une tendance continuelle à la pléthore, ou 2°. une foiblesse profonde qui dégénère en quelque maladie cachectique.

1°. La tendance à la pléthore s'introduit de cette manière : chez un homme en qui l'hématose se fait convenablement, la soustraction d'une portion de sang est suivie d'une réparation prompte. Quand le besoin de cette réparation s'est fait sentir plusieurs fois, les actes nécessaires pour y subvenir deviennent habituels. Si l'évacuation vient à manquer alors, il en doit résulter une pléthore.

La disposition (soit naturelle, soit forcément habituelle) des forces vitales en vertu de laquelle il s'élabore une quantité de sang déterminée, est, dans l'état de santé, plus susceptible d'augmentation que de diminution : de sorte que si l'emploi du sang devient moindre, la sanguification ne décroît pas pour cela, mais

la pléthore ne tarde guère à se former, ni les efforts hémorragiques à paroître. Hippocrate et plusieurs autres ont observé que les personnes privées par accident d'un bras ou d'une jambe, sont sujettes aux Hémorragies, à la dysenterie, etc.

Geuder a très-bien dit que la pléthore et les Hémorragies des Animaux auxquels on a fait l'extirpation de la rate sont des phénomènes du même ordre que les précédens (1), et il paroît en avoir entrevu la véritable cause. Haller n'a pu s'empêcher de trouver sa conjecture heureuse (2); cependant il a donné lui-même une explication très-vague de ces faits, quand il dit que la force du cœur restant la même, et le système d'artères qui résistoit aux impulsions de cet organe étant devenu moindre, il doit survenir des ruptures et des effusions (3). On peut opposer à cet Auteur que ces Hémorragies, comme la plupart des spontanées, se font par des vaisseaux sur lesquels, de son propre aveu, le cœur n'a aucune influence.

2°. Lorsque la réparation n'est pas proportionnée aux pertes, soit à cause de l'abondance

(1) *Diatriba de Fermentis, C. VIII.*

(2) *Bibliotheca Anatomica, T. I, p.* 738.

(3) *Elem. Physiol. Lib. VI, Sect. I,* § 39.

ou de la fréquence extrême des Hémorragies, soit à cause de l'imperfection des actes qui opèrent l'hématose (1), il s'introduit une débilité profonde qui amène ensuite la bouffissure, l'anasarque, l'ascite, la diarrhée opiniâtre, le scorbut, etc.

Que ces maladies succèdent aux Hémorragies chroniques, c'est un fait incontestable : mais tout le monde ne pense pas de même sur la manière dont celles-ci occasionnent les autres. Stahl, qui voit dans les Hémorragies des actes conservateurs dirigés par une puissance intelligente, s'obstine à croire que les maladies dont il est question sont l'effet de la suppression des pertes sanguines; que le sang dont l'évacuation est gênée ou empêchée, obstrue les viscères; et que de là naissent la difficulté de la circulation, et la transsudation de la sérosité.

---

(1) Il arrive quelquefois que les causes de la sanguification agissent avec une extrême lenteur, et sont incapables de réparer les pertes. Haller a recueilli plusieurs exemples de grandes Hémorragies qui n'ont jamais été suivies d'une réparation suffisante (*Physiol. Lib. V, Sect IV*, § 4.). Matani dit avoir observé sur une de ses sœurs une Hémorragie nasale qui dura plus d'un an, et produisit un épuisement complet, *d'autant qu'il ne se fesoit aucune réparation.*

Mais cette opinion est contraire aux faits suivans: ce ne sont pas seulement les effusions actives qui amènent les maladies séreuses, comme le suppose la théorie de Stahl, mais encore les passives. L'hydropisie peut se former quoique l'écoulement s'opère avec la plus grande liberté; bien plus, on la voit quelquefois s'arrêter par les moyens propres à diminuer l'Hémorragie (1).

Alberti, dont le témoignage n'est pas suspect, parle d'un homme qu'un flux hémorroïdal excessif jeta dans une hydropisie compliquée de tympanite, et dont la maladie s'aggrava et devint mortelle par le renouvellement de l'effusion sanguine (2).

Le cadavre des personnes mortes à la suite d'Hémorragies chroniques, présente une si petite quantité de sang, et encore celui qu'on y trouve est si dissous, qu'on ne sauroit attribuer les obstructions des viscères aux engorgemens produits par ce fluide.

Avouons cependant que les maladies cachectiques ou les flux séreux paroissent quelquefois

(1) Voyez une observation rapportée dans le Journal de Médecine, Ann. 1770, T. XXXII, p. 44.

(2) *Dissert. de Hœmorrhoïd. excedent.* § 15.

au moment de la suppression des Hémorragies habituelles : c'est un fait souvent observé. Mais comme les objections tirées des faits précédens ne perdent pas pour cela de leur force, il faut chercher une explication qui s'accommode à tous.

Quand la foiblesse s'est introduite lentement à la suite de causes qui agissent avec constance, elle est presque toujours liée à une diathèse séreuse. C'est ce qu'on peut voir dans les fièvres intermittentes, dans les maladies de langueur, etc. dont les œdèmes, les épanchemens séreux, les flux diabétique et diarrhoïque sont les suites ordinaires. Or les pertes sanguines opiniâtres amènent une foiblesse pareille. Ce sont les produits de cette diathèse qui, joints à l'asthénie profonde et à certaines dégénérations particulières des humeurs, telles que la scorbutique, forment les diverses maladies dont nous parlons. Comme ils s'évacuent en partie avec le sang tant que l'Hémorragie dure, elle peut en empêcher pour un temps l'accumulation ; mais malgré cet effet palliatif, il n'est pas moins vrai que la perte introduit et accroît prodigieusement la foiblesse, et par conséquent la cause essentielle du mal.

On sait que la disposition des forces vitales

d'où dépend la dégénération des humeurs en sérosité, favorise aussi la formation des gaz. L'association fréquente de la tympanite et de l'ascite en est une preuve. Nous en trouverons une autre dans une observation faite sur les cadavres de personnes mortes d'Hémorragie chronique : Littre (1), Lieutaud (2) et M. Fodéré (3), y ont trouvé une grande quantité de fluide aériforme dans les vaisseaux sanguins.

Lorsque la régénération du sang est trop lente eu égard aux pertes, mais que les causes secondaires ne viennent pas se joindre à la principale pour produire les maladies cachectiques, il résulte des Hémorragies fréquentes une véritable *inanition* mortelle. Lieutaud, de Haën et plusieurs autres ont vu les vaisseaux et le cœur entièrement vides chez des personnes mortes après avoir été saignées un grand nombre de fois, de sorte que la dissection de leurs cadavres pouvoit se faire sans verser une goutte de sang.

Un autre inconvénient des Hémorragies fréquentes, de quelque Genre qu'elles soient, c'est

---

(1) Mém. de l'Ac. des Sc. 1714.

(2) *Synopsis Univers. Med. Lib. I, Sect. I, C. De Sanguinis Inopia.*

(3) Traité de Physiologie Positive, T. I.

d'altérer la structure de l'organe par où elles se font. L'appareil des actives y pousse des humeurs qui s'y coagulent et l'engorgent; la foiblesse qui occasionne les passives désorganise son tissu. On a trouvé la rate gonflée et presque squirreuse chez ceux que les vomissemens de sang et le flux noir avoient long-temps tourmentés; la matrice endurcie, la membrane pituitaire remplie d'excroissances polypeuses, après des Hémorragies habituelles par ces organes, etc.

Comme les congestions formées par les mouvemens fluxionnaires peuvent s'étendre plus ou moins, Stahl est fondé à rapporter la foiblesse de la vue qu'amène l'habitude des Hémorragies nasales, à des engorgemens causés dans les organes de la vision par les fluxions multipliées (1).

---

(1) C'est une opinion accréditée que l'usage de la flagellation sur les épaules affoiblit l'organe de la vue (*Historia Flagellantium.*). Cet accident peut sans doute être la suite des mouvemens fluxionnaires habituels vers les parties supérieures, entretenus par cette pratique. Au rapport de Gretser (*De Disciplinis*), un Médecin célèbre nia la possibilité de ce fait, fondé sur l'usage où l'on est d'appliquer des révulsifs sur les épaules pour combattre, en certains cas, les affections des yeux. Une bonne théorie des fluxions concilie ces faits, en apparence contraires.

CHAPITRE IV.

Des Maux causés par la suppression des Hémorragies.

Le sujet de ce Chapitre est un des points les plus incertains de l'histoire des Hémorragies. Certains Empiriques ne voyant dans ces évacuations que des phénomènes contre nature, sans se mettre en peine des rapports qui les lient à des actes conservateurs, n'ont jamais pu croire que la cessation en fût dangereuse. Des Dogmatiques exagérant l'utilité de ces mêmes effusions, ont trop grossi les accidens dont leur suppression est suivie. Sthal me paroît sur-tout mériter ce dernier reproche, lui qui a fondé presque toute sa pathologie sur cette cause.

Dans l'impossibilité d'éclaircir ces incertitudes, je me contente d'indiquer le vice des raisonnemens sur lesquels on a fondé les opinions dominantes, afin que nous n'accordions pas plus de confiance qu'il ne faut aux assertions de l'École de Stahl.

1°. D'abord on ne sauroit nier que des Hémorragies habituelles ne cessent quelquefois d'elles-mêmes, en vertu des révolutions ame-

nées par le temps dans la constitution de l'individu, sans qu'il s'ensuive rien de désagréable. Or une pareille suppression spontanée et *selon la Nature*, peut coïncider avec la formation d'une maladie, sans y avoir aucune part. Je ne doute pas que cette rencontre fortuite n'ait fourni aux esprits prévenus l'occasion de penser que la dernière maladie étoit l'effet de la disparition de la première.

2°. Un autre vice de raisonnement dans lequel on est tombé c'est de regarder comme effet l'un de l'autre deux phénomènes qui sont deux effets successifs d'une même cause. Boerhaave l'a blâmé chez ceux qui attribuent la chlorose à la suppression des règles : il trouve infiniment plus vraisemblable que cette suppression et la chlorose soient deux effets successifs d'une même altération des humeurs et des solides (1).

3°. Bien plus, je ne doute pas qu'on n'ait souvent renversé l'ordre de filiation des phénomènes, et qu'on n'ait pris pour cause celui qui étoit effet. Pour mieux me faire entendre, je cite un exemple : T. Bonet parle d'une femme dont les règles se supprimèrent, et dont le foie acquit une telle masse, qu'à la mort de la ma-

(1) *Prælect. de Morb. Nervor. p.* 154.

lade il se trouva du poids de quarante livres (1). A ne consulter que le récit de cet Auteur, il n'y a pas plus de raison pour regarder la suppression des règles comme la cause de l'engorgement du foie, que pour renverser cet ordre et dire qu'une fluxion vers le foie a tout absorbé, et a même interrompu la tendance naturelle des mouvemens vers la matrice.

4°. Plusieurs observations qui d'abord semblent concluantes, sont défectueuses, en ce qu'elles ne sont pas accompagnées de l'énumération des circonstances qui pourroient faire reconnoître à quel Genre appartenoient les Hémorragies dont il y est question.

5°. Une chose qui rend bien imparfaites nos connoissances sur cette matière, c'est que dans l'histoire des divers cas sur lesquels porte la doctrine des Auteurs, on a complètement négligé de noter quel étoit l'élément dont la suppression étoit nuisible, et qu'on n'a jamais considéré que l'évacuation sanguine.

6°. Enfin, ce qui a dû mettre la confusion dans les résultats des faits, et favoriser toutes les opinions qu'on a voulu soutenir, c'est qu'on n'a point distingué parmi les événemens mal-

---

(1) *Sepulchr. Anat. Lib. III, Sect. XXXVII.*

heureux, auxquels la suppression des Hémorragies pouvoit avoir quelque part, ceux qui en dépendoient d'une manière directe, et ceux qui en provenoient occasionnellement. Il est pourtant certain qu'on ne doit pas mettre à côté l'une de l'autre la pléthore ou quelque fluxion métastatique, survenue après la suppression d'une perte sanguine habituelle, et telle autre maladie à laquelle l'individu étoit disposé, et qui s'est déclarée à l'occasion de la révolution produite par la cessation d'un mouvement évacuatif accoutumé.

On peut néanmoins déduire d'un grand nombre de faits certaines vérités générales que je vais exposer rapidement, quoique la plupart aient déjà trouvé leur place ailleurs.

On comprend sous le nom de *suppression*, non-seulement la cessation subite et forcée (1) d'une Hémorragie actuelle, mais encore l'interruption des retours d'une Hémorragie habituelle.

1°. La suppression d'une Hémorragie actuelle des premier, second et troisième Genres, cause

---

(1) C'est-à-dire produite par un obstacle qui s'oppose à la sortie du sang, et non par la destruction de la cause qui pousse ce fluide, ou qui lui permet de s'extravaser.

pour l'ordinaire des accidens très-prompts, parce que la continuation de l'effort maintient le sentiment d'incommodité et les autres symptômes graves qui l'accompagnent chez certains individus. Si l'Hémorragie est du premier ou du troisième Genre, il s'opère une congestion dans l'organe par où se fesoit l'écoulement, et c'est de là que proviennent une multitude d'accidens relatifs à l'importance de cet organe, tels que l'épilepsie après la suppression des Hémorragies nasales (1), l'hystérie, la douleur entre les épaules et la suffocation, après la suppression des Hémorragies de la matrice et du poumon. Il peut arriver aussi que le centre de la fluxion change ; s'il se place dans la substance de quelque viscère, ce transport doit être regardé comme une métastase dangereuse. Au rapport de Baglivi (2), un homme atteint d'Hémorragie nasale eut une inflammation à la rate, à cause de la suppression qu'on procura en appliquant des ventouses sèches à l'hypocondre gauche. Quand une effusion sanguine est la crise d'une

---

(1) *Profusa narium Hæmorrhagia vi suppressa, nonnumquam adducit convulsionem.* (Hippocrate, *Prœn. Coac.*).

(2) *Specim. de Fibr. Motr. Lib. I, C. IX, Prop.* 2.

maladie aiguë, sa suppression produit presqu'infailliblement la recrudescence.

Si la suppression des Hémorragies vulnéraires ne fait pas craindre les métastases, elle expose le malade à tous les effets de la congestion.

Je n'ai jamais appris que la suppression des Hémorragies sympathiques proprement dites ait eu des suites fâcheuses : on en doit encore moins craindre de celle des adynamiques.

Pour ce qui est des effusions sanguines du septième Genre, tout le mal qui peut en provenir, c'est un amas de sang dans la partie affectée, et la gêne des fonctions de cette partie.

2°. La suppression des Hémorragies actives habituelles amène divers accidens : la pléthore, des mouvemens fluxionnaires irréguliers et vagues, soit vers les parties extérieures, soit vers les viscères : mouvemens qui gardent quelquefois la forme de vrais efforts hémorragiques insuffisans, mais qui prennent quelquefois un autre caractère, comme celui de l'inflammation, des dartres, etc. diverses maladies nerveuses ou fluxionnaires auxquelles le malade étoit disposé, telles que l'hystérie, l'hypocondrie, la goutte, le rhumatisme. Si les Hémorra-

gies étoient périodiques, il survient ordinairement aux époques fixes un malaise qui tantôt se termine après un temps court, et tantôt se prolonge, jusqu'à ce que la Nature ou l'Art viennent au secours. J'ai exposé mes doutes sur le sentiment de ceux qui attribuent la cachexie, l'hydropisie, la chlorose à cette suppression : il est inutile de revenir sur cet objet.

Quand le système vasculaire a cette mobilité excessive que j'ai dit constituer la disposition hémorragique essentielle, les obstacles opposés aux évacuations peuvent occasionner des mouvemens irréguliers, qui altèrent l'organisation même de ce système. C'est ce qui me semble résulter d'une observation de M. Robin, déjà citée. Un homme qui avoit éprouvé dans son enfance de fréquentes Hémorragies nasales, dont il s'étoit imprudemment délivré par l'usage du tabac, eut ensuite des hémorroïdes, dont il fut souvent obligé de modérer le flux excessif par les martiaux et les astringens ; enfin il mourut à trente-quatre ans, et l'ouverture du cadavre fit voir un grand désordre dans le système sanguin. Le cœur étoit extrêmement dilaté, et le diamètre de la veine cave inférieure s'étoit prodigieusement accru.

Quant aux Hémorragies passives, l'adyna-

mique ne cesse d'ordinaire qu'au moyen d'un changement avantageux dans le système des forces, et les autres n'ont pas une influence suffisante pour que leur interruption soit suivie de quelque chose de remarquable.

CHAPITRE V.

Conclusions générales des Chapitres précédens.

Les faits que nous avons exposés et classés jusqu'ici, et les conclusions immédiates que nous en avons tirées, vont servir de sujet à de nouvelles considérations et devenir la source de résultats plus généraux.

Rappelons les idées fondamentales de la théorie de Stahl sur les Hémorragies; je les dégage des expressions propres à son système, parce que je veux combattre le fond de la doctrine, sans m'exposer au reproche d'avoir réfuté l'hypothèse accessoire (1).

(1) Je cherche à ne pas mériter le reproche que M. Cabanis fait à certains critiques de Stahl, d'avoir abusé de l'ambiguité qu'il y a dans l'expression par laquelle cet Auteur désigne le Principe de la vie. (Révolutions de la Médecine.)

« 1°. L'Hémorragie spontanée est une fonc-
» tion essentiellement conservatrice, opérée
» pour une *fin*, qui est la soustraction d'une
» certaine quantité de sang surabondant, dont
» on auroit à craindre des accidens graves, sur-
» tout chez les personnes d'une constitution
» éminemment sensible, c'est-à-dire qui ont
» un penchant irrésistible à des affections mo-
» rales très-vives, et qui sont fort exposées aux
» irrégularités des mouvemens du sang.

» 2°. Cette évacuation essentiellement utile
» par sa fin, devient quelquefois la cause de
» maux redoutables; mais c'est d'une manière
» indirecte, et seulement lorsque des obstacles
» l'empêchent ou la rendent incomplète, que
» des causes extérieures excitantes portent à
» l'excès l'intensité du mouvement qui l'opère,
» ou que l'Hémorragie se fait par des voies *in-*
» *congrues*, relativement à l'âge, au sexe, etc.».

Il y en a là beaucoup plus que n'en disent les faits, rigoureusement interprétés.

D'abord sur quoi pouvons-nous établir l'existence d'une cause finale, quand l'agent ne nous en fait pas confidence? Sur trois conditions dont la première est que cet agent soit capable de prévoir, et qu'il ait à sa disposition les moyens d'exécuter; la seconde, que l'événement analo-

gue à la fin supposée soit le plus fréquent (1); la troisième, que la probabilité d'une rencontre fortuite de causes efficientes, capables de produire le même effet, soit infiniment moindre que celle d'une fin projetée.

Plusieurs Auteurs contemporains de Stahl (2) et d'autres venus après lui (3), ont prouvé qu'on ne pouvoit raisonnablement attribuer au Principe pensant des actes indépendans de la volonté, et dont même nous n'avons pas conscience. Par conséquent les faits que nous considérons ici manquent de la première condition. Il me paroît facile de montrer qu'ils manquent des deux autres.

On a dû remarquer que les événemens malheureux à la suite des effusions sanguines égalent à-peu-près les événemens heureux; que dans

---

(1) Il seroit inutile de dire que les causes par lesquelles la fin est empêchée sont extérieures à l'agent; car la prévision de ces obstacles, sur-tout après diverses tentatives, et le choix de moyens propres à les vaincre ou à les éviter, sont du ressort d'un Principe intelligent.

(2) Entre autres Hoffmann, *De Differentia inter Hoffmanni Doctrinam Physico-Medicam, et Stahlii Medico-Organicam.*

(3) Sur-tout Barthez, Nouv. Élém. de la Sc. de l'Homme, Ch. III.

bien des circonstances l'utilité des Hémorragies semble se borner à la destruction de l'appareil incommode qui les opère; qu'en comparant l'état antérieur à l'Hémorragie avec celui qui la suit on ne sauroit souvent prouver que le malade y ait rien gagné. Il s'ensuit de là que si quelqu'un vouloit soutenir la proposition contraire à celle de Stahl, et prétendre que la fin des Hémorragies est de nuire, il trouveroit dans l'événement autant de preuves pour cette opinion que cet Auteur y en a trouvé pour l'autre. En vain dira-t-on que lorsqu'elles se font avec modération, elles sont toujours avantageuses, et qu'elles sont nuisibles seulement quand elles deviennent exorbitantes. J'ai fait voir que la modération et l'abondance excessive des pertes étoient relatives à l'état des individus, et ne pouvoient être reconnues que par leurs effets ; de sorte que la modération se présumera par l'absence de tout symptôme fâcheux, et non par la quantité du sang perdu. En dernière analyse cette proposition se réduira donc à celle-ci : *les Hémorragies sont utiles quand elles sont utiles.*

D'un autre côté, si l'on songe que les manières dont les diverses Hémorragies peuvent apporter un bien-être durable ou passager, sont assez nombreuses, et que les causes efficientes soit prin-

cipales, soit coadjutrices capables de produire les effusions sanguines, sont aussi fort multipliées : on verra qu'il n'est pas difficile de concevoir que sans l'intervention d'un Principe intelligent, une combinaison suffisante de causes efficaces puisse coïncider souvent avec une affection du corps susceptible d'être soulagée par une Hémorragie.

Le principe d'une cause finale immédiate est donc ici trop incertain pour servir de fondement à une théorie ; ce que je dis sans prétendre exclure de la philosophie ces sortes de causes. En suivant une autre méthode de raisonner, on parvient à des résultats moins simples et moins séduisans sans doute, mais peut-être plus conformes aux faits.

I. On doit considérer l'extravasation du sang comme l'effet d'une combinaison de causes efficientes, prochaines et éloignées, qui peuvent la produire indépendamment de tout besoin d'évacuation.

II. Parmi les causes prochaines il faut compter une disposition particulière des parties, qui les rend perméables au sang, et qui consiste en une dilatation active des pores par lesquels le système capillaire communique aux surfaces, ou en une raréfaction passive des solides, ou enfin dans la solution de continuité.

III. Les autres causes prochaines sont la compression des parties molles, certains mouvemens du système vasculaire, une altération du sang qui en augmente la fluidité. On a vu de combien de manières ces causes pouvoient se combiner, et les différences qui résultoient de ces combinaisons, puisque c'est là-dessus que nous avons établi la distinction des Genres.

IV. Lorsque les mouvemens constitutifs de l'appareil d'une Hémorragie active ne sont pas accompagnés d'une disposition convenable de l'organe vers lequel ils se font, l'effusion ne peut pas s'opérer, et l'appareil n'a d'autre effet qu'une congestion. Cet effort inutile peut s'accompagner de circonstances qui le compliquent : par exemple, il peut hâter l'apparition d'une maladie fluxionnaire déjà imminente, dont les élémens s'unissent à ceux de cet appareil ; mais ce seroit une erreur grave de regarder toutes les maladies fluxionnaires comme de simples efforts hémorragiques.

V. Les causes éloignées des Hémorragies se trouvent dans l'action vicieuse des choses non naturelles et dans des affections contre nature. Mais quand il s'agit des Hémorragies actives, il ne faut pas méconnoître une cause proégumène, qui consiste en une modification spéciale (innée

ou acquise) du système sanguin, modification qui reçoit l'influence de l'âge et du sexe.

VI. Il est bien des cas sans doute où l'on ne sauroit déterminer quelle est la cause qui assemble et dispose dans un ordre de succession convenable tous les élémens d'une Hémorragie active : mais d'un côté notre ignorance à cet égard devient moins pénible par l'habitude de la sentir dans une foule de maladies dont les élémens sont unis par un lien invisible ; de l'autre, la surprise cesse quand on songe que le corps vivant porte en lui un Principe d'unité, qui en règle et enchaîne les divers actes, suivant des lois primordiales.

VII. Quant au premier mobile de cette série d'actes unis par les lois de la synergie, on est porté à supposer qu'il consiste toujours en quelque impression stimulante ; mais souvent il n'est pas plus possible de rapporter ces Hémorragies à des causes extérieures au Principe de la Vie, que les paroxysmes du haut-mal, ceux des fièvres intermittentes et d'une foule de maladies nerveuses : de sorte qu'on ne peut les attribuer qu'à des affections vicieuses de ce Principe. Une chose très-certaine, c'est que le besoin d'une évacuation sanguine n'est pas toujours le moteur de l'appareil hémorragique, quoiqu'il soit vrai que dans

certaines circonstances favorables, qui constituent une véritable disposition, l'excitation produite par ce besoin est le premier anneau de la chaîne d'actes d'où dépend l'Hémorragie.

VIII. Loin que la perte sanguine puisse être considérée comme le but salutaire des efforts hémorragiques, elle est le plus souvent nuisible. Les preuves de cette vérité sont nombreuses. Elle est incontestable pour les effusions passives, pour les sympathiques, pour la plupart des Hémorragies par fluxion bornée et vulnéraires. Nous avons tâché de la rendre également claire pour les autres Genres, soit en montrant que la foiblesse et l'épuisement en sont les suites ordinaires, et que ses effets ne peuvent être compensés par les avantages que les Hémorragies procurent d'une autre manière; soit en prouvant que les causes éloignées dont elles dépendent et les circonstances où elles viennent, ne permettent pas toujours de penser qu'il existe une surabondance de sang.

IX. Au lieu donc d'affirmer d'une manière générale que les Hémorragies sont utiles, il faut dire que, selon les circonstances où elles surviennent, elles sont utiles ou nuisibles; que l'estimation de leur degré d'utilité est dans la pratique un problème très-difficile à résoudre, parce que souvent une effusion sanguine est avanta-

geuse dans un sens et nuisible dans un autre, et que l'importance relative de ces effets se découvre avec une peine extrême.

X. J'ai cherché à déterminer les principaux modes d'utilité des Hémorragies : pour cela j'ai distingué les élémens de ces phénomènes, et j'ai assigné à chacun les effets qui lui étoient propres. L'évacuation détruit la pléthore, ramène le sang à la quantité accoutumée, produit un affoiblissement qui diminue l'excitation phlogistique, dissipe les congestions, et fournit un véhicule à des matières morbifiques dont le séjour dans le corps seroit nuisible. L'acte par lequel le sang est expulsé dans les Hémorragies actives, met fin à l'*imminence* incommode d'un grand appareil (1), fixe les mouvemens fluxion-

(1) Lorsqu'un effort hémorragique n'est provoqué ni par la pléthore, ni par des impressions stimulantes, les mouvemens qui le constituent sont en quelque sorte critiques d'une disposition vicieuse. Je les ai déjà comparés aux accès de fièvre intermittente, ou aux attaques d'épilepsie. Or dans ces derniers cas, quoiqu'il n'y ait aucune matière sensible à expulser, on se voit souvent réduit à souhaiter les paroxysmes, parce qu'ils mettent fin à l'agitation générale qui tourmente le malade. Ainsi lorsque dans les fièvres intermittentes on s'obstine à *comprimer* les accès par le quinquina, avant qu'il s'en soit formé un

naires errans, convertit en simple mouvement fluxionnaire les actes vicieux et bizarres de la faculté motrice, etc.

XI. Les maux qu'amène la suppression des Hémorragies m'ont paru en provenir directement ou indirectement. Les suites directes sont les maladies auxquelles l'Hémorragie remédioit, et de plus cellesque produisent la pléthore absolue ou relative, générale ou locale, les efforts incomplets, et l'anomalie des mouvemens fluxionnaires dont de fréquens retours ont fait contracter l'habitude. Les suites indirectes sont

---

nombre suffisant, on observe un état d'irritation, que leur retour termine d'une manièré heureuse. Il y a peu de temps que j'ai vu, avec M. Anglada, un homme attaqué de paroxysmes épileptiques, qui reviennent tous les huit jours, seulement pendant le sommeil. Dans le dessein de rompre l'habitude, nous avons employé des précautions pour les prévenir aux temps accoutumés La prolongation de la veille, les révulsifs, les anti-spasmodiques ont été mis en usage. En effet nous avons réussi quand nous l'avons bien voulu; mais il est toujours survenu un sentiment d'agitation intérieure, de petits mouvemens convulsifs dans tous les muscles, une inquiétude inexprimable et beaucoup de trouble dans les idées : ces accidens n'ont cessé qu'au moyen d'un paroxysme complet.

toutes les maladies auxquelles le sujet est prédisposé, et qui se développent à l'occasion des changemens introduits par la suppression.

Je vais tâcher de confirmer ces idées, en les appliquant à l'étude des rapports que les Hémorragies ont avec diverses maladies.

CHAPITRE VI.

Rapports des Hémorragies du premier Genre avec certaines maladies.

L'ÉTUDE des rapports que les Hémorragies ont avec les maladies nous intéresse doublement, par les lumières que les effusions sanguines peuvent nous donner sur la nature, la marche et la terminaison future des maladies conjointes, et par l'influence que ces mêmes maladies ont sur le choix des Méthodes curatives des effusions.

Plusieurs Médecins célèbres s'y sont appliqués; mais quelques-uns y ont apporté des préventions, dont les résultats de leurs recherches devoient se ressentir. D'autres regardant ces rapports comme le seul objet nécessaire à connoître, semblent avoir compté pour rien tous les autres élémens. Stoll, par exemple, en examinant les Hémorragies de

chaque organe, les distingue seulement d'après la maladie connexe; suivant lui, l'hémoptysie est ou inflammatoire ou pléthorique, ou provenant d'une matière corrosive, ou l'effet d'une fièvre maligne, pituiteuse, bilieuse, etc.

Cette manière de considérer les Hémorragies est vicieuse; elle tend à les faire passer pour un simple symptôme d'autres affections, et par conséquent à faire négliger les Méthodes de traitement analytiques, qui sont pourtant dans ces cas les seules efficaces. Cette erreur est d'autant plus grave que des maladies très-différentes peuvent s'associer à des Hémorragies du même Genre, et que la même maladie, comme je le ferai voir, peut dans diverses circonstances, provoquer des effusions de Genres différens.

Ce sujet est beaucoup trop étendu pour que je puisse l'embrasser tout entier: je me propose seulement de présenter quelques réflexions sur les points les plus importans ou les moins connus. Je commence par indiquer les rapports des Hémorragies par fluxion générale avec certaines maladies fébriles.

I. Les mouvemens fluxionnaires s'unissent de quatre manières avec les fièvres d'une certaine durée.

1°. Ils peuvent s'y joindre par coïncidence fortuite.

2°. La fièvre peut être excitée par l'irritation que produit la congestion fluxionnaire. Cela se voit dans les fluxions douloureuses, sur-tout quand elles intéressent les organes essentiels. Cela se voit encore chez les personnes qu'une diathèse quelconque prépare à une fièvre grave. Dans ce dernier cas la réaction fébrile prend le caractère de la disposition où se trouve le malade.

3°. Les fluxions peuvent se former dans le premier stade de la fièvre, et alors elles sont l'effet d'une altération vicieuse du mouvement de resserrement qui constitue ce premier stade, et qui, dans les fièvres ordinaires et bien régulières, se fait uniformément dans toutes les parties molles. Cette conversion du resserrement général en mouvement tonique fluxionnaire, peut s'accompagner d'un grand danger, non-seulement à cause de l'importance des organes intéressés, mais encore par rapport à l'impétuosité pernicieuse de la fluxion.

4°. La fluxion peut coïncider avec la terminaison et constituer la solution de l'acte fébrile. Ceci mérite une explication. Il n'arrive peut-être jamais que la fièvre se termine par une simple cessation de l'excitation générale, sans

aucun mouvement insolite. Le jugement s'en fait d'ordinaire par une expansion universelle qui produit la sueur, ou du moins la moiteur de la peau; ou bien par un mouvement fluxionnaire vers un lieu déterminé, mouvement qui semble consumer l'agitation fébrile, et être le dernier des actes élémentaires dont la succession constitue le phénomène de la fièvre.

L'expansion et la fluxion critique coïncident sans doute assez souvent avec le besoin de dépôts et d'excrétions dépuratoires, mais l'existence de ce besoin n'est pas nécessaire pour que les mouvemens dont j'ai déja parlé s'opèrent, et la fièvre semble les amener comme l'irritation du poumon amène la toux, quoiqu'il n'y ait dans les bronches aucune matière à expulser (1).

---

(1) On ne sauroit dire que dans la fièvre éphémère simple, causée par une passion ou une commotion physique, il y ait une matière morbifique à chasser; et néanmoins la solution de la fièvre se fait assez constamment par une sueur générale ou par l'écoulement d'une grande quantité d'urine, ou par une Hémorragie.

Ce fait ne peut-il pas suggérer des moyens pour hâter, par une Méthode imitatrice, la terminaison des fièvres qui ont parcouru leurs stades, et qui semblent ne pouvoir pas finir à cause d'une indécision des mouvemens toniques.

Les Hémorragies par fluxion générale sont susceptibles des mêmes modes d'association avec la fièvre, que les autres mouvemens fluxionnaires. Lorsqu'elles y ont unies de la quatrième manière, on les nomme *critiques ;* dans tous les autres cas elles sont appelées du nom vague de *symptomatiques.*

En reconnoissant ces quatre sortes de rapports, on classe sans peine plusieurs faits importans.

1°. Il n'est pas d'espèce de fièvre dans laquelle on n'ait observé quelquefois des Hémorragies.

En 1804, me trouvant dans le Département des Hautes-Pyrénées, je fus atteint d'une fièvre rémittente tierce, sans aucune complication, dont les paroxysmes devinrent excessivement fatigans vers le quatorzième jour. Leur longueur étoit excessive. Pour prévenir le délire dont j'étois menacé, M. Dassieu, habile Médecin de Tarbes, me fit appliquer des sinapismes qui m'enveloppoient les pieds et la moitié des jambes. J'en souffris cruellement; mais cette irritation locale qui rougit la partie, mit fin aux paroxysmes, et j'eus pour la première fois une vraie intermission de deux nuits et d'un jour.

Au commencement du printemps de 1806, plusieurs détenus de la Maison de Force éprouvèrent une fièvre qui s'annonçoit d'abord comme une synoque simple, mais qui, au lieu de se terminer au septième jour, alloit chez

On n'en sera pas surpris si l'on songe au premier et au second mode d'association. N'oublions pas que la fièvre de réaction sollicitée par les effets du mouvement fluxionnaire, doit prendre une marche et un caractère propres à la disposition dans laquelle l'individu se trouve.

2°. Dans ces deux premiers modes, l'effort hémorragique doit être considéré comme un élément d'une maladie composée, lequel a sa durée et ses terminaisons propres, différentes de celle de la fièvre. Cette partie de la maladie totale est ordinairement plus aiguë que le reste; voilà pourquoi l'effusion sanguine, malgré le

---

la plupart jusqu'à la fin de la troisième ou quatrième semaine, sans jamais présenter aucun symptôme d'où l'on pût présumer une complication d'embarras gastrique, d'affection organique, ni d'aucune autre espèce. Après avoir considéré la simplicité de la maladie, je pensai que le retard de son jugement pouvoit être l'effet de cette indécision des mouvemens toniques dont je parlois tantôt. A la fin de la seconde semaine, j'essayai sur quelques malades de provoquer une fluxion vers les intestins au moyen des purgatifs, et sur quelques autres vers les pieds, au moyen des sinapismes, afin d'écarter l'équivoque du premier résultat. Cette Méthode obtint un succès complet. Je n'ai pas trouvé depuis ce temps l'occasion de multiplier les expériences.

préjugé contre les Hémorragies qui viennent avant l'apparition des signes de coction (1), est quelquefois fort utile pour simplifier la maladie, soit en détruisant la pléthore, soit en dissipant les congestions qui troubleroient la marche de l'affection principale, soit en détournant les fluxions errantes qui menacent un viscère essentiel. Duret et Baglivi ont très-bien aperçu que les Hémorragies du premier temps des maladies aiguës étoient propres à juger, ou pour mieux dire à faire avorter les fluxions inflammatoires. Il n'y a pas long-temps que j'ai vérifié la justesse de cette manière de voir. Une femme fut attaquée d'une fièvre intense, avec douleur gravative à la poitrine et difficulté de respirer. Le second jour un saignement de nez abondant fit disparoître la douleur et la dyspnée, et la fièvre continua sans accident jusqu'au neuvième jour. Dans les cas de cette nature, il faut reconnoître un mouvement fluxionnaire errant, qui ayant menacé un viscère, se fixe et se juge dès qu'il se porte sur un organe où se trouvent les circonstances favorables à l'évacuation sanguine.

---

(1) *Prosp. Alpinus, De Præsag. Vita et Morte, Lib. VI, C. II.*

C'est là que l'on doit appliquer ce que dit Hippocrate sur l'avantage des Hémorragies qui se font du même côté du corps où est placé l'organe primitivement affecté (1).

Bennet rapporte un fait qui prouve combien celles des organes sympathiquement liés avec les parties malades sont préférables à toutes les autres. Il s'agit d'une angine qui, ayant résisté aux saignées du pied et du bras et aux scarifications des épaules, fut soulagée par la saignée des veines ranines et se jugea complètement par l'épistaxis (2).

3°. Le troisième mode d'union se voit lorsqu'une fièvre quitte dès le début son caractère ordinaire pour prendre celui de la fièvre hémorragique, c'est-à-dire pour diriger vers un organe convenablement disposé, des mouvemens fluxionnaires dont l'intensité et l'impétuo-

---

(1) Il ne faut pourtant pas croire que les effusions sanguines qui manquent de cette condition, soient toujours inutiles. Cleghorn a vu, dans l'Ile de Minorque, l'épistaxis juger les maux de tête opiniâtres et les douleurs des viscères abdominaux qui accompagnoient les fièvres tierces, soit qu'il se fît *è directo*, soit qu'il s'opérât du côté opposé. (*Observations on the Epidemical Diseases in Minorca*, *C. III.*)

(2) *Theatrum Tabid. C. V.*

sité sont proportionnées à sa violence. On trouve des exemples de ce cas dans les fièvres intermittentes, dont les accès s'accompagnent quelquefois, à l'instant de leur invasion, d'effusions sanguines effrayantes. M. Fouquet m'a dit avoir guéri un homme de trente ans qui avoit une fièvre tierce dont les paroxysmes débutoient par une hémoptysie si abondante, que le malade sembloit vomir le sang. Dans les intermissions il n'y avoit rien de semblable.

Cette irrégularité dans la marche de la fièvre est une circonstance fort suspecte; aussi dans la pratique la regarde-t-on du même œil que la malignité.

4°. Il me paroît que les Hémorragies qui s'opèrent lors de la solution de certaines fièvres, et que l'on nomme critiques, viennent à l'occasion du mouvement fluxionnaire que j'ai dit être une des terminaisons de la fièvre en général, et que leur utilité consiste principalement à le fixer.

Ce mouvement judicateur ne produit pas toujours des évacuations de la même espèce; tantôt il augmente une excrétion naturelle, tantôt il engorge une glande, tantôt il forme un dépôt purulent, etc. On peut demander quelles sont les circonstances qui concourent avec cet effort

pour causer l'effusion sanguine par préférence.

Il n'est pas aisé de les assigner toutes, mais en voici deux qu'il faut prendre en considération: 1°. la direction de la fluxion vers un organe que les Hémorragies précédentes ou d'autres causes générales et particulières disposent à ouvrir synergiquement ses exhalans; 2°. l'action prédominante du système sanguin dans certaines maladies qui intéressent moins les autres systèmes.

Cette manière de considérer les Hémorragies critiques s'accorde mieux avec la plupart des faits que l'opinion vulgaire. On dit qu'elles ne sont utiles qu'en expulsant la cause matérielle des maladies. Mais combien de suppositions ne faut-il pas faire pour rendre vraisemblable que la cause matérielle d'une affection très-grave consiste en une certaine quantité de sang dont bien souvent les qualités sensibles ne sont nullement altérées? Au reste je ne conteste pas aux Hémorragies l'utilité de servir de véhicule à des matières nuisibles, puisque j'en ai fait mention expressément; mais je la crois occasionnelle et non essentielle.

En adoptant l'opinion qui me paroît être le résultat le plus simple des faits, je vois sans surprise plusieurs observations se refuser tout-à-

fait aux explications communément reçues. On ne peut tirer aucune objection solide de la remarque d'Hippocrate, touchant les avantages d'une ample évacuation sanguine, dans certaines maladies qu'il a vues ne pouvoir se terminer favorablement, si l'Hémorragie étoit peu abondante (1), ou si elle se fesoit avec trop de lenteur (2). Cela ne prouve autre chose sinon que la fluxion critique doit avoir une activité proportionnée à l'intensité de la fièvre; que quand il n'en est pas ainsi, l'on doit craindre ou que des obstacles opposés à l'évacuation n'occasionnent des congestions dangereuses, ou que le défaut d'harmonie entre les phénomènes successifs n'ait pour cause une foiblesse funeste.

Parmi les faits qui se refusent aux théories reçues, et dont le principe que je cherche à établir donne une explication satisfesante, je cite les suivans :

1°. On sait que les tumeurs hémorroïdales, après s'être formées par un effort fluxionnaire, se flétrissent quand l'effort se termine, se vident par l'absorption, et finissent souvent par disparoître sans le moindre inconvénient. Si au con-

(1) Voyez la troisième Constitution de Thase.

(2) *Prænot. Coac.*

traire on leur oppose des moyens répercussifs dans le temps de l'effort, cette imprudence ne demeure presque jamais impunie ; la marche rétrograde imprimée à la fluxion excite la fièvre, ainsi que le prouvent les observations de Stahl (1) et l'expérience journalière. Voilà donc une succession réciproque de fièvres graves et de mouvemens hémorroïdaux, sans qu'on en puisse raisonnablement accuser une matière morbifique tour-à-tour déposée et repompée, puisque l'absorption du sang amassé n'est pas dangereuse hors du temps de la fluxion.

2°. Hippocrate (2), Galien (3), Piquer (4) et beaucoup d'autres attestent que la fièvre ardente se termine heureusement par des Hémorragies copieuses. On convient cependant que la saignée doit être proscrite de son traitement, et cela n'embarrasse pas peu ceux qui font consister l'utilité des Hémorragies critiques dans l'évacuation de sang. C'est cet embarras, je pense, qui a porté Piquer à se contredire ; car, après

---

(1) *De Hæmorrhoid. intern. Mot. C. I.*

(2) *De Morb. Popul. L. I, Temp.* 3ª.

(3) *Comment. in Loc. cit. Hippocrat.*

(4) *Obras de Hippocrates ilust.* sur le passage cité, et *Tratado de Calenturas, C. V,* § 4.

avoir assuré que l'Hémorragie nasale est la crise la mieux appropriée aux fièvres ardentes (1), il dit ailleurs que cette terminaison n'arrive dans ces mêmes fièvres que lorsqu'il s'est formé une congestion à la tête (2); et Grimaud n'a trouvé d'autre moyen de concilier cette crise avec la Méthode curative, que d'adopter ce dernier sentiment de Piquer, et de regarder ces évacuations comme seulement utiles pour dissiper les engorgemens formés pendant la maladie.

3°. En Égypte les Médecins parviennent souvent à hâter la fin des fièvres aiguës, en pratiquant des saignées par scarification dans les narines, sur-tout aux jours critiques (3). Peut-on penser que l'utilité de ce moyen consiste à procurer une évacuation? Le choix du temps,

---

(1) *La sangre de narices es la evacuacion mas apropriada que hay para la buena terminacion de las calenturas ardientes.*

(2) *La evacuacion per sangre de narices es terminacion regular de las synocales y pocas veces de las ardientes exquisitas. Ademas de esto la sangre de narices solo quita esta enfermedad, quando hay llenura en la Cabeza.*

(3) *Prosp. Alpinus. De Med. Ægyptior. Lib. III*, C. *II.*

du lieu, de la manière d'opérer, permet-il de s'arrêter à cette idée ?

II. L'association des Hémorragies avec la goutte et le rhumatisme est un fait très-connu, dont on a donné diverses explications. La plus célèbre est celle de Stahl, qui regardoit ces deux dernières maladies comme des efforts hémorragiques rendus vains par la structure des parties vers lesquelles ils se dirigent. La succession alternative des douleurs goutteuses ou rhumatiques et des effusions sanguines, et le soulagement que ces dernières apportent à ces douleurs, étoient les preuves sur lesquelles cet Auteur fondoit son sentiment.

Cette opinion s'éloigne trop des connoissances acquises depuis sur la goutte et le rhumatisme, pour qu'elle puisse encore être adoptée.

On observera d'abord que les Hémorragies ont quatre sortes de rapports sensibles avec la goutte et le rhumatisme : elles peuvent, 1°. précéder de quelque temps l'attaque de ces maladies ; 2°. coïncider avec la solution d'une longue attaque, ou avec la terminaison de la fièvre qui l'accompagne ordinairement quand elle est violente ; 3°. s'annoncer elles-mêmes par des douleurs arthritiques ou rhumatiques, dont la durée n'égale pas celle d'une attaque ordi-

naire, et qui cessent dès que le sang coule; 4°. enfin elles peuvent être habituelles chez les personnes sujettes à la goutte et au rhumatisme, et éloigner ou adoucir les paroxysmes de ces dernières.

Voici comment il me semble qu'on peut expliquer ces divers cas d'association:

Premier cas. L'attaque de goutte ou de rhumatisme est imminente; il se fait même déjà des mouvemens de fluxion ou d'expansion, que décèlent les douleurs vagues des membres et les anxiétés de l'épigastre. Ce sont ces mouvemens prématurés et indécis qui, poussant le sang vers un organe, en procurent l'évacuation, sur-tout lorsque diverses causes donnent au système sanguin un surcroît d'activité.

Un homme célèbre, après avoir essuyé des malheurs, eut diverses indispositions qu'on attribua seulement à l'affection morale, et contre lesquelles on ne conseilloit que des distractions. Tout-à-coup il fut atteint d'une Hémorragie nasale inquiétante, accompagnée d'un sentiment de constriction aux hypocondres. Ces accidens étant dissipés, il entreprit un voyage qui d'abord parut salutaire; mais après quelques jours d'exercice, il fut pris d'un rhumatisme général aigu.

Second cas. On sait que les fortes attaques de rhumatisme aigu et de goutte s'accompagnent assez fréquemment d'une fièvre inflammatoire, dont la solution peut se faire par les Hémorragies. Aussi les effusions qui paroissent vers la fin du paroxysme appartiennent à la fièvre concomitante, et le soulagement qui les suit est autant l'effet de la cessation de la fièvre, que celui de l'évacuation des matières nuisibles mêlées avec le sang.

Troisième cas. Je n'y vois qu'un effort hémorragique rendu très-pénible par la disposition arthritique des malades. C'est ici que se place l'observation faite par Thomas Bartholin sur la gouvernante de sa fille, et que j'ai citée ailleurs.

Quatrième cas. Il me semble qu'il existe ici une complication de deux dispositions fluxionnaires : celle qui provoque des évacuations peut rendre les actes de l'autre moins souvent nécessaires. Mais si les Hémorragies se suppriment, les accès de goutte ou de rhumatisme sont indispensables : ils doivent même être aggravés par l'accroissement d'action du système vasculaire, dont les efforts suspendus deviennent à cette occasion plus intenses qu'ils ne l'étoient habituellement.

III. La disposition aux Hémorragies par une voie déterminée peut être un élément de certaines maladies épidémiques. Plusieurs Médecins, entr'autres Grassius (1), Storck (2), Weber (3), ont vu régner une fièvre qui avoit le caractère inflammatoire, et qui se terminoit par des hémorroïdes. Cette terminaison étoit même si constante, qu'ils se sont accordés à décrire cette maladie sous le nom de *fièvre hémorroïdale*.

IV. La disposition hémorragique est, selon toute apparence, un des élémens de la dysenterie sanglante, malgré que Stoll ne l'ait pas reconnu (4). Il seroit essentiel d'approfondir cette question, pour perfectionner les Méthodes curatives analytiques de cette maladie. Ce n'est cependant pas mon dessein; mais qu'on réfléchisse sur les faits suivans.

Paracelse dit avoir vu, pendant le règne d'une dysenterie épidémique, les plaies et les ulcères de ceux qui n'étoient pas atteints de cette maladie, rendre du sang tout-à-fait semblable

(1) *Hist. Morb. Uratislav. Ann.* 1702.

(2) *Ann. Med. II.*

(3) *Observ. Med. Fascic. II.*

(4) *De Natura et Indole Dysenter. Rat. Med. T. III.*

à celui que les dysenteriques fesoient par les selles. Ce phénomène dura autant que l'épidémie et céda aux mêmes moyens curatifs (1).

Stoll met le ténesme hémorroïdal au nombre des reliquats de la dysenterie (2). L'on peut présumer que la décomposition de cette maladie se fait quelquefois par l'évanouissement successif de tous les élémens , hormis l'effort hémorragique.

Il y a des dysenteries où le sang est rendu en abondance, pur, sans aucun mélange de matières fécales. Les Médecins de Breslaw en rapportent des exemples remarquables.

M. Pinel parle d'une femme qui, après avoir éprouvé des dérangemens dans la menstruation, eut une suppression complète. Il se déclara une dysenterie aiguë qui , lorsqu'elle cessa , fut suivie d'une fièvre inflammatoire, laquelle se termina elle-même par les règles (3).

---

(1) *Chirurg. Magna. Part. I, Tract. I, C. VI.*

(2) *L. c. Cap. X.*

(3) Médecine Clinique, 2e Édition, p. 272.

CHAPITRE VII.

Rapports des Hémorragies par expansion avec les maladies aiguës.

L'on a déjà vu que les Hémorragies par expansion pouvoient terminer heureusement des maladies fébriles. On n'en doit pas être étonné, puisqu'elles s'exécutent par un mouvement analogue à celui qui produit la sueur dont l'utilité, comme moyen de crise, ne peut pas être révoquée en doute.

Néanmoins ces Hémorragies, sur-tout quand elles se font par la peau, ou qu'elles s'accompagnent d'infiltrations sanguines dans cet organe, inspirent généralement des craintes, non-seulement au peuple, mais encore aux Médecins, et ce n'est pas toujours sans raison. Elles supposent en effet ou une extrême activité dans le mouvement expansif, ou une grande atonie de la peau, ou une fluidité insolite du sang : or ces circonstances jointes à une maladie grave, ne peuvent qu'en accroître le danger. C'est pour cela que les pétéchies et les Hémorragies par diverses voies sont redoutées dans les fièvres putrides, dans les malignes, dans la fièvre jaune,

dans la petite-vérole, lors même qu'on ne doute pas de leur nature active.

Dans des cas beaucoup plus simples, les Hémorragies par expansion peuvent non-seulement être sans danger, mais encore coïncider avec la terminaison d'un état pathologique. Par exemple, je ne doute pas que les effusions sanguines et les pétéchies du premier temps du scorbut ne soient presque toujours l'effet d'un mouvement d'expansion critique (1).

Les Médecins de Breslaw ont fort bien observé que dans le premier degré de cette maladie, il étoit à désirer que la fièvre survînt, que le corps se couvrît de taches, et que la matière morbifique, comme ils disoient, fût ainsi corrigée ou expulsée (2).

A côté de cette observation, je place l'histoire d'une fièvre pétéchiale bénigne, que j'ai vue et soigneusement étudiée à la Maison de Force, chez des personnes qui étoient dans l'état d'asthénie, considéré par les Médecins comme le pre-

---

(1) C'est donc une grande erreur de ranger indistinctement toutes les effusions sanguines des scorbutiques parmi les passives, comme on le fait communément aujourd'hui.

(2) *Morb. Uratislav.* 1700.

mier degré du scorbut. Je vais extraire de mon journal la description de cette fièvre, en négligeant toutes les circonstances étrangères à mon sujet.

« Cette affection parut pour la première fois dans le printemps de l'An VIII, et dura cinq mois ; elle règna dans le quartier des femmes, et attaqua près de la moitié des détenues : je ne la vis alors que sur deux hommes.

» Elle a reparu vers la fin de Fructidor An XII, et elle persiste encore (Prairial An XIII). Pour cette fois les hommes en sont complètement exempts. Le nombre des femmes qui l'ont éprouvée est bien plus considérable que la première fois.

» Cette maladie se compose d'une fièvre d'incubation, d'Hémorragies par diverses voies, d'une éruption de taches pétéchiales, et de quelques autres phénomènes moins constans. Elle débute par un frisson qui est suivi d'une fièvre intense, dans laquelle on remarque abattement, mal de tête, tristesse profonde, angoisses à l'épigastre, rougeur à la face, langue blanche, quelquefois muqueuse, urines chaudes et en petite quantité, constipation. Cet état persiste pendant trois jours : au quatrième les symptômes diminuent, la fièvre s'affoiblit et l'éruption des pétéchies commence.

Les premières paroissent ordinairement au cou, sur la poitrine et à la partie supérieure des bras. Bientôt elles deviennent abondantes et couvrent le tronc et le visage ; elles sont toujours plus rares aux extrémités et à la face que dans le reste du corps. Après l'éruption, il vient un calme général, la fièvre cesse, la peau devient fraîche, le pouls est plus rare que dans l'état de santé. Mais les malades se sentent extrêmement foibles, et l'anorexie va jusqu'à l'aversion. Cependant elles ne se plaignent point, à cause de la comparaison qu'elles font de l'état actuel avec celui d'où elles sortent.

» Les effusions sanguines arrivent au commencement de l'éruption ; presque toujours elles se font en même temps par le nez et par l'utérus. J'ai même vu chez une femme de quarante ans les tumeurs hémorroïdales qu'elle avoit habituellement, se distendre à l'excès et devenir très-douloureuses.

» Quelquefois il survient des douleurs aiguës aux extrémités, dans le moment où la fièvre cesse, et il me semble que les malades qui ont eu ce symptôme sont moins sujettes aux rechutes que les autres.

» L'embarras gastrique que j'ai plusieurs fois découvert dans cette maladie, y est purement

accidentel, et les émétiques rendent l'éruption plus facile sans produire le moindre changement dans le nombre ou la succession des symptômes.

» C'est ordinairement au neuvième jour que les taches pâlissent et se résolvent ; les douleurs durent davantage. Après quelques jours de convalescence, il y a souvent une récidive qui ressemble en tout à la maladie, si ce n'est que les stades en sont plus courts. Quelquefois les rechutes se multiplient, et j'en ai observé jusqu'à quatre. Dans chacune la couleur des taches est plus foncée que dans la précédente, et l'étendue en est sensiblement plus considérable.

» Personne n'est mort de cette maladie. La plupart de celles qui l'ont éprouvée ont recouvré une santé parfaite, et se sont trouvées guéries de l'asthénie dont elles se plaignoient avant l'invasion de la fièvre. Mais quelques femmes qui ont fait plusieurs rechutes, sont tombées dans le scorbut confirmé ou dans une cachexie mortelle.

» Cette affection n'est point contagieuse. Les fumigations avec l'acide muriatique, selon le procédé de M. Guyton, ont été souvent pratiquées, d'après les ordres de M. Nogaret, notre Préfet, à qui la culture des Sciences et des Lettres, ni les fonctions importantes de sa place

ne font négliger aucun des moindres détails de l'Administration ; mais cette précaution n'a rien produit (1).

» La maladie n'a frappé jusqu'ici que les personnes affoiblies par un long séjour dans la Maison, et dont le teint cachectique, les lassitudes spontanées, la tristesse habituelle, la répugnance pour tout exercice, attestoient le commencement du scorbut. Chez plusieurs même le mauvais état des gencives se joignoit aux autres symptômes et confirmoit le diagnostic ».

Après avoir pris en considération toutes les circonstances de ce fait, la conclusion qui me paroît en découler le plus naturellement, est celle-ci : cette fièvre étoit un effort salutaire suscité contre la dégénération scorbutique commençante, effort qui arrêtoit les progrès de la maladie lorsqu'elle étoit modérée, tandis qu'il étoit

(1) On n'en doit pas être surpris ; la maladie ne tenoit pas à un miasme spécifique répandu dans l'air, ni même à l'impression actuelle de l'atmosphère : elle dépendoit d'une disposition introduite à la longue dans le corps par l'action de causes antérieures. Depuis ce temps les fumigations sont habituellement pratiquées à titre de moyen général de purification, et il me semble que ce n'est pas inutilement, puisque les maladies aiguës sont devenues plus rares dans la Maison.

non-seulement inutile, mais encore fatigant et nuisible par ses récidives, quand la disposition morbifique étoit bien établie.

Je ne sais pas si les extravasations sont dépuratoires dans les cas de cette nature, ou si l'utilité de cette révolution consiste seulement dans la commotion fébrile qui précède le mouvement expansif. Ce dernier sentiment est peut-être le plus vraisemblable, du moins Rouppe a observé qu'il suffisoit souvent de la fièvre pour arrêter subitement le scorbut (1), et nous rapporterons ailleurs des faits qui sont aussi concluans. Les effusions sanguines, les pétéchies, et les taches livides, sont l'effet presque nécessaire de l'expansion, dans une maladie où les solides offrent si peu de résistance, que Van Swieten a vu la pression des doigts, lorsqu'il tâtoit le pouls à des scorbutiques, suffire pour causer des ecchymoses.

---

(1) *De Morb. Navigant. C. II, Sect. II,* § 12, n°. 6.

CHAPITRE VIII.

Rapports des Hémorragies par fluxion locale avec diverses affections.

Je me borne à parler de l'union de ces Hémorragies : 1°. avec les maladies fluxionnaire locales; 2°. avec celles qui, ayant la forme d'une fluxion bornée, dépendent d'une affeetion générale; 3°. avec les maladies appelées nerveuses; 4°. avec la cachexie.

I. Les maladies locales avec fluxion, quand elles ont leur siége près des surfaces internes, et qu'il n'y a point d'inflammation, oceasionnent souvent des Hémorragies du troisième Genre, principalement si les exhalans sont disposés à s'ouvrir par l'habitude d'Hémorragies antérieures; ce qui arrive souvent aux fosses nasales et à l'utérus.

Je rapporte ici l'épistaxis que procurent les polypes, les hémoptysies que provoquent les tubercules du poumon, et celles qu'amènent les mouvemens fluxionnaires de cet organe chez les jeunes-gens dont la poitrine est mal conformée, et qui sont disposés à la phthisie; les effusions sanguines actives des ulcères, telles qu'étoit

une hématémèse décrite par Sylvius (1) et surnommée *pancréatique* par Sauvages, laquelle s'annonçoit par une douleur gravative des lombes; les Hémorragies qui accompagnent la plupart des affections fluxionnaires de la matrice.

Ces Hémorragies sont ordinairement d'une utilité locale, en dissipant les congestions, et en jugeant des mouvemens fluxionnaires pénibles. Baglivi dit que les déjections de sang noir soulagent ou même guérissent des maladies longues et douloureuses du bas-ventre et en particulier du mésentère (2). Aussi la suppression des flux de ce Genre par les astringens est-elle fort incommode; bien plus on la craint à cause de l'inflammation qu'elle peut amener.

II. Il est des maladies chroniques générales qui comptent au nombre de leurs élémens essentiels une disposition à des mouvemens fluxionnaires, par lesquels une matière dépravée est déposée ou expulsée : tels sont les dartres, la teigne, la plique, la goutte, le rhumatisme, etc.

La direction de ces mouvemens vers une espèce d'organes déterminée pour chaque maladie, est une circonstance nécessaire à la régularité

---

(1) *Prax. Lib. I, C. XV.*

(2) *De Fibra Motrice, C. VI.*

de ces affections, ainsi la peau est le siége naturel des dartres, le cuir chevelu celui de la teigne, les muscles celui du rhumatisme, les ligamens et le périoste des doigts celui de la goutte, etc.

Mais si une cause quelconque met ces organes hors d'état de recevoir les produits viciés, ou si quelque irritation permanente dans un viscère y attire les mouvemens qui devoient suivre une autre direction, il se fait des fluxions anomales vers des parties délicates, fluxions dont les effets locaux doivent différer des effets naturels, à raison de la différence de structure et d'action des deux sortes d'organes.

Quand cette métastase se fait vers les membranes muqueuses, où le système sanguin est très-développé, et où les exhalans paroissent plus disposés à la dilatation que par-tout ailleurs, il survient des Hémorragies peu abondantes mais opiniâtres. Stoll décrit des pertes utérines causées par le déplacement de la goutte, et des hémoptysies causées par la répercussion des dartres (1). Il y a six ans que j'ai observé un crachement de sang de cette espèce chez un Élève en Médecine, avec cette circonstance que la dartre s'exaspéroit à chaque pleine lune, et

(1) *De Morb. Chronic.*

que les retours de l'hémoptysie métastatique suivoient les mêmes périodes. M. Alibert a traité un flux de sang intestinal venu après que des astringens eurent fait disparoître une dartre de la jambe; ce flux cessa quand l'exanthème eut reparu (1).

III. Les rapports des Hémorragies par fluxion locale avec les maladies nerveuses sont des plus intéressans, et peut-être des moins connus.

Hippocrate a dit, et les Médecins ont souvent vérifié, que le gonflement ou le flux des hémorroïdes guérissoient la manie (2). Cela n'arrive pas toujours sans doute ; et il est vraisemblable que cette solution est particulière aux cas où la manie est sympathique d'une affection nerveuse du bas-ventre. Or ces cas sont plus fréquens que le vulgaire ne le pense, comme le prouvent les observations de M. Pinel (3), auxquelles presque tous les Praticiens pourroient en ajouter de semblables.

Il n'y a pas long-temps que j'ai donné des soins à un homme de trente-huit ans qui éprouvoit plusieurs symptômes d'hypocondrie, tels

---

(1) Nouv. Elém. de Thérap. T. I, C. I.

(2) *Aphorism. Sect. VI.* 21.

(3) Traité philosophique sur la Manie.

qu'une tristesse profonde sans sujet, de la bizarrerie dans le caractère, la dyspepsie, un ptyalisme incommode, etc. Il s'étoit cru guéri quelque temps auparavant à cause du soulagement que lui avoit causé un flux hémorroïdal inopiné; mais la suppression de cette Hémorragie l'avoit jeté dans son premier état.

M. Cotugno a vu la sciatique nerveuse s'évanouir au moyen d'un écoulement semblable (1). Il observe à ce sujet que la saignée produit quelquefois un effet pareil, pourvu qu'elle soit pratiquée dans le membre affecté, mais qu'elle est inutile lorsqu'on la fait du côté opposé.

On peut inférer de là, ce me semble, que les mouvemens fluxionnaires qui opèrent les Hémorragies du troisième Genre, résolvent les constrictions et les spasmes dont étoient travaillées les parties où ces mouvemens s'établissent. Or une pareille conversion étant infiniment avantageuse dans une foule de cas, on peut regarder ces Hémorragies comme la crise de l'affection nerveuse (2).

---

(1) *De Ischiade Nervosa Commentar.* § 38.

(2) L'influence des affections nerveuses sur les Hémorragies, et les effets réciproques des Hémorragies sur ces affections, mettent hors de doute l'action des nerfs sur les vaisseaux sanguins.

J'aime mieux dire que les mouvemens fluxionnaires produisent une métamorphose des mouvemens spasmodiques du bas-ventre, que de dire, comme Stahl, que tous les symptômes abdominaux des mélancoliques, des hypocondriaques, etc. sont des efforts hémorragiques. Car que faut-il pour soulager tout cela? l'évacuation est souvent inutile ; il suffit de la fluxion.

Ce qui doit tenir en garde contre le sentiment de ceux qui donnent tant d'importance à l'évacuation de sang, c'est que de simples phénomènes perturbateurs produisent quelquefois tous les effets avantageux de l'Hémorragie. Raymond parle d'un jeune homme de vingt-huit ans, sujet à de fréquens accès d'épilepsie, dont la cause étoit vraisemblablement quelque affection spasmodique du bas-ventre, puisqu'il en étoit exempt toutes les fois que les hémorroïdes fluoient : mais une circonstance digne de remarque, c'est qu'une fièvre continue de deux ou trois jours opéroit le même bien pour long-temps (1).

On observe souvent des Hémorragies soit

(1) Traité des Maladies qu'il est dangereux de Guérir, T. II, p. 223.

par le nez, soit par d'autres voies, pendant les accès épileptiques. Plusieurs Praticiens, entr'autres Tissot (1), ne les regardent que comme l'effet de la pléthore, et ils en tirent un argument pour prouver que ces accès sont presque toujours provoqués par la surabondance du sang, et pour établir la nécessité de la saignée comme moyen préservatif.

Mais d'abord je crois avoir mis hors de doute qu'une Hémorragie active n'étoit pas une preuve de la pléthore. D'ailleurs Tissot lui-même rapporte plusieurs faits dont il auroit pu déduire que le sang poussé vers la tête n'est pas la cause matérielle du spasme épileptique. Par exemple, il assure que les Hémorragies qui se font durant l'accès ne l'abrègent ni ne l'atténuent : de plus il dit avoir vu un jeune homme de trente ans, sujet à cette maladie, chez qui tous les paroxysmes étoient suivis d'une Hémorragie nasale, dans les trente-six heures qui s'écouloient après la disparition de l'accident. L'on voit par là, d'un côté, que l'effusion sanguine ne change point ici l'état du système nerveux, et de l'autre, que l'attaque peut cesser

(1) Traité de l'Épilepsie.

quoique la congestion de la tête ne soit pas dissipée.

Ainsi, sans recourir à la pléthore, dont l'existence dans ces cas est souvent très-douteuse, et sans subordonner l'attaque d'épilepsie aux efforts hémorragiques, disons qu'un des élémens de cette attaque est un mouvement fluxionnaire vers la tête, comme l'attestent la sensation de l'*aura epileptica*, la tuméfaction et la lividité du cou et de la face. Or cet élément appartient de même aux Hémorragies actives. Pour que l'effusion sanguine accompagne ou suive de près l'attaque, il faut seulement que des circonstances particulières disposent les pore des vaisseaux à s'ouvrir (1).

Pendant ce désordre, où Van Helmont disoit que le Principe conservateur est en démence, il se fait d'autres mouvemens irréguliers, soit vers les organes secrétoires, soit vers les parties relativement infirmes, mouvemens d'où résultent l'émission de la semence, l'expulsion

(1) Un épileptique chez qui les vaisseaux sanguins de la tête se gonfloient excessivement pendant l'accès, conservoit durant plusieurs jours, dans la sclérotique et dans la peau du visage, une ecchymose provenant de l'extravasation du sang (Darwin).

des excrémens, la secrétion d'une grande quantité de salive, etc. Il ne faut pas s'étonner après cela de voir des extravasations sanguines par d'autres organes. Bohn a soigné un épileptique qui éprouvoit constamment une hémoptysie chaque fois qu'il avoit son paroxysme (1).

On ne doit pas considérer autrement les Hémorragies accompagnées de mouvemens spasmodiques causés par la première impression de certains poisons, lorsque cette impression, ne suffisant pas pour résoudre subitement le système des forces, provoque divers actes irréguliers de la force motrice (2).

Ces effusions ne peuvent pas être comparées

---

(1) *De Hæmoptysi.*

(2) En parlant des poisons, je n'entends pas seulement les substances absolument vénéneuses, mais encore toutes les matières qui deviennent telles à cause d'une idiosyncrasie particulière à certains individus. Guainer dit (*De Ven. Cap. IV.*) que la viande de cochon lui étoit extrêmement contraire, et qu'elle produisoit sur lui l'effet d'un poison, lors même qu'il en usoit comme assaisonnement. Sa mère, qui avoit voulu l'accoutumer à toute sorte d'alimens, lui prépara un jour, sans qu'il s'en doutât, un hachis de cette viande. Dès qu'il en eut mangé, il éprouva des palpitations, des syncopes et un vomissement abondant de sang qui le mit au bord du tombeau.

pour leur utilité, à celles qui viennent dans les parties affectées d'un spasme borné. Dans les cas d'affection générale du système nerveux, elles ne sauroient avoir une influence assez grande pour changer la nature de la maladie, à moins qu'elle ne soit l'effet sympathique d'un mal purement local.

IV. Les Hémorragies par fluxion locale se compliquent quelquefois avec un état cachectique, dont elles ralentissent le progrès sous un rapport, en favorisant l'excrétion des humeurs viciées qui abondent dans cet état. Ce cas est embarrassant, à cause des indications contraires également pressantes qu'il fournit.

CHAPITRE IX.

Rapports des Hémorragies adynamiques avec diverses maladies.

Les principales affections avec lesquelles on voit les Hémorragies du quatrième Genre s'associer, sont les fièvres éminemment putrides, le dernier degré du scorbut, et la résolution des forces produite par l'empoisonnement.

I. C'est un fait que les Hémorragies passives s'observent dans les fièvres putrides, c'est-à-

dire dans celles qui s'accompagnent de l'affoiblissement extrême de cette faculté qui préserve les corps vivans de la décomposition, et que Stahl regardoit comme l'attribut le plus essentiel de la vie. L'effet de cet affoiblissement est de diminuer la cohésion naturelle des solides, et de permettre au sang de se dissoudre et d'acquérir des qualités qui le rapprochent de la santé.

Cet accident des fièvres putrides n'est cependant pas si commun que le disent certains Auteurs, qui ont souvent confondu les Hémorragies par expansion avec les adynamiques, quoique l'effort précurseur des premières, le soulagement immédiat qu'elles apportoient et qui n'excluoit pas le danger, la constitution presque naturelle du sang, eussent dû les leur faire distinguer des autres.

Mais on peut citer des exemples irrécusables de cette complication. Quelquefois, dans la petite-vérole appelée *hœmatodes* ou scorbutique, l'hématurie et la transsudation sanguine des pustules ont un caractère passif qu'on ne peut méconnoître.

Van der Myc assure qu'il a vu des personnes atteintes de la peste mourir, quatre heures après l'invasion de la maladie, d'une Hé-

morragie nasale : il ajoute que le sang étoit livide, infect, et ne pouvoit se coaguler (1).

Pendant le règne de l'épizootie qui ravagea la Hollande en 1768, et dont la nature étoit analogue à celle de la fièvre adynamique des hommes, Camper vit bien souvent, dans les bœufs, des Hémorragies intestinales (2). Il remarque expressément que le sang étoit altéré, et ne se figeoit ni dans les cadavres, ni dans les vases quand on le tiroit avant la mort.

Les Hémorragies qui viennent au troisième degré de la fièvre jaune sont du Genre des adynamiques, ainsi que l'a prouvé M. Berthe, dans son Histoire de la Maladie qui a ravagé l'Andalousie en 1800. Rien ne manquoit à celles dont parle cet Auteur pour mériter d'être regardées comme telles : absence de tout effort, multiplicité des voies, décomposition du sang, etc. toutes ces circonstances sont notées par M. Berthe (3).

II. J'ai déjà dit que les scorbutiques éprouvoient quelquesfoi des Hémorragies actives; mais, malgré le sentiment de certains Auteurs, pres-

---

(1) *De Morbis Bredanis.*

(2) Quatrième Leçon sur l'Épizootie.

(3) Pag. 87, 88, 257, 258.

que tous de l'École de Stahl, il me semble incontestable que celles du scorbut invétéré sont purement adynamiques.

Ne doit-on pas mettre dans la même classe le *volvulus hæmatites* d'Hippocrate, et la maladie hémorragique décrite par Joinville, que Thierry a comparée à ce *volvulus* (1)?

III. Quand les substances vénéneuses agissent avec violence, au lieu de provoquer la réaction, elles plongent les solides dans l'atonie, et donnent au sang une fluidité vicieuse, en relâchant le lien vital qui en unit les molécules. C'est ce que prouvent diverses expériences de Wepfer, le témoignage de G. Pison sur les suites de la morsure de l'Ibiracoa (2), la putréfaction prompte des animaux tués par le poison, etc. Il est donc naturel de ranger parmi les adynamiques les Hémorragies du dernier degré de l'empoisonnement, et de les distinguer de celles qu'occasionnent soit l'irritation locale, soit les mouvemens spasmodiques irréguliers excités par la première impression du poison.

Je pourrois citer plusieurs observations de ces effusions sanguines; mais rien n'est compa-

(1) Médecine Expérimentale, Chap. III, § 3.

(2) *Histor. Natur. Indor.*

rable dans ce genre à ce que les Anciens ont dit touchant les effets de la morsure du serpent *Hæmorrhoïs*. Ils ont assuré que l'impression du venin de cet animal étoit promptement suivie d'une fluidité extrême du sang, et d'une Hémorragie universelle, non-seulement par toutes les grandes ouvertures du corps, mais encore par tous les pores de la peau, sans en excepter la partie recouverte par les ongles (1). Lucain a fait une peinture effrayante de ces accidens (2), et ce tableau ne s'éloigne guère pour le fond de ce qu'en ont écrit les Auteurs censés exacts.

Il est bien évident que ces pertes sanguines ne peuvent être d'aucune utilité, et qu'elles doivent accroître promptement la foiblesse radicale dont elles sont l'effet.

CHAPITRE X.

Rapports des Hémorragies par défaut de résistance locale et de celles par expression.

J'ai déjà dit ailleurs que les Hémorragies du cinquième Genre peuvent se joindre à toutes

---

(1) Wolfgang Franzius, *Histor. Anim. Part. IV, C. IV.*

(2) *Pharsal. Lib. IX, V.* 810.

les maladies locales qui affoiblissent la résistance de la partie.

Au nombre de ces maladies sont les flux chroniques des membranes muqueuses. Baglivi fait mention de certaines dysenteries sanglantes invétérées, sans fièvre, qui viennent après de longues diarrhées, et il assure qu'elles se guérissent infailliblement par les fumigations toniques, et par les boissons et les injections astringentes (1).

Une femme détenue depuis dix ans à la Maison de Force, a été tourmentée pendant long-temps de vomissemens glaireux habituels. Depuis environ quatre ans, cette maladie a fait place à une autre qui consiste en des accès de langueur d'estomac, pendant lesquels la malade rejette, au moyen de quelques légères secousses de vomissement, plusieurs gorgées de sang dissous dans de la sérosité. Les astringens dissipent assez promptement les attaques de cette indisposition.

Les Hémorragies des ulcères dysépulotes ont quelquefois le caractère passif le plus marqué. Hippocrate semble même avoir pensé qu'il en étoit ainsi presque toujours, puisqu'il n'a pres-

---

(1) *Prax. Med. Lib. I, de Diarrhœa et Dysenter.*

crit contre les ulcères saignans que l'application de substances astringentes (1).

J'ai souvent observé des effusions sanguines de cette sorte dans les plaies qui avoient dégénéré en ulcères blafards. C'étoit sur-tout au pansement du matin qu'on trouvoit l'appareil imbibé de sang, soit à cause des mouvemens involontaires que les malades avoient faits en dormant, soit à cause du relâchement que le sommeil avoit produit dans les vaisseaux capillaires.

Les ulcères putrides sont les plus sujets à cet accident. Paré dit que ceux des personnes attaquées d'éléphantiasis rendent fréquemment du sang (2). Quelques Historiens ont rapporté que l'Empereur Galère avoit eu des Hémorragies abondantes par l'ulcère dont il périt (3). Or, d'après ce que Pomponius Lœtus dit de cette maladie, il paroît que c'étoit un ulcère putride, et même vermineux.

Les crachemens de sang qu'on voit quelquefois au dernier degré de la phthisie, doivent trouver ici leur place.

---

(1) *De Ulcerib.* 10, 12. *Edit. Cornarii.*

(2) Liv. XX, C. X.

(3) Lebeau, Histoire du Bas-Empire.

Les Hémorragies par expression viennent dans les maladies où des corps étrangers, des tumeurs internes, des liquides amassés, des concrétions osseuses, etc. compriment les organes mous et les empêchent de contenir tout le sang que les artères y apportent.

Les tumeurs internes de la poitrine, les anévrysmes du cœur, l'hydropisie du péricarde, expriment le sang du poumon; le même effet est quelquefois produit par des duretés et des tubercules qui se forment dans certaines parties de ce viscère.

On peut, je crois, attribuer à la compression les crachemens de sang et les autres Hémorragies, soit nasales, soit intestinales, des personnes atteintes d'ascite, d'hydrothorax (1) ou de tympanite. Un homme qui avoit cette dernière maladie, présenta divers symptômes, tels que la rougeur de la peau, la plénitude du pouls, de légères effusions sanguines par le nez et par les poumons, d'où l'on pouvoit présumer que l'air

---

(1) Hippocrate dit que dans ces maladies les Hémorragies sont d'un mauvais présage (*Prædict. Lib. II*, 12); sans doute parce qu'elles dénotent que le fluide épanché est en très-grande quantité, et que les solides n'ont plus assez de ton vital pour résister à la compression.

comprimoit les viscères et chassoit le sang vers les parties externes. Enfin il tomba dans une agonie de cinq jours, pendant laquelle il rendit six pintes de sang par l'anus (1).

Dans le moment où l'on saignoit un homme tourmenté d'une colique venteuse des plus cruelles, Nitzsch vit le sang sortir avec une impétuosité surprenante (2).

CHAPITRE XI.

Rapports des Hémorragies vulnéraires, et comparaison des effets de la saignée avec ceux des Hémorragies spontanées.

Les Hémorragies vulnéraires peuvent être l'effet éloigné d'une disposition pathologique. Les calculs des voies urinaires et les insectes parasites renfermés dans les cavités en occasionnent souvent de bien opiniâtres.

Barry a rapporté l'histoire d'une hématurie sans douleur qui dura cinq ans, sans qu'on en pût soupçonner la nature. Le malade extrê-

---

(1) Observation communiquée à Combalusier. (Pneumato-Pathologie, Préface du Traducteur, pag. 41.)

(2) *Commerc. Litter. Norimb.* 1734.

mement affoibli, tomba dans la cachexie à laquelle se joignit une fièvre rémittente quotidienne. Divers remèdes toniques, amers et mercuriels, firent sortir un petit ver, de la longueur d'un pouce, par la voie des urines. L'Hémorragie cessa dès ce moment, et le malade se rétablit (1).

L'Hémorragie que procure la saignée est une Hémorragie vulnéraire, où il faut reconnoître un mouvement de dérivation, et un mouvement fluxionnaire, rendu plus actif par les ligatures, les frictions, les bains tièdes, dont on fait ordinairement précéder l'opération. Elle doit donc avoir les effets des effusions sanguines actives, et c'est sur la connoissance de ces effets qu'il convient d'en régler l'emploi dans les diverses maladies.

Il y a peu de moyens curatifs qui aient été le sujet d'autant de préventions, soit favorables,

---

(1) Galien avoit vu des Hémorragies de la gorge causées par des sangsues, et il dit qu'on doit soupçonner cette cause lorsque le sang coule par le nez et par la bouche sans aucun symptôme, antérieur ou actuel, de fluxion. Un examen attentif, ajoute-t-il, fait quelquefois découvrir à la longue une sangsue, qui étoit d'abord imperceptible, mais qui devient de jour en jour trop grande pour pouvoir rester cachée. (*De Locis Affect. L. IV.*)

soit contraires, que celui dont je parle : certains Médecins en ont abusé; d'autres l'ont injustement proscrit, et se sont privés ainsi d'un secours aussi puissant que facile. Il est vrai que les partisans de la saignée en ont souvent établi les indications sur des raisons frivoles, comme sur la nécessité d'extraire un sang corrompu, de diminuer la ténacité et la viscosité de ce fluide, etc. mais je ne trouve pas plus solides les raisonnemens d'après lesquels on a voulu la rejeter tout-à-fait.

Il n'est donc pas hors de propos de retracer rapidement les principaux effets de la saignée : c'est la manière la plus courte de rappeler tous les cas où elle peut être utile.

1°. L'évacuation du sang est avantageuse non-seulement dans la pléthore, mais encore dans cet état des maladies aiguës nommé par les Praticiens *oppression des forces*. Baillou (1) et Pringle (2) ont fait sur cela des observations très-intéressantes dont les résultats ne sont ignorés de personne.

Il est important, au commencement des maladies aiguës, de ne pas se laisser tromper par

---

(1) *Epid. Lib. II.*

(2) *On Diseases of the Army.*

la raréfaction que la fièvre cause dans les humeurs, et de ne pas regarder comme une vraie pléthore un accident passager qui y ressemble. Pour se garantir de cette méprise, on doit recueillir les inductions que fournissent, sur la quantité réelle de sang et sur le véritable état des facultés vitales, le tempérament des sujets, leur manière de vivre, et les signes qu'ils présentoient immédiatement avant l'invasion de la maladie.

2°. Hors des cas de pléthore et d'oppression des forces, la saignée produit un affoiblissement des puissances vitales, et sur-tout de la faculté motrice. Cela se connoît au sentiment de débilité que le malade éprouve, à la diminution de tous les mouvemens organiques et à celle du ton vital.

Cet effet rend la saignée précieuse pour procurer une foiblesse subite qui aille jusqu'à la défaillance, ce qui peut être utile en certains cas. On l'emploie aussi pour atténuer la fièvre et calmer l'excitation générale qu'on remarque souvent au début des grandes maladies aiguës. Mais afin de réduire cette indication à sa juste valeur, il faut la balancer avec celle que fournissent les probabilités d'un affoiblissement futur proportionné à cette première excitation,

lequel vient souvent dans le progrès de ces maladies. Les probabilités se tirent de plusieurs circonstances, dont les principales sont la constitution de l'individu, la nature de la maladie, connue par ses symptômes actuels ou par les causes dont elle dépend.

3°. La saignée a été regardée par un grand nombre d'Auteurs comme rafraîchissante ; plusieurs même la désignent par un nom qui n'exprime que cet effet, *ventilatio*. Mais les changemens qu'elle opère dans la température du corps sont différens selon l'état actuel des fonctions d'où dépend la chaleur animale. Ainsi la saignée rafraîchit sans doute quand elle diminue l'excitation fébrile et les mouvemens intimes des organes; mais elle échauffe lorsque la surabondance de sang ou un resserrement spasmodique empêchent la sorte d'action qui produit la chaleur.

J'ai entre les mains un Mémoire manuscrit de M. Vacca-Berlinghieri, touchant l'influence de la saignée sur les affections du système nerveux (1). Parmi divers faits intéressans qu'il

---

(1) *Di un Nuovo Potere della Missione di Sangue per la Cura di alcune Malattie.*

Ce Mémoire a été publié depuis par l'Auteur.

contient, j'en choisis deux qui prouvent ce que je viens d'avancer.

Un homme de trente-six ans (1) fut atteint d'une fièvre très-forte, accompagnée d'une lipyrie insoutenable. Il voulut remédier à l'incommodité de ce symptôme en se couvrant bien et en prenant une grande quantité d'eau froide ; mais ces moyens ne firent qu'augmenter ses souffrances. Alors il sollicita son frère, qui étoit Médecin, de lui faire une saignée, et il insista tellement sur cette demande (l'on ne sait pourquoi), que celui-ci fut contraint d'y céder, malgré la répugnance que lui inspiroit la foiblesse du pouls. Une très-petite saignée du pied produisit un prompt soulagement. Ce succès encouragea le malade et le Médecin : deux autres saignées dissipèrent l'accident sans retour.

Le sujet de la huitième observation est une fille de vingt-neuf ans, fort sensible, qui fut inopinément atteinte d'une sensation universelle de froid, accompagnée de palpitations, de défaillances, de suffocation et de trismus. Le laudanum et quelques révulsifs, loin de diminuer ces accidens, semblèrent les augmenter. On eut

---

(1) *Osservaz.* 17.

recours à la saignée, qui dissipa le froid et les autres symptômes, comme par enchantement. Cette attaque revint plusieurs fois, et le même moyen obtint constamment le même succès.

4°. La saignée, de quelque manière qu'on la fasse, excite un mouvement fluxionnaire de toutes les parties environnantes vers le lieu de l'ouverture, comme le prouvent l'observation de tous les temps, et les expériences les plus concluantes. On conçoit que l'étendue de ces mouvemens doit beaucoup varier selon la disposition actuelle de l'individu sur qui l'opération se fait. Cette espèce de pouvoir attractif de la saignée est la cause des deux effets suivans.

5°. On voit souvent la saignée être suivie de dépôts gangréneux ou de mauvais caractère, qu'on a tour-à-tour attribués à la piqûre du périoste, à celle des tendons, des aponévroses, des nerfs, à l'inflammation de la veine, etc. Mais comme il n'est pas toujours possible de démontrer la lésion de quelqu'un de ces organes, et que d'ailleurs il n'en est pas un aux blessures duquel ces accidens soient nécessairement attachés, il faut admettre une disposition antérieure, dont les effets ont été provoqués par la saignée.

Il y a donc apparence que lorsque ces cas

arrivent, c'est parce qu'il se préparoit un acte dépuratoire semblable à celui qui termine certaines fièvres aigüës, et que les mouvemens expulsifs, imminens et encore indécis, sont déterminés et dirigés par la saignée.

6°. D'après les lois que suivent les forces toniques dans les corps des animaux, les mouvemens d'une fluxion tendent à contrarier ceux d'une autre, de sorte que l'effet révulsif et l'effet attractif vont ensemble. C'est ce qui rend la saignée si utile pour arrêter les inflammations des viscères et de tous les organes essentiels.

Elle n'est pas moins efficace à quelque époque d'une maladie aiguë qu'il faille remplir cette indication ; il est bien malheureux que la foiblesse des derniers temps la contre-indique. Malgré tout, Sydenham prescrit impérieusement la saignée pour remédier à la suffocation qui survient quelquefois à la fin de la rougeole, et qui met le malade en grand danger. L'observation suivante parle en faveur de ce précepte dans tous les cas analogues.

Une Dame âgée de quarante-huit ans, sujette à des hémoptysies abondantes, avoit depuis quelque temps une dartre miliaire fort étendue à la jambe droite. Cet exanthème disparut spontanément, et sur-le-champ il se déclara une fièvre

continente aiguë, avec une légère fluxion de poitrine. Cette dernière eut peu d'intensité, et la fièvre parcourut ses temps sans inspirer de grandes craintes. Au neuvième jour, quand on attendoit une terminaison heureuse, la poitrine s'embarrassa, la respiration devint laborieuse. C'est alors que je fus appelé; mais, à cause de la distance des lieux, je ne pus me trouver auprès de la malade que le lendemain au soir. Le Médecin ordinaire me rapporta que, pendant la nuit, la dyspnée avoit été fort inquiétante, et que jugeant la suffocation presque infaillible, il s'étoit décidé à pratiquer la saignée du bras: le soulagement, ajouta-t-il, a été si prompt et si marqué, qu'il a fallu réitérer la saignée deux fois pour céder aux instances de la malade..... Au reste, quand je la vis, la poitrine étoit libre, l'expectoration facile, et la fièvre touchoit à sa fin. La convalescence fut longue; mais la foiblesse habituelle de la malade ne permet pas de mettre cette circonstance sur le compte de la saignée.

Je présume que la fluxion critique de la fièvre se dirigea vers le poumon, à cause de l'état maladif habituel de cet organe; que l'affection comme inflammatoire dont il étoit atteint depuis l'invasion de la maladie, ne per-

mit pas le flux hémorragique, et que l'engouement sanguin fut prévenu par l'effet révulsif de la saignée.

Encore une fois, la foiblesse où les malades se trouvent à la fin des maladies est certainement une contre-indication : mais c'est au Praticien prudent à comparer, pour se décider, les résultats possibles des deux partis.

7°. Les viscères essentiels peuvent être affectés d'une constriction spasmodique, d'autant plus pénible que l'organe reçoit plus de sang. Cela se voit sur-tout dans les attaques d'asthme, où les vaisseaux aériens du poumon semblent prêts à perdre leur cavité, par la pression qu'opèrent le sang et le spasme. Alors la saignée, en diminuant la quantité générale du sang, soulage aussitôt, même lorsqu'elle ne peut pas apporter de changement à l'affection nerveuse.

Cette utilité de la saignée peut être comparée à celle des Hémorragies par expression, Hémorragies qu'on imite encore lorsqu'on saigne pour prévenir la suffocation que les tumeurs internes et les hydropisies du bas-ventre et de la poitrine sont quelquefois sur le point de produire.

8°. Il me semble que la saignée, lorsqu'elle

est faite dans une partie atteinte de spasme, ou dans un lieu voisin et en rapport avec l'organe malade, peut, comme les Hémorragies du troisième Genre, changer ce spasme en un mouvement fluxionnaire, qui se dissipe, d'autant qu'il trouve sa solution naturelle dans l'effusion du sang.

C'est ainsi que j'explique un fait rapporté par Plutarque dans la vie d'Agésilas. Voici comment cet Historien le raconte : Agésilas « passant par » la ville de Megare, ainsi comme il montoit » au Palais public de la seigneurie qui estoit » dans le chasteau; il lui prit soudainement une » grande convulsion de nerf avec une douleur » vehemente à sa jambe saine (1), qui s'en en» fla et devint fort grosse, avec une inflam» mation extrême, et pensa-l'on que ce fust du » sang dont elle fust pleine, au moyen de quoy » il y eut un Médecin de Syracuse en Sicile, » qui luifit ouvrir la veine de dessous la cheville » du pied, *ce qui appaisa bien les douleurs ;* » mais il en sortit du sang en si grande abon» dance, qu'on ne le pouvoit estancher, de sorte » qu'il en tomba en grandes pamoisons, et fut » en très grand danger de mort soudaine: toutes-

(1) Agésilas avoit une jambe trop courte.

» fois à la fin on trouva moyen d'estancher le
» sang, etc. » (1).

Je trouve encore un exemple de cette conversion opérée avec une sorte de violence, dans une observation curieuse rapportée par M. Vacca (2). Il y est question d'une femme qui éprouvoit souvent au pharynx un resserrement spasmodique tel, que la déglutition devenoit impossible. Elle en étoit subitement délivrée par la saignée du bras, et elle sentoit chaque fois qu'on mettoit ce moyen en usage, un tiraillement singulier qui sembloit produit par une petite corde, partoit de l'ouverture de la veine, couroit rapidement jusqu'à la gorge, et déplaçoit le spasme. Il en résultoit d'abord une commotion générale, semblable à un léger accès d'épilepsie; mais après quelques momens tout disparoissoit; la malade recouvroit ses sens et se trouvoit guérie.

Notez qu'au moment où cette observation a été publiée, l'expérience avoit été faite quatre-vingts fois avec le même succès, tandis que les vésicatoires et d'autres révulsifs, utiles quelquefois, avoient échoué très-souvent.

---

(1) Plutarque, traduction d'Amiot.

(2) *Saggi, T. II, nel fine*, 2ª *Ediz.*

Quelque utile que soit la saignée dans des cas de cette sorte, on en doit user sobrement, parce qu'elle rend les malades plus sujets aux retours des affections qu'on cherche à guérir. C'est un fait constant, dont on n'a peut-être point donné de bonne explication.

Celle de Stahl est singulière. Cet Auteur qui, dans les mouvemens spasmodiques, ne voit guère que des tentatives pour expulser le sang, dit que lorsqu'on vient promptement au secours de l'Ame, et que par une saignée on lui épargne les efforts ultérieurs, cette complaisance la *gâte*; de sorte que si dans la suite on ne prévient ses besoins, elle les témoigne avec de l'impatience et des mouvemens violens; par où l'on peut se convaincre, ajoute Stahl, que cet agent se conduit dans le gouvernement du corps comme dans les affaires morales (1).

Le soulagement apporté par la saignée coïncide toujours avec la diminution de la masse du sang; et quoique cette diminution ne soit pas d'abord la cause directe du soulagement, la répétition fréquente de cette coïncidence doit associer les deux phénomènes; de sorte que le

---

(1) *Pathol. Special. Part. III, Sect. I, Membr. IX, Art. I*, § 4.

calme du système nerveux devient incompatible avec l'état où se trouvent les vaisseaux quand la réparation est faite. Le retour fréquent des accidens spasmodiques seroit donc, d'après ma conjecture, l'effet de cette association, et la saignée deviendroit doublement utile, et comme moyen évacuant et comme antispasmodique.

9°. Les partisans outrés de la saignée, à force de la prodiguer, ont quelquefois obtenu des succès auxquels leurs antagonistes refusent de croire, tant ces résultats sont éloignés d'être d'accord avec les idées reçues. Par exemple, Botal a guéri par des saignées fréquemment réitérées des maladies de langueur, des hydropisies, des cachexies et d'autres affections dans lesquelles, si l'on s'en rapporte à toutes les apparences, le sang est en trop petite quantité (1). Hoffmann ne manquoit jamais d'employer le même moyen contre la chlorose.

Ces Auteurs et beaucoup d'autres avoient sans doute leurs préventions; mais ils avoient aussi du savoir et du discernement. Il y auroit donc de l'injustice à rejeter leurs observations : il vaut mieux conclure que la manière dont ils traitoient ces maladies constitue une Méthode

---

(1) *De Curat. per Sang. Mission.*

dont l'efficacité dépend de certaines circonstances mal appréciées par ces hommes célèbres.

Je propose une idée qui tend à faire concevoir comment les évacuations sanguines ont pu guérir des maladies où il y avoit pénurie de sang. J'ai déjà dit que la soustraction subite d'une certaine quantité de ce fluide donne quelquefois aux forces qui opèrent la sanguification plus d'activité qu'elles n'en avoient, et que l'habitude des pertes peut amener la pléthore quand elles sont interrompues. La saignée agiroit-elle de même dans les cas dont je parle, et deviendroit-elle ainsi le remède du mal qu'elle sembloit devoir augmenter? Reste à déterminer quelles sont les circonstances où l'on peut espérer de la saignée un effet aussi avantageux, et où l'on ne doit pas craindre qu'elle produise *l'inanition*, dont les exemples à la suite des abus de cette évacuation sont si fréquens.

10°. On ne peut rapporter à aucun de ces effets les succès obtenus des saignées excessives dans certaines maladies opiniâtres. On connoît la Méthode avec laquelle Uffroy guérissoit le rhumatisme rebelle, et qui consistoit à tirer au malade dix-huit livres de sang en trois jours. Des évacuations pareilles ne doivent être considérées que comme des moyens perturbateurs.

Mon dessein n'est pas de parler des contre-indications ; je ferai seulement observer qu'il dépend presque du Médecin de faire dominer un tel effet de la saignée sur les autres, ce qui doit en rendre l'usage plus sûr et les contre-indications moins nombreuses. Les procédés pour cela consistent dans le choix de la manière d'opérer et dans celui du lieu de l'opération. L'évacuation subite d'une grande quantité de sang par une grande veine est très-affoiblissante ; la saignée par les sangsues établit un courant fluxionnaire qui subsiste long-temps après que l'animal a cessé de pomper, et qui devient ainsi plus propre à déranger les autres fluxions. Quesnay dit être parvenu à augmenter singulièrement l'effet révulsif de la saignée par la lancette, en faisant couler le sang avec lenteur au moyen de la transposition de la ligature sur la portion de la veine qui le fournissoit, de sorte que ce fluide tomboit goutte à goutte. C'est par une semblable Hémorragie artificielle de six heures qu'il guérit une esquinancie chez un jeune homme à qui l'on n'osoit pas faire de grandes saignées (1). Les ventouses scarifiées sont plus attractives qu'au-

(1) Traité de la Saignée, C. VIII.

cune autre saignée, à cause de la douleur qui les accompagne.

Quant à l'influence du choix du lieu, M. Barthez a posé les règles qu'on doit suivre pour le traitement des fluxions par la saignée (1), et il seroit superflu de les répéter ici. L'observation de ces règles est indispensable pour ne pas exposer les malades à des effets opposés à ceux qu'on désire d'obtenir, ou tout au moins à des pertes affoiblissantes complètement inutiles.

CHAPITRE XII.

Rapports des Hémorragies sympathiques avec quelques maladies.

HIPPOCRATE enseigne que lorsque de fréquentes Hémorragies nasales tourmentent des personnes chez lesquelles un teint fleuri et d'autres signes de pléthore ne décèlent pas un besoin de cette évacuation, on doit craindre que les organes épigastriques ne soient malades. Cette observation est de la plus grande justesse:

(1) Dans son Premier Mémoire sur le Traitement Méthodique des Fluxions qui sont des élémens essentiels de divers Genres de Maladies.

Il est inséré dans le 2e Volume des Mémoires de la Société Médicale d'Émulation de Paris.

les obstructions du bas-ventre, principalement celles de la rate, fournissent souvent l'occasion de la vérifier.

De semblables Hémorragies étant purement sympathiques, ne sont d'aucune utilité, et l'on sent qu'elles doivent nuire en achevant d'épuiser les forces déjà diminuées par la maladie.

Comme les fièvres quartes s'accompagnent fréquemment de quelque affection chronique dans les hypocondres, il est vraisemblable qu'il faut rapporter ici le pronostic défavorable qu'Hippocrate a fait des Hémorragies nasales qui surviennent dans ces fièvres (1).

Le même Auteur dit que lorsqu'il sort du sang écumeux du poumon, qu'il existe une douleur à l'hypocondre droit, le sang vient du foie (2) (c'est-à-dire que l'Hémorragie est sympathique d'une affection de cet organe), et que souvent les malades meurent. M. Barthez, qui a vu ce cas, remarque qu'on l'observe principalement dans les obstructions du foie.

M. Barthez dit encore que l'hématémèse sympathique peut venir dans des circonstances semblables (3).

(1) *Aphorism. Sect. VIII*, 82.

(2) *Prænot. Coac.*

(3) Sc. de l'Homme, Notes sur le X[e] Chap. n°. 5.

Les Médecins de Breslaw parlent d'une hémoptysie précédée et accompagnée de douleur à la rate, et évidemment sympathique.

Stoll a traité des Hémorragies très-abondantes des poumons, du nez et de l'utérus, qui compliquoient la fièvre produite par la saburre bilieuse (1). Comme elles cédoient aux émétiques et aux purgatifs, il ne doutoit pas de leur nature sympathique.

On voit fréquemment les vers intestinaux causer des Hémorragies dans des lieux plus ou moins éloignés de ceux qu'ils habitent. Hippocrate assure que les ascarides provoquent le saignement de nez (2) ; et ce fait est d'autant plus croyable, que la présence des vers dans les premières voies excite souvent le prurit des narines. Andry a vu le tænia produire un point de côté et une hémoptysie (3). M. Gouan m'a raconté qu'un de ses amis atteint d'un flux hémorroïdal excessif, n'en fut délivré que lorsque les vermifuges lui eurent fait rendre un grand nombre de strongles renfermés dans les intestins.

---

(1) *Rat. Med. T. III, Eph.* 1775.

(2) *Prædict. Lib. I*, 19.

(3) De la Génération des Vers, Préface.

CINQUIÈME PARTIE.

Traitement des Hémorragies.

CHAPITRE PREMIER.

Principes généraux du traitement des Effusions sanguines.

Je me suis appliqué à prouver que les Hémorragies devoient être considérées, tantôt comme des actes conservateurs, utiles sous tous les rapports; tantôt comme des événemens fâcheux qui menacent la vie ou altèrent les forces du malade; et tantôt enfin comme des phénomènes utiles sous quelques rapports et nuisibles sous d'autres.

Il résulte de là que, pour déterminer la conduite à tenir dans les cas d'Hémorragies, il faut d'abord estimer l'utilité ou le dommage que le malade en reçoit, et tâcher ensuite d'amener ou de maintenir les effusions utiles au degré convenable, d'arrêter les pernicieuses, et de substituer à celles qui sont utiles sous un rapport et nuisibles sous un autre, des secours artifi-

ciels qui aient les avantages de ces Hémorragies sans en avoir les inconvéniens.

Le devoir du Médecin ne se borne pas là. On a vu que l'habitude des Hémorragies exposoit à des dangers : la prudence veut donc que, sans se laisser éblouir par l'utilité actuelle dont elles peuvent être, on travaille de bonne heure, autant qu'il est possible, à faire disparoître les affections qui les rendent souhaitables, et les causes efficientes qui les opèrent.

J'ai consacré la Quatrième Partie de ce Livre à indiquer les données d'après lesquelles on peut connoître si les Hémorragies sont utiles ou préjudiciables. Mais je dois convenir que dans une foule de cas les élémens de ce calcul sont trop peu nombreux pour qu'on en doive attendre des résultats bien positifs : il est rare qu'on puisse se dispenser d'avoir recours à des tâtonnemens, afin d'acquérir la certitude nécessaire. Ces tentatives, qui ont pour but de faire découvrir quels sont les changemens introduits par la suspension ou la diminution de l'Hémorragie, exigent une grande circonspection et l'attention la plus soutenue.

En traitant des efforts hémorragiques, et en recherchant les causes qui en empêchent l'effet, je me suis trouvé dans l'obligation de faire con-

noître les principaux moyens qu'on emploie dans les divers cas pour en amener la solution naturelle. J'en ai dit assez sur cet objet pour me dispenser d'y revenir.

Lorsque, d'après la considération de l'abondance d'une Hémorragie, de la manière dont elle se fait, et de ses rapports avec l'état actuel du corps, on juge qu'il convient de la modérer ou de l'arrêter, il faut choisir une Méthode curative. Ici l'on éprouve combien est importante la distinction que j'ai faite des divers Genres d'effusions sanguines.

En effet les Méthodes ont pour objet, ou de hâter le terme des mouvemens qui produisent l'Hémorragie, et de faciliter l'action des moyens naturels qui la suppriment; ou de combattre directement chacun des élémens dont l'ensemble constitue tel Genre donné; ou enfin de déranger, par une commotion universelle, la série d'actes d'où dépend l'effusion. Il suffit de cet aperçu pour voir combien une exacte analyse de chaque cas est nécessaire relativement à la thérapeutique.

Quelque nombreux et variés que soient les moyens conseillés contre les Hémorragies, ils peuvent tous être rapportés à ces Méthodes Naturelles, Analytiques et Perturbatrices, accom-

modées aux divers Genres d'effusions, et même à la sensibilité spécifique des organes intéressés.

Je vais exposer successivement la manière de traiter les Hémorragies de tous les Genres, en indiquant les circonstances qui rendent tel ordre de Méthodes préférable aux autres.

CHAPITRE II.

Traitement de l'Hémorragie par fluxion générale.

POUR exposer toutes les Méthodes curatives des Hémorragies par fluxion générale, il faut considérer trois cas dans ces maladies : 1°. celui où l'évacuation se fait avec modération, sans trouble, sans aucun des symptômes qui dénotent un effort trop violent ; 2°. celui où la fièvre, le mouvement fluxionnaire et l'écoulement ont une impétuosité qui fait craindre une terminaison funeste ; 3°. celui où l'évacuation ayant été abondante par la rapidité ou la durée de l'effusion, l'Hémorragie continue néanmoins de se faire sans changer de nature, et jette le malade dans une foiblesse alarmante.

Premier cas. Une Hémorragie modérée du

premier Genre n'exige qu'une Méthode Naturelle, parce qu'elle tend d'elle-même à une terminaison favorable. La pléthore, le mouvement fébrile et la fluxion trouvent leur solution dans la perte sanguine, et dès que ces élémens s'évanouiront, le resserrement tonique des ouvertures par où le sang passe ne tardera pas à se faire.

Comme la fièvre et la fluxion ont presque toujours un peu trop de violence, le Médecin doit tâcher de ramener l'effort au degré de modération convenable, par les divers moyens que l'Art met à sa disposition.

La fièvre se tempère par une nourriture végétale, composée de substances rafraîchissantes liquides ; par les boissons mucilagineuses, par le petit-lait (1), l'eau de veau ou de poulet, l'eau de fontaine légèrement acidulée avec le vinaigre ou le suc de citron, par un repos parfait du corps et de l'ame.

---

(1) Hoffmann employoit beaucoup le petit-lait avec la gomme adragant ou celle de cerisier, contre les Hémorragies des personnes atteintes de petite-vérole. Mais assurément ce remède ne pouvoit être utile que contre celles qui avoient un caractère bien actif, ce que Borsieri paroît avoir méconnu.

Il est vraisemblable que cette foule d'astringens végétaux extrêmement foibles étalés dans les Traités de Matière Médicale, et sur lesquels nous nous garderions bien de compter, s'il s'agissoit d'un cas pressant, ne sont que des rafraîchissans propres à diminuer la raréfaction du sang, et à calmer la fièvre et la chaleur, et qu'ils ont l'utilité des acides mêlés en petite quantité avec l'eau. Les astringens dont je parle sont, par exemple, la grande consoude, les diverses espèces de plantain, la bistorte, la verveine, le riz, etc. dont on fait des tisanes que l'on donne en grande quantité.

Les gommes arabique, adragant, de cerisier, sont, je crois, appropriées à ce cas, parce qu'elles sont utiles, comme toutes les substances mucilagineuses, pour combattre ces mêmes élémens: je doute d'ailleurs qu'on puisse les appeler astringentes sans abuser du terme.

Le nitre est regardé comme un rafraîchissant par excellence, et sous ce rapport il convient lorsque la fièvre a un peu trop d'activité. On prétend même qu'il a la propriété de ralentir les mouvemens fluxionnaires : c'est ce qui l'a fait recommander contre toutes les Hémorragies actives par Mynsicht et par Stahl. On ne doit pas oublier toutefois qu'il est contre-indiqué par

l'ulcération des viscères, et principalement du poumon.

Lister a prétendu que le nitre étoit corrosif (1) : c'est pour cela sans doute que certains Auteurs défendent de le donner à ceux dont les humeurs sont âcres, et chez qui l'Hémorragie paroît l'effet de ce vice des fluides. Mais en premier lieu, les expériences sur lesquelles Lister a fondé son opinion touchant les propriétés du nitre, sont peu concluantes ; en second lieu, rien n'est plus incertain et plus vague que les indications tirées de cette acrimonie des fluides.

Dickson pense que le nitre est singulièrement approprié à l'hémoptysie, contre laquelle il dit que ce médicament est aussi efficace que le quinquina contre les fièvres intermittentes (1). Il a remarqué qu'il calme la chaleur et modère la force et la fréquence du pouls beaucoup mieux qu'aucun remède connu. Il mêloit demi-once de nitre avec quatre onces de conserve de roses rouges pour en former un électuaire, dont il donnoit une prise de la grosseur d'une noix muscade, quatre, six ou huit fois par jour, selon la violence des symptômes. Il aidoit ce moyen

---

(1) *Dissertat. de Humorib. C.* 31.

(2) Observations des Médecins de Londres.

de tous ceux qui peuvent remplir la même indication.

Je suis porté à croire que les préparations de plomb, très-vantées par Hundermak, Smith et plusieurs autres, agissent aussi en diminuant l'activité de la fluxion par leur vertu sédative. Au reste les dangers qui en accompagnent l'usage les rendent généralement suspectes.

Comme l'impression du froid extérieur pourroit accroître vicieusement les contractions fluxionnaires des petits vaisseaux, il faut défendre la peau du contact de l'air, et tâcher de maintenir dans toute son étendue une chaleur très-douce, qui ne soit pas suffisante pour augmenter la fièvre.

Cullen a reconnu combien le froid étoit propre à favoriser les Hémorragies, et il le met expressément au nombre des causes éloignées de ces flux (1). Je suis étonné d'après cela qu'il le place ailleurs parmi les moyens curatifs les plus efficaces et les plus sûrs, dans tous les cas sans exception (2).

On doit faire en sorte qu'aucun stimulus n'agisse sur l'organe par où se fait l'Hémorragie, et

(1) *First Lines of the Practice of Physic*, § 775.

(2) *Ibid.* § 792.

ne prolonge ainsi les oscillations fluxionnaires au-delà de leur durée naturelle. Une chaleur trop forte, des mouvemens locaux, des corps étrangers, produisent souvent cet effet : il ne faut pas négliger les précautions qui peuvent le prévenir. Dans l'épistaxis, le malade ne doit pas se moucher: si le sang corrompu l'incommode, il vaut mieux qu'il renifle de l'eau tiède. Dans l'hémoptysie, on doit modérer autant qu'il est possible les secousses de la toux. En général la température de la partie affectée doit être semblable à celle du reste du corps.

Une Hémorragie, même modérée, qui se fait par des organes dont les fonctions ne peuvent être altérées quelque temps sans danger, inspire des craintes à raison de l'importance de ces organes, et abstraction faite de la considération de la perte sanguine. C'est ce qui arrive particulièrement dans l'hémoptysie et dans l'hématémèse. Alors la Méthode Naturelle ne convient pas ; la prudence prescrit de se conduire comme dans le cas suivant.

Second cas. Lorsque les mouvemens qui opèrent l'Hémorragie ont une impétuosité dangereuse, il faut promptement recourir à une Méthode Analytique qui puisse : 1°. satisfaire par des moyens artificiels au besoin de l'évacuation;

2°. affoiblir l'activité des mouvemens fluxionnaires; 3°. solliciter doucement la constriction des pores qui doit terminer cette Hémorragie, ou du moins écarter de la partie vers laquelle se fait la fluxion, toutes les causes capables de retarder ce resserrement salutaire.

1°. Le besoin d'une évacuation de sang doit être estimé, comme nous l'avons déjà dit, d'après la constitution du malade, sa manière de vivre, ses maladies habituelles, et d'autres circonstances dont l'énumération seroit inutile. Il ne faut pas confondre ce besoin réel avec une pléthore apparente qu'on remarque dans les fièvres très-fortes, et qu'il suffit de combattre par une diète sévère, par les boissons rafraîchissantes, et sur-tout par l'eau froide. Cette distinction est essentielle dans les maladies où l'on peut craindre la malignité, afin de ne pas exposer le malade à la foiblesse qui suivroit les évacuations sanguines inconsidérément pratiquées.

Quand on s'est assuré que le besoin est réel, il faut y satisfaire, parce que les mouvemens évacuatifs naturels ont une irrégularité, ou du moins une violence dont on se méfie. La phlébotomie ordinaire est le moyen le plus prompt et le plus efficace. Pour choisir le lieu de cette opération, il faut songer à la seconde indication, et

faire en sorte que la saignée puisse être révulsive ou dérivative, selon l'état de la fluxion.

Il ne faut pas s'imaginer que ce choix soit un objet de peu de conséquence. La saignée n'a aucun effet avantageux, si l'on ne suit sévèrement dans son emploi les règles du traitement des fluxions. Entr'autres preuves, je citerai des observations curieuses que M. Desessartz a faites sur l'utilité de l'application des sangsues à la vulve, dans des cas de perte utérine abondante, accompagnée de grandes douleurs de matrice, où la saignée ordinaire étoit inutile (1).

En établissant l'indication de la saignée sur des bases solides, et en prenant les précautions capables d'en régler les effets autant qu'il est possible, on ne sera nullement détourné de cette pratique par les objections de Lindanus et d'Ettmuller (2), qui l'ont proscrite indistinctement de la cure des Hémorragies.

2°. Pour affoiblir l'impétuosité des mouvemens fluxionnaires, il faut joindre à l'usage des remèdes exposés précédemment comme propres à remplir cet objet, celui des moyens révulsifs

(1) Recueil périod. de la Société de Médecine de Paris, Messidor An XIII.

(2) *Oper. T. II.*

les plus efficaces. Ces moyens doivent être choisis parmi ceux qui ne produisent aucune excitation générale sensible : c'est un principe dont l'oubli produit de très-grands maux.

La ventouse sèche est un révulsif employé dès l'antiquité la plus reculée. Les Anciens ont très-bien dit qu'elle étoit d'autant plus efficace, que l'organe sur lequel on l'appliquoit étoit plus étroitement lié par des rapports sympathiques avec celui où se fait l'Hémorragie.

Une observation de Baglivi, citée plus haut, prouve que ce moyen, comme tous ceux qui tendent à diriger des mouvemens fluxionnaires sur un point, ne doit être mis en usage, dans les cas de cette espèce, qu'après qu'on a diminué, par des évacuations sanguines, les probabilités de la congestion inflammatoire qui menace le centre de la fluxion artificielle. Avec cette précaution, je crois les ventouses sans danger, et je n'hésiterois pas à les appliquer même sur les parties les plus sensibles, telles que les mamelles, malgré le sentiment de Barbette et de Bellegarde, qui les ont trop généralement rejetées.

Les fomentations et les bains tièdes aux parties éloignées de celle où le sang se porte, sont des révulsifs préférables au précédent. Il faut

que l'eau soit en contact avec une grande surface et pendant un temps assez long. Il importe, pour des raisons déjà données, que la chaleur en soit modérée : si elle étoit trop vive, on auroit à craindre un effet absolument contraire à celui qu'on souhaite de produire (1). Hoffmann vouloit qu'on mêlât à l'eau une petite quantité de vin, pour mieux attirer le sang vers les parties que l'on baigne.

Les astringens intérieurs ne font ordinairement dans ces circonstances qu'augmenter la fluxion : les évacuans au contraire, tels que les purgatifs, les diurétiques, les diaphorétiques, en agissant sur des organes différens de ceux par où le sang s'écoule, peuvent être fort utiles, pourvu qu'ils n'irritent point, et qu'ils ne causent pas de forte commotion. Bennet a guéri des hémoptysies graves en provoquant les sueurs par l'usage de l'étuve (2). Ce moyen est-il assez doux ?

---

(1) Je me souviens d'avoir arrêté une perte utérine inquiétante, par une longue immersion des bras dans l'eau tiède. Ce moyen m'avoit été suggéré par M. Lafabrie dont les conseils m'ont dirigé souvent dans les cas épineux de la Pratique.

(2) *Theatrum Tabidor.* C. XXX.

Ne pourroit-on pas seconder l'effet des révulsifs par l'impression d'un froid modéré sur toutes les parties vers lesquelles la fluxion s'opère? Fabrice de Hildan raconte un fait qui encourage. Un homme avoit employé sans succès un grand nombre de remèdes contre une Hémorragie nasale dont il étoit atteint; il s'avisa de tremper ses lèvres dans un vase rempli d'eau froide, et le sang ne coula plus.

Si l'on adopte cette pratique, il faut en épier attentivement l'effet: il ne seroit pas impossible que les pores qui livrent passage au sang éprouvassent seuls le resserrement, et que la congestion en fût la suite (1).

Un autre précepte qu'il ne faut pas négliger, c'est de donner à la partie une situation telle que le sang n'y soit point porté par la pesanteur. Il est évident que la gravité doit ajouter aux effets du mouvement fluxionnaire, quand elle agit dans le même sens.

3°. Je rapporte à la troisième indication les topiques rafraîchissans et les subastringens que les Praticiens conseillent d'appliquer sur les

(1) Cette crainte a déterminé Bennet à rejeter l'application du froid sur la poitrine pour combattre l'hémoptysie (*L. c. Cap. XXV.*).

parties saignantes, quand elles y sont accessibles, ou dans le voisinage, s'il en est autrement (1). Hippocrate n'hésitoit pas à mettre en usage des boissons de cette sorte dans l'hématémèse fébrile (2). Vallériola, pour combattre l'hémoptysie, couvroit la poitrine d'onguens astringens (3). L'oxycrat froid est d'un grand usage à l'extérieur.

C'est pour laisser aux pores la liberté de se resserrer, autant que pour écarter les causes capables de solliciter les contractions fluxionnaires, qu'on prescrit de débarrasser l'organe affecté des corps qui le distendent; par exemple, d'opérer promptement l'accouchement, lorsqu'une femme grosse a une Hémorragie utérine abondante.

Troisième cas. Lorsqu'une Hémorragie a déjà produit une grande foiblesse, des syncopes, des mouvemens convulsifs, le tremblement universel, des vertiges, la pâleur extrême (4), et

---

(1) Je comprends sous le nom de topiques les injections et les fumigations.

(2) *Aphorism. Sect. VIII,* 37.

(3) *Obs. Lib. II,* 2.

(4) Je ne mets point la quantité de sang évacué parmi les signes certains d'une Hémorragie excessive, parce

que les oscillations fluxionnaires, le resserrement général, le malaise fébrile, le sentiment d'une irritation locale et le caractère spécifique du pouls se maintiennent encore, le danger est pressant, et l'on doit se hâter de mettre fin à l'extravasation : I°. par une Méthode Analytique, où l'on se propose : 1°. de détruire les mouvemens fluxionnaires, 2°. de s'opposer immédiatement à la sortie du sang ; ou, II°. par des Méthodes Perturbatrices.

I. 1°. Houllier ayant à traiter une Hémorragie, dont j'ai déjà fait mention, et qui avoit réduit le malade aux abois, fut assez hardi pour employer la saignée, et le succès justifia cette pratique. Si quelquefois on juge ce parti convenable, on doit au moins user des précautions indiquées plus haut pour rendre la saignée le plus révulsive et le moins évacuative qu'il est possible.

On n'a rien à craindre ici des révulsifs excitans. Ceux qui agissent avec le plus de promptitude sont préférables aux autres, à cause de l'ur-

---

que dans une colliquation sanguine elle n'indique rien, et que la Méthode dont je vais parler n'est impérieusement exigée que par les symptômes qui dénotent un épuisement.

gence du péril. Les frictions rudes sur la surface du corps et les ligatures aux membres, sont très-usitées, et c'est avec raison (1). Bennet dit pourtant que les ligatures sont inutiles; mais il ne pense ainsi que pour avoir négligé la distinction des trois cas dont les indications sont si différentes.

Je ne m'arrête pas à réfuter le sentiment de ceux qui rejettent absolument les ligatures à cause qu'elles ont parfois un effet hémagogue. Il est évident pour ceux qui connoissent la théorie des fluxions, que le même moyen peut avoir des effets opposés, selon la manière dont il est employé et selon l'état de la fluxion.

On convient assez généralement aujourd'hui que l'effet des ligatures dépend sur-tout de la compression douloureuse et révulsive qu'elles produisent. Ceux qui en ont fait consister l'utilité dans l'obstacle qu'elles opposent au retour du sang, ont abusé de ce secours en serrant les liens outre mesure. C'est à cette manière de voir erronée qu'il faut attribuer les syncopes que Willis a vues succéder à l'apposition des ligatures (2).

---

(1) Adolphus, *De Ligaturis Dolorificis*, § 7.

(2) *Pharmac. Rational.*

En réfléchissant sur leur effet, et sur la manière dont il faut en diriger l'emploi selon les divers états d'une fluxion hémorragique, on voit combien la compression des vêtemens au voisinage des parties vers lesquelles se dirige une fluxion commençante, peut ajouter à l'intensité de ce mouvement; on voit aussi combien est contraire aux vrais principes l'usage de serrer par des ceintures l'abdomen des nouvelles accouchées, pour modérer le flux des lochies.

Il n'est pas invraisemblable que les restes des oscillations fluxionnaires d'une Hémorragie puissent s'arrêter lorsque l'estomac reçoit une vive impression. M. Grétry, sujet depuis longtemps à des crachemens de sang abondans, en ayant éprouvé une attaque qui avoit duré cinq jours, s'en délivra par l'usage de la confection d'hyacinthe, dont il prit plusieurs doses dans un temps assez court (1). Mesnard conseille, pour arrêter les Hémorragies utérines excessives des nouvelles accouchées, une potion composée des eaux distillées de plantain et de grande consoude, de vingt grains de poudre de crâne

(1) Essais sur la Musique, T. II.

humain et d'une drachme de confection d'hyacinthe.

Les alimens nourrissans et toniques, ci-dessus indiqués dans les cas précédens, peuvent amener ici les changemens les plus avantageux. Aussi l'Auteur que je viens de citer prescrivoit-il des bouillons restaurans avec la potion dont j'ai donné la formule.

C'est apparemment à l'effet révulsif de la commotion de l'estomac qu'il faut attribuer l'utilité des émétiques, de laquelle Cullen a paru douter, faute d'avoir distingué les divers Genres d'Hémorragies que j'ai établis, et les divers cas du premier Genre (1). Néanmoins, malgré l'avantage qu'ils procurent en changeant la direction des mouvemens toniques, la foiblesse du malade fait craindre ce remède dans les circonstances dont je parle.

Ce troisième cas est un de ceux où l'opium peut convenir en arrêtant les contractions fluxionnaires. On ne doit plus appréhender qu'il donne trop d'activité au mouvement du sang : la débilité du malade rend cette crainte vaine. La jusquiame blanche, dont Helvétius, Storck et Har-

(1) *First Lines of the Practice of Physic*, § 796.

les ont constaté les bons effets contre l'hémoptysie, a peut-être, sous ce rapport, quelque avantage sur l'opium.

2°. Le second objet de cette Méthode Analytique est de fermer le passage au sang, soit en provoquant le resserrement vital des pores, soit en opposant à ce fluide des obstacles mécaniques qu'il ne puisse vaincre.

L'École de Stahl a eu la plus grande répugnance pour ces moyens, à cause de ses idées exagérées sur l'utilité des Hémorragies, et de son obstination à mettre sur le compte de leur suppression tous les maux qui survenoient après, même ceux qui étoient manifestement l'effet des pertes excessives. Mais outre que les congestions et les métastases sont peu à redouter après des évacuations si copieuses, sur-tout quand on associe l'usage des révulsifs à celui des remèdes capables de contenir le sang; le danger de la mort est si pressant que toutes les autres considérations ne sont d'aucun poids.

Les remèdes capables d'inciter les exhalans à la constriction, ne sont pas utiles seulement lorsqu'on les applique sur la surface d'où le sang transsude, mais encore quand leur action s'exerce sur les parties qui sont liées sympathiquement avec les organes affectés. Comme les premières

voies ont une influence sympathique très-étendue, l'usage interne des astringens est fréquemment suivi de cette constriction.

Mais comment concevoir que les astringens intérieurs qui, donnés prématurément, augmentent ou même provoquent l'écoulement du sang, puissent dans un autre temps produire un effet opposé? Cela me paroît venir des changemens qui se sont opérés dans la disposition du système général, changemens qui ont fait varier les raports d'influence des premières voies sur les autres organes (1). Dans le premier temps de l'Hémorragie, le mouvement fluxionnaire violent qui agitoit tout le système vasculaire, le rendoit plus susceptible d'impressions sympathiques qu'aucun organe particulier, même que celui où tendoit la fluxion : lorsque ce mouvement est devenu très-foible, ce dernier organe est le

(1) Il ne faut pas perdre de vue que lorsqu'un organe dont l'influence sympathique est très-étendue, reçoit une impression qui se répète sur ses subordonnés, celui qui est actuellement le moins sain est celui qui la ressent le plus. Réga remarque fort bien que les personnes qui ont des ulcères aux jambes ou ailleurs, les sentent souvent s'enflammer dès qu'elles ont bu du vin généreux. (*Tract. Med. de Sympathia, Cap. V.*)

plus éloigné de l'état naturel, et c'est là que l'effet de l'impression astringente reçue par les premières voies doit être le plus vivement ressenti, en vertu de la communication sympathique.

Les Auteurs qui ont écrit sur la Matière Médicale nous présentent un très-grand nombre d'astringens ; mais il est indubitable que la plupart de ces médicamens portent ce nom seulement parce que les Observateurs ont méconnu leur manière d'agir, et qu'ils ont considéré leur effet final, sans se mettre en peine de l'action immédiate par laquelle ces substances y ont contribué.

Les astringens sur lesquels l'expérience nous permet de compter le plus, sont : 1°. les substances végétales où le tannin se trouve en abondance, comme les feuilles de chêne, l'écorce de grenade, les balaustes, les noix de galles, les cônes de cyprès, le simarouba, le suc d'hypociste, celui de *mimosa catechu*, les semences de myrte, le suc de roses rouges, dont ont fait diverses préparations qui en rendent l'usage commode ; 2°. les acides végétaux et minéraux, sur-tout le vinaigre, l'acide du citron et de l'orange aigre, l'acide sulfurique ; les sels avec excès d'acide, tels que le sulfate d'alumine, celui

de fer, celui de cuivre, soit simple, soit ammoniacal, le tartrite acidule de potasse, les préparations de fer et de ce dernier sel.

Ensuite viennent quelques substances absorbantes trop employées par les Praticiens pour qu'on ose les proscrire, malgré que leur vertu ne me semble pas bien prouvée; de ce nombre sont les os pulvérisés, la coque d'œuf calcinée, les coraux, etc.

Pendant long-temps on a regardé comme des astringens du premier ordre des substances auxquelles on conteste aujourd'hui cette propriété, et que néanmoins on admet encore dans certaines préparations officinales, moitié par habitude et moitié par un reste de confiance : je veux parler du bol d'Arménie, des terres sigillées, du sang-dragon, etc.

Il seroit imprudent sans doute de se fier à ces deux dernières sortes de médicamens; mais il n'est peut-être pas sage de les exclure de quelques compositions dont la réputation est faite. Qui oseroit affirmer qu'elles n'apportent aucune modification avantageuse aux substances actives auxquelles on les mêle ?

Parmi le nombre prodigieux de remèdes astringens composés, les pilules d'Helvétius, le sirop de myrte, celui de roses rouges, et la

poudre de Lindanus, jouissent d'une célébrité méritée. M. Swediaur propose une poudre styptique composée de parties égales d'alun et de gomme kino, dont la dose est de dix grains, plusieurs fois dans le jour (1). H. Smith en a composé une autre qu'il nomme *tonique*, et dont les ingrédiens sont dix grains de vitriol bleu, deux drachmes de gomme arabique et une drachme de gomme kino.

Plusieurs Auteurs ont senti qu'il convenoit d'associer aux astringens les narcotiques, dont j'ai expliqué plus haut le mode d'utilité. C'étoit la pratique de Sylvius de Leboë, de Lindanus, de Boerhaave, et de beaucoup de Médecins plus modernes. L'opium obtient la préférence sur tous les médicamens de sa classe.

Je parlerai des moyens locaux propres à solliciter la constriction des exhalans, et de ceux qui peuvent opposer un obstacle mécanique à l'extravasation, lorsque j'exposerai la thérapeutique des Hémorragies par défaut de résistance locale. Je me bornerai dans ce moment à faire une remarque relative au choix des topiques astringens.

La propriété stimulante de ces topiques doit

---

(1) *Pharmacop. p.* 395.

être proportionnée au besoin actuel, et ne pas l'excéder s'il est possible; aussi pour choisir les plus convenables, il est utile de tâtonner en commençant par ceux dont l'effet irritant est modéré. Je me suis aperçu que lorsqu'on se pressoit d'employer les styptiques les plus forts, on favorisoit la fluxion en même temps qu'on resserroit les pores, et qu'il s'ensuivoit bien souvent tantôt une inflammation, tantôt un accroissement de l'Hémorragie.

La différence de ces deux effets dépend de la disposition vitale de l'organe et des parties environnantes, disposition qui rend les mouvemens fluxionnaires ou la réaction inflammatoire plus ou moins faciles.

En réfléchissant sur cela, on explique la contradiction qui se trouve dans les sentimens des Médecins au sujet des propriétés médicales de l'aloès.

Manardus (1) et plusieurs autres prétendent que c'est un excellent remède pour fortifier les veines hémorroïdales, et en empêcher le flux sanguin. Mésué, Sérapion, Avicenne regardent au contraire cette substance comme un puissant hémagogue par les mêmes voies. Ant. Musa et

(1) *Lib. I, Epist. I.*

Garcias Ab Horto, ont vu l'aloès causer un flux hémorroïdal abondant accompagné de douleurs atroces (1).

Il me paroît que l'aloès agit comme les astringens trop irritans dont je parlois. L'excitation qui provient de son impression spécifique sur les vaisseaux du rectum, provoque un mouvement fluxionnaire; dont l'abord du sang est l'effet. Mais en même temps cette substance resserre les pores exhalans; la constriction peut aller depuis le degré le plus léger jusqu'à la réaction inflammatoire : il peut arriver aussi que la fluxion domine et fasse dilater synergiquement les pores; mais un défaut de proportion entre l'activité de ce mouvement et la dilatation, doit être la cause des douleurs qui accompagnent le flux.

II. Enfin lorsque cette Méthode Analytique est insuffisante, comme le danger est pressant, il faut recourir à des Méthodes Perturbatrices, que certains condamnent en général, mais qui, mises en usage dans la circonstance supposée, n'ont rien que la saine Médecine doive proscrire.

Le but de ces Méthodes est de produire sur tout le système vivant une impression profonde

---

(1) Garcias Ab Horto, *Aromat. et Simpl. Medic. apud Indos Nascent. Historia.*

qui dérange l'ordre actuel des mouvemens : on espère qu'un grand trouble interrompra ces fluxions opiniâtres, et qu'après la secousse les fonctions rentreront dans leur ordre naturel.

La syncope, considérée sous le rapport thérapeutique, doit être placée parmi les moyens perturbateurs. On tâche de la procurer en prescrivant au malade de se tenir debout, de marcher, de faire des efforts, quand il est réduit au dernier degré de foiblesse ; de sentir des odeurs pour lesquelles il a de la répugnance, de regarder avec attention un corps qui tourne rapidement sur son axe, etc.

Une passion portée à son plus haut période peut avoir des effets aussi avantageux que la syncope. J. Fortis et Langius conseillent d'exciter chez le malade une crainte subite, soit en lui fesant voir comme très-prochain le malheur qu'il redoute le plus, soit en lui donnant une terreur panique par des moyens en rapport avec sa manière de sentir. Dans la crainte, disoient les Anciens, le sang se réfugie vers le cœur et les gros vaisseaux, comme vers son dernier retranchement (1), et par conséquent il abandonne le système capillaire, d'où il s'é-

(1) *Velut ad Arcem.*

chappe immédiatement dans la plupart des Hémorragies.

Les vrais Médecins ont bien vu que c'est à la crainte, à l'horreur et à des affections analogues qu'il falloit rapporter l'utilité des amulettes dégoûtans, et de ceux dont l'usage s'accompagne de certaines cérémonies propres à frapper les esprits foibles.

L'impression d'un froid vif peut causer une perturbation suffisante dans le cas dont je m'occupe. On n'a pas bien déterminé les circonstances où cette Méthode convenoit ; mais Willis, M. Bosquillon et autres ont senti qu'elle n'étoit pas admissible dans tous les temps. Quelques-uns ont vu que lorsqu'elle n'étoit pas utile elle nuisoit beaucoup, et véritablement l'effet n'en est sûr que lorsque les évacuations ont été abondantes, et que les mouvemens fluxionnaires tiennent seulement à une sorte d'habitude vicieuse.

Il ne faut pas confondre l'emploi du froid selon cette Méthode, avec l'usage qu'on en fait pour resserrer les parties vers lesquelles se fait la fluxion, et pour aider ainsi la constriction tonique naturelle des exhalans. Dans le premier cas on ne doit pas l'appliquer d'une main timide, ni rien faire pour en modérer l'impression. Le

précepte d'Hippocrate, qui, dans les pertes utérines, défend de pousser le rafraîchissement jusqu'à produire le frisson, ne regarde que le second cas (1).

Rivière, pour arrêter une Hémorragie nasale opiniâtre, fit coucher le malade sur une couverture de laine étendue à terre, et lui couvrit tout le corps de linges trempés dans l'oxycrat froid.

Si l'application est bornée, il faut ou choisir une partie très-sensible, ou faire une impression vive, afin que la sensation se répète dans tout le corps.

Pasta parle d'une Dame qu'un Médecin guérit d'un flux de sang utérin, en la faisant marcher pieds nuds, soutenue par deux personnes, dans sa chambre dont le pavé étoit couvert d'une couche de glace (2)

Nous savons que le froid, appliqué sur les parties naturelles, suffit souvent pour provoquer un frisson général, et arrêter une Hémorragie nasale.

Voici un moyen conseillé par Kosak pour

---

(1) *Ventri perfrigerantia imponito, cavens ne horreat.* (*De Morb. Mulier. II*, 5.)

(2) *Consideraz. Medico-Chir. sopra gli Sgravi Sanguigni del Parto*, *XII*, § 149.

arrêter l'hémoptysie (1) : il consiste à plonger pendant un quart d'heure les mains et les pieds dans l'eau froide, dont on abaisse encore la température par l'addition d'un sel soluble. On a satisfait quelquefois à la même indication par le moyen d'une bouteille de plomb applatie et remplie de mercure coulant, qu'on appliquoit sur le dos, sur la poitrine, ou sur quelque autre partie très-sensible au froid.

CHAPITRE III.

Traitement de la disposition habituelle aux Hémorragies par fluxion générale.

Les Hémorragies habituelles du premier Genre sont une occasion prochaine de divers maux redoutables, comme j'ai tâché de le faire voir. Il est donc de l'intérêt du malade qu'on cherche à l'en délivrer, mais seulement en détruisant les mouvemens vicieux qui les produisent, et en fesant disparoître les incommodités auxquelles elles remédient.

Il seroit superflu de parler de la nécessité de soustraire le malade aux causes procatarctiques

(1) *De Hæmorrhagia, Pars. II.*

dont nous avons fait l'énumération. Je me borne à présenter quelques moyens propres à combattre : 1°. la pléthore, 2°. la disposition hémorragique essentielle, et 3°. le génie intermittent, qu'on peut regarder comme les trois principales causes proégumènes des retours de ces Hémorragies.

1°. Lorsque ces retours sont annoncés par les signes ordinaires de la pléthore, ou lorsque l'interruption d'une Hémorragie périodique donne lieu aux mêmes symptômes, le Médecin doit, sans plus attendre, diriger ses efforts contre l'activité vicieuse de l'hématose.

Plusieurs prescrivent une cure palliative, qui consiste à saigner aux époques des Hémorragies et toutes les fois qu'on soupçonne une augmentation dans la masse du sang. Mais cette pratique accélère encore la sanguification ; il en arrive que les momens du besoin se rapprochent, et que l'habitude des évacuations sanguines se renforce.

Je pense qu'il vaut mieux recourir aux médicamens évacuatifs, qui portant leur impression sur des organes secrétoires, en sollicitent les excrétions, et ont le double avantage de diminuer la pléthore, et de faire cesser l'habitude des mouvemens hémorragiques. C'est ainsi qu'il

faut concevoir l'utilité des purgatifs, des diurétiques, des diaphorétiques, très-usités dans ces occasions, par exemple, lorsque la cessation des règles laisse les femmes exposées aux effets de la surabondance du sang.

C'est dans la même vue qu'on prescrit les cautères et les autres émonctoires artificiels (1) qui, s'ils ne suffisent pas d'abord tous seuls, permettent au moins d'éloigner peu à peu les saignées, et d'en désaccoutumer le malade. Un homme très-pléthorique, ayant renoncé aux évacuations sanguines artificielles auxquelles il étoit habitué, pensa être accablé par l'obésité et la surabondance du sang. Un écoulement de sérosité qui se fit par les extrémités inférieures le sauva. Dans la suite il échappa au danger en conservant deux cautères, et en se soumettant de loin en loin à quelques saignées (2).

Fernel dit que le mercure empêche les re-

---

(1) Kosak donne un précepte, peut-être minutieux, pour prévenir l'accumulation du sang, et conséquemment les retours des Hémorragies par pléthore : c'est de favoriser l'accroissement des cheveux, des poils et des ongles, par de fréquentes sections.

(2) Peffaut de la Tour, Journal de Médecine, 1757, T. VI.

tours des Hémorragies (1). Je pense qu'il prévient le renouvellement de la pléthore, en excitant la salivation, et peut-être en introduisant un commencement de cachexie.

En considérant tout cela, je serois porté à croire que dans les cas d'une prompte colliquation sanguine, les purgatifs capables de donner aux humeurs une tendance à quelqu'autre dégénération, pourroient entraver la première. Il seroit intéressant de voir l'effet que produiroient de petites doses de coloquinte, suffisamment réitérées.

Quels que soient les moyens pharmaceutiques ou chirurgicaux employés pour empêcher le renouvellement de la pléthore, on doit les seconder par un régime convenable, dont la nourriture végétale, l'abstinence des liqueurs spiritueuses, un travail modéré mais assidu, sont des parties essentielles.

2°. La disposition hémorragique indépendante de tout besoin d'évacuation sanguine est extrêmement difficile à guérir, car presque toujours elle est identifiée avec la constitution primordiale. Je n'y connois point de remède spécifique : les moyens employés communément

(1) *De Abditis Rer. Causis, Lib. II, C. XIV.*

peuvent être rapportés pour la plupart à des Méthodes Analytiques. Quelques réflexions feront sentir combien ces Méthodes doivent être variées.

La disposition hémorragique, lorsqu'elle ne coïncide pas avec une tendance à la pléthore, est ordinairement jointe à certains états vicieux des forces vitales, contre lesquels nous avons des moyens thérapeutiques, et qu'il suffit quelquefois de combattre pour annuler ou affoiblir les effets de la disposition.

1°. Les mouvemens hémorragiques sont excités chez ceux qui portent cette disposition, par les affections locales accompagnées d'irritation et de douleur. Aux preuves que j'ai déjà fournies de ce fait, je puis ajouter cette observation de Lamotte : « L'accoucheur, dit ce Chirurgien, » doit faire beaucoup d'attention à tout ce qui » se passe chez une femme grosse, particulière- » ment à la fin de sa grossesse, parce qu'il n'ar- » rive aucune douleur en aucune partie de son » corps, à qui celles de l'accouchement ne » puissent succéder, comme je l'ai vu très-sou- » vent arriver » (1).

Il est clair que dans les cas de cette espèce, le

(1) Obs. Liv. II, Ch. XX.

meilleur moyen d'empêcher les Hémorragies, c'est de travailler à détruire ou du moins à rendre plus foible l'influence de l'affection locale.

2°. Quand la cachexie est jointe avec la disposition hémorragique, les évacuations sanguines sont fréquentes. Cette association est des plus fâcheuses, car d'un côté les Hémorragies augmentent la foiblesse, qui est un des élémens de la cachexie, et de l'autre leur suppression laisse accumuler des matières séreuses dépravées qui s'échappoient avec le sang.

C'est encore ici que sont utiles les fonticules, pour conserver des mouvemens fluxionnaires vers un point extérieur, et pour substituer une évacuation purement séreuse à celle plus affoiblissante dont on redoutoit les suites. Les apéritifs toniques, les préparations martiales, seules ou combinées avec d'autres fortifians plus prompts, combattent la foiblesse et la diathèse concomitante.

3°. Quelquefois la disposition hémorragique s'accompagne d'une sensibilité physique et morale telle, que les impressions les plus foibles suffisent pour susciter des évacuations sanguines. Je crois, non-seulement d'après l'analogie, mais encore d'après l'observation directe, que

l'opium, la jusquiame et les autres narcotiques, sont alors parfaitement indiqués.

4°. Enfin quand cette disposition semble seule, que les actes n'en sont pas subordonnés à l'action des agens extérieurs, ni à l'influence d'affections contre nature conjointes, un traitement analogue à celui des maladies qui proviennent d'une mobilité excessive, obtient quelquefois du succès.

Willis ayant à traiter une Hémorragie rebelle, qui lui parut dépendre d'un *spasme* du système artériel, se servit avec avantage des antispasmodiques directs, de la pivoine, des eaux de mélisse, de canelle, thériacale, etc. M. Weikard a vû des Hémorragies habituelles, qui avoient résisté aux moyens ordinaires, céder au café et à l'éther (1).

Le quinquina a réussi entre les mains de Morton, qui l'a donné pendant long-temps à des malades chez qui la disposition aux effusions sanguines s'accompagnoit de chaleur hectique, et d'une consomption commençante (2).

Borel raconte qu'un Ecclésiastique âgé de trente ans, abstème, très-affoibli par des Hé-

(1) Exposition de la Doctrine de Brown.

(2) *Phthisiologia, Lib. I, C. IV.*

morragies nasales qui, depuis son enfance, revenoient presque tous les jours, fut entièrement guéri par l'usage modéré du vin (1)

C'est vraisemblablement dans des cas de cette espèce qu'on a trouvé si avantageux un changement considérable dans la manière de vivre, changement qui s'étendoit à l'air, à la nourriture, au sommeil, et généralement à toutes les choses non naturelles. C'est une sorte de Méthode Perturbatrice dont les effets ne doivent pas nous étonner.

Peut-être faut-il concevoir de la même manière la diminution de la fréquence des Hémorragies, après des chagrins accablans qui ont dû altérer profondément la constitution. Un célèbre Compositeur, sujet depuis son enfance à des hémoptysies fréquentes, assure qu'il en est rarement attaqué depuis la mort de ses enfans.

3°. Les retours des Hémorragies peuvent être subordonnés au génie intermittent, et alors on trouve dans le quinquina, donné comme dans les fièvres périodiques, un spécifique sûr pour les prévenir. Le diagnostic de ces cas n'est pas difficile, lorsque les intervalles sont parfaitement égaux, qu'ils sont semblables à ceux qui

---

(1) *Histor. et Observ. Rarior. Cent. II*, 87.

séparent ordinairement les paroxysmes de ces fièvres, que les retours ne peuvent être attribués à aucune cause extérieure, qu'ils sont accompagnés de quelqu'un des symptômes caractéristiques des accès fébriles. Mais il n'en est pas toujours ainsi : les bizarreries du génie intermittent font quelquefois méconnoître la nature des récidives. Au reste je m'abstiens de traiter ce sujet parce qu'il y auroit trop à dire.

CHAPITRE IV.

Traitement des Hémorragies par expansion.

Dans ces Hémorragies il faut considérer deux cas très-différens : 1°. celui où le mouvement expansif est provoqué par une cause excitante, qui enveloppe le corps en entier ou dans sa plus grande partie, de sorte que l'action du système vasculaire est l'effet d'une attraction générale dans tous les sens ; 2°. celui où cette action est primitive par rapport aux autres élémens de l'Hémorragie, et dépend de causes intérieures qui ont spécialement de l'influence sur le cœur et les vaisseaux.

Premier cas. Il n'est pas douteux qu'il ne faille s'opposer à l'extravasation du sang, puis-

qu'il ne résulte aucun bien de sa perte, et que l'effusion et l'infiltration se font seulement par une excitation qui vient du dehors. La Méthode qu'il convient d'employer ici est Analytique, et a pour but: 1°. de soustraire le corps, s'il est possible, à l'action des agens nuisibles; 2°. de détruire le mouvement expansif, et de produire un resserrement dans toutes les parties où le sang se porte avec trop d'abondance, afin de le repousser dans les gros vaisseaux.

1°. Quand l'Hémorragie par toutes les voies dépend de l'impression d'un bain trop chaud; quand, dans les maladies aiguës, l'éruption des pétéchies et les effusions sanguines sont provoquées par la chaleur qu'on entretient autour du malade au moyen des couvertures, il est bien aisé d'éloigner ces causes; mais lorsque l'extravasation est l'effet de la chaleur excessive d'un climat étranger, il n'est pas facile de mettre le malade à l'abri de cette influence morbifique: la fuite même n'est pas ordinairement assez prompte. Heureusement l'expérience montre qu'il suffit le plus souvent de dissiper les premiers efforts, et que le corps supporte ensuite sans beaucoup de peine l'impression d'une température d'abord si dangereuse.

2°. La seconde indication peut être remplie

au moyen d'un froid modéré, qu'il ne faut pas confondre avec la simple soustraction de la chaleur excessive. Les pétéchies et les effusions sanguines auxquelles l'air chaud des appartemens donne lieu dans certaines maladies aiguës, principalement dans les fièvres exanthématiques où il existe déjà un mouvement expansif, n'ont pas ordinairement besoin d'autre remède, comme Sydenham l'affirme (1).

Les astringens intérieurs et extérieurs contribuent au même effet. Rien n'en peut rendre l'usage suspect : le mouvement hémorragique n'ayant pas son principe dans une affection du système vasculaire, il n'est pas à craindre qu'un obstacle l'oblige à prendre une mauvaise direction, pourvu qu'on ait soustrait le malade à l'action des excitans extérieurs.

On trouve un exemple remarquable de l'utilité des astringens intérieurs dans la lettre que Houel écrivit des Antilles à Helvétius (2) pour lui parler des succès qu'il avoit obtenus du spécifique de ce dernier, combiné avec le suc de citron, dans le traitement d'une sueur sanguine

---

(1) *Schedula Monit. de Novæ Febris Ingressu.*

(2) Traité des Pertes de Sang, 1706, p. 87.

qui épuisoit les Européens nouvellement arrivés dans ces contrées brûlantes.

Le nitre et les astringens opérèrent la guérison de l'Hémorragie expansive, causée par la fatigue, le vin et la chaleur, que j'ai déjà citée d'après Fabrice de Hildan.

Second cas. Lorsque le mouvement expansif est spontané, il faut délibérer pour voir s'il convient d'y mettre obstacle, ou si l'on doit le respecter. On sait que de telles Hémorragies peuvent être la crise d'affections fébriles : on se gardera de s'opposer à celles que l'on présume être de cette nature, d'après la considération de l'affection conjointe de l'épidémie régnante, des maladies habituelles de l'individu, et de toutes les autres circonstances qui servent ordinairement de données pour résoudre ces questions. Dans les cas douteux même il vaut mieux rester dans l'inaction, à moins que l'abondance ou la rapidité de l'écoulement et la foiblesse qu'il amène, ne forcent à prendre un autre parti.

Mais lorsque l'effort n'a rien de critique, il faut le combattre avec les précautions nécessaires : car les pétéchies, les ecchymoses, les Hémorragies par divers organes à la fois, qui surviennent prématurément dans les maladies aiguës, décèlent toujours un mouvement désor-

donné du système vasculaire, et une perméabilité suspecte des parois des vaisseaux. Il est rare, sans doute, que ces symptômes doivent inspirer des craintes par eux-mêmes, comme tendant à priver le corps d'une portion de sang; mais ils avertissent de l'état de l'économie animale, et alors le traitement antihémorragique est mis en usage moins pour retenir le sang dans ses vaisseaux, que pour remédier au mauvais état des forces.

Quelques Médecins ont proposé de traiter ces cas par les seuls astringens; mais cette conduite est dangereuse : des obstacles opposés brusquement à l'effort expansif spontané, peuvent le convertir en fluxionnaire, et le diriger vers quelque organe essentiel.

On doit préférer une Méthode Analytique capable : 1°. d'affoiblir le mouvement d'expansion, 2°. de diminuer ensuite la perméabilité des solides.

1°. C'est pour n'avoir pas distingué les divers Genres d'Hémorragies qui viennent dans les petites-véroles graves, qu'on a blâmé Sydenham sur la conduite qu'il tenoit lorsque l'hémoptysie et l'hématurie se montroient à l'instant de l'éruption. Il saignoit abondamment, et ensuite il prescrivoit les astringens combinés avec les nar-

coliques : c'étoit ordinairement une potion faite avec deux onces d'eau de fleurs de coquelicot, quatorze gouttes de laudanum liquide, trois drachmes de vinaigre distillé, et demi-once de sirop de méconium (1).

La conduite de Haller, dans une épidémie varioleuse de mauvais caractère, peut être proposée pour modèle (2). Au moment de l'éruption des pustules, ceux qui avoient usé de confection d'hyacinthe ou d'un régime échauffant, devenoient couverts de taches noires ou livides de deux lignes de diamètre. L'apparition de ces ecchymoses étoit précédée de douleurs au dos et à la poitrine, et d'une hémoptysie.

Les acides, les rafraîchissans et les purgatifs, produisoient des métastases dangereuses ou même une mort prompte. Haller imagina que le camphre et les boissons délayantes pourroient être plus utiles, et le succès le plus complet lui prouva la justesse de ses conjectures. Le camphre, suivant les observations d'Alexander, ralentit la circulation, tempère la chaleur et modère les mouvemens expansif et fluxionnaire. La seconde partie de la Méthode étoit contre-

---

(1) *De Febrib. Putrid. Variol. Confluent.*

(2) *Opusc. Patholog. Obs.* 44.

indiquée par l'éruption variolique qu'il ne falloit pas déranger.

C'étoit aussi en contrariant cette éruption que les purgatifs étoient nuisibles; car il me paroît que dans des circonstances différentes, on les a mis en usage avec une utilité manifeste, soit pour affoiblir l'expansion, soit pour expulser des premières voies le sang qui s'y corrompoit. Monro, en traitant l'Hémorragie expansive dont j'ai parlé d'après lui, se servit heureusement de la saignée et des purgatifs, dont il fit une sage combinaison avec les moyens propres à remplir l'indication suivante (1), et Vandermonde se conduisit à-peu-près de même.

La poudre tempérante de Stahl est doublement indiquée, à cause de sa vertu rafraîchissante et de son action légèrement purgative.

2°. Après avoir fait précéder ces moyens, on peut employer avec sécurité ceux qui sont propres à resserrer les parties par où le sang s'échappe. C'est donc le moment alors de mettre en usage les astringens intérieurs, auxquels on peut associer le quinquina, en extrait, en dé-

(1) Il prescrivit plusieurs jours de suite une mixture laxative, composée d'une infusion de séné, de tartre soluble, de teinture de Jalap et de sirop de roses solutif.

coction ou en substance. Pour en assurer le succès, il faut éloigner tout ce qui pourroit échauffer la surface du corps, une fraîcheur modérée étant un des meilleurs astringens.

CHAPITRE V.

Traitement des Hémorragies par fluxion locale.

Ces Hémorragies, je l'ai déjà dit, peuvent se terminer d'elles-mêmes d'un manière favorable, par l'épuisement du mouvement fluxionnaire, et par la constriction tonique des exhalans : elles sont donc susceptibles d'être traitées par une Méthode Naturelle.

Cette Méthode mérite la préférence sur les autres, premièrement lorsque les forces sont en bon état, que l'effusion est modérée, et que l'on est fondé, par la considération du passé ou autrement, à juger que la fin de l'écoulement n'est pas éloignée; secondement quand l'Hémorragie tient à une longue habitude d'excrétions semblables, et qu'on peut la regarder avec vraisemblance comme un moyen de décharge rendu nécessaire par la constitution du malade.

Elle est de rigueur quand il existe une conges-

tion sanguine dans l'organe par où l'Hémorragie se fait, congestion qui se reconnoît à la douleur gravative de cet organe, au sentiment d'embarras, à la gêne et au trouble de ses fonctions. Les Méthodes qui tendent à faire cesser l'effort et à décomposer l'appareil, pourroient laisser subsister cette congestion, ce qui seroit funeste à la partie, dont le dégorgement est souvent le premier besoin (1).

L'objet de cette Méthode est de laisser épuiser le mouvement fluxionnaire par le dégorgement de la partie, de prévenir une nouvelle congestion, et d'éloigner tout ce qui pourroit s'opposer au resserrement des exhalans. Quelque simples que soient ces indications, elles exigent pourtant divers soins.

Pour empêcher que la congestion ne se renouvelle, il peut être utile de procurer une évacuation sanguine générale par la saignée. Il est néanmoins prudent de n'y avoir recours que dans le cas de pléthore, et on fera bien d'en user de telle sorte qu'elle soit en même temps un moyen révulsif.

(1) On voit dans quel sens il faut entendre ce qu'ont dit Bordeu et Robert sur l'utilité des hémoptysies pour prévenir la phthisie pulmonaire.

Le renouvellement de la congestion peut dépendre d'un état d'irritation et de douleur de l'organe affecté. Il faut s'appliquer à éloigner les causes de ces affections, si elles sont à la portée des moyens de l'Art, ou du moins à diminuer le sentiment de l'impression de ces causes, autant qu'on le peut sans nuire aux contractions fluxionnaires qui doivent débarrasser l'organe. Les vapeurs de l'eau tiède, pour les parties qui ne sont pas accessibles aux topiques d'une autre consistance, les injections mucilagineuses, les médicamens adoucissans, tels que l'onguent anodin (1), les cataplasmes émolliens ordinaires, remplissent cette indication. Pasta conseille des topiques dont l'opium est l'ingrédient le plus actif; mais ils sont à craindre à cause de leur vertu stupéfiante, tant que la congestion dure.

Quand la congestion, la douleur, l'irritation et tous les symptômes apparens de la fluxion se sont dissipés, rien n'empêche d'inviter les exhalans à la constriction, par des applications rafraîchissantes ou légèrement styptiques, soit immédiates, soit sur les parties voisines.

Mais quand une Hémorragie par fluxion locale se maintient avec opiniâtreté depuis long-

---

(1) *Pharmacop. August. Class. XVII.*

temps, qu'elle affoiblit le malade à pure perte, ou que du moins on la juge plus nuisible qu'utile, on doit chercher : 1°. à détruire le mouvement fluxionnaire, 2°. à opposer un obstacle au passage du sang.

1°. Pour remplir la première indication, les rafraîchissans généraux ne sont presque jamais d'aucun effet : la fluxion est, pour ainsi dire, trop confinée pour que de semblables moyens puissent l'atteindre. Les seuls remèdes vraiment efficaces sont les narcotiques, les révulsifs, et souvent les toniques.

Ces cas sont ceux où l'opium obtient le plus de succès, principalement quand on l'associe aux anti-spasmodiques directs, tels que l'éther et le camphre. Il arrête presque à coup sûr les oscillations fluxionnaires, sur-tout lorsqu'elles sont entretenues par une douleur locale, ou qu'elles succèdent par transformation à des mouvemens spasmodiques. On peut le donner alors sans crainte, quelle que soit l'étendue de la fluxion : ainsi il produit les plus heureux effets quand les lochies sont rendues excessives par la fatigue des accouchemens laborieux, ou par la rétention d'une partie d'arrière-faix putréfié (1). Il termine

(1) Murray, *Apparatus Medicam. T. II.*

les Hémorragies rebelles qui ont pris naissance de la commotion excitée par les passions violentes, comme M. Dumas l'a vu chez une Dame à qui des chagrins profonds avoient causé une perte utérine, contre laquelle on avoit inutilement employé bien des remèdes, et qu'il arrêta par ce narcotique

Stoll a voulu déterminer les cas d'hémoptysie où l'opium est utile (1): peut-être est-on en droit de lui reprocher de les avoir trop restreints; mais il a vu que c'étoit le secours le plus puissant quand elle étoit entretenue par l'irritation du poumon.

Les révulsifs sont applicables à tous les cas où la Méthode Analytique est admissible. Au lieu d'éviter ceux qui sont excitans, comme nous l'avons recommandé dans le premier temps des Hémorragies par fluxion générale, on doit les préférer. Les ventouses sèches et scarifiées et les vésicatoires sont de ceux qu'on met le plus fréquemment en usage. L'utilité de ces derniers a été

---

(1) *Prælect. in Divers. Morb. Chronic.*

M. Caizergues a lu à la Société Médicale un bon mémoire sur l'emploi de l'opium dans les Hémorragies en général : on en peut voir l'extrait dans le Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris, An XII, mois de Brumaire.

reconnue fort tard, puisque M. Bosquillon en attribue la première prescription à Bryan Robinson de Dublin (1), et que M. Pinel la revendique en faveur de Mertens. Stoll guérit par le vésicatoire appliqué sur la poitrine une hémoptysie provoquée par une affection spasmodique ambulante, qui avoit déjà causé des tumeurs séreuses et emphysémateuses en diverses parties du corps, et qui depuis quelque temps s'étoit fixée sur le poumon, dont elle troubloit les mouvemens au point de faire craindre la suffocation (2).

Une règle qu'on doit suivre scrupuleusement par rapport aux révulsifs, c'est de les appliquer seulement aux lieux qui, par le voisinage ou par leurs sympathies particulières, sont en relation avec les parties affectées. Sans cette précaution, les bornes du mouvement fluxionnaire le soustrairoient à l'action des moyens qui tendent à l'arrêter.

On peut concevoir d'après cela l'utilité spéciale de certains remèdes anti-hémorragiques, dont la manière d'agir a été méconnue ou imparfaitement expliquée. Je ne parle pas des ligatures douloureuses, ni des frictions aux bras

(1) Notes sur la Médecine Pratique de Cullen, § 795.

(2) *Rat. Med. Ephemer.* 1778, *Februar.*

conseillées par Van Swieten contre l'hémoptysie: mais, par exemple, ne peut-on pas croire que la navigation et la promenade en voiture par des chemins unis, prescrites pour combattre certains crachemens de sang, agissent comme des révulsifs, par leur influence spécifique sur l'estomac?

Craton conseille, pour arrêter les Hémorragies nasales qui ne dépendent pas de l'*intempérie du sang*, c'est-à-dire, qui ne sont pas l'effet d'une fluxion générale, de plier forcément le petit doigt de la main du côté de la narine saignante, et de le contenir dans cette position au moyen d'un ruban, tandis que le malade fait ses efforts pour étendre les autres (1). On sait que cela ne peut se faire sans douleur, à cause de la disposition des tendons extenseurs, et c'est dans cette circonstance que gît l'utilité du remède. Forestus obligeoit le malade à tenir avec le doigt annulaire fléchi un morceau de craie blanche, jusqu'à ce que la chaleur de la main l'eût échauffé (2).

Ce sont d'excellens révulsifs que certains évacuans donnés à petite dose, de manière qu'ils augmentent les mouvemens vers un organe dé-

---

(1) *Consilior. Lib. III*, 7.

(2) *Observ. Lib. XIII*, 10.

terminé, sans produire de la foiblesse. Les Hémorragies chroniques de l'utérus se combattent avec succès, comme l'a expérimenté Bergius, par de légères doses d'ipécacuanha, assez fréquemment réitérées pour exciter des nausées presque continuelles.

Kosak prescrivoit les sudorifiques d'après des vues semblables. On attaque la fluxion de deux manières à la fois, lorsqu'aux évacuans on joint les narcotiques : c'est ce qui fait le mérite de la poudre de Dover, de la combinaison du kermès minéral avec l'opium, etc.

Peut-être est-ce pour n'avoir pas appliqué les révulsifs assez près de la partie malade qu'on ne put jamais parvenir à déranger une fluxion bornée périodique, dans un cas dont Zacutus nous a laissé l'histoire (1). Un homme éprouvoit tous les mois un vertige qui l'obligeoit à se tenir couché sur son ventre, les yeux fermés, et pendant lequel il étoit dans un état de stupeur et d'engourdissement universel. Ce symptôme duroit deux jours; il survenoit ensuite un écoulement de quelques onces de sang par les angles des yeux, sans douleur, sans prurit, sans rougeur, et la santé se rétablissoit. Les rafraîchis-

(1) *De Prax. Medic. Admir. Lib. I, Obs.* 50.

sans généraux, les légers purgatifs, les bains, les fonticules aux bras et aux cuisses, n'apportèrent pas le moindre changement. Il en fut de même de la saignée à la saphène, faite quatre jours avant le paroxysme. Heureusement l'évacuation étoit peu abondante; le malade, qui jouissoit d'ailleurs d'une santé athlétique, se soumit à ce tribut.

Cependant lorsque les révulsifs agissent avec une violence telle qu'il en résulte une commotion universelle, on n'est pas tenu de suivre cette loi avec la même rigueur : on est quelquefois étonné des heureux effets que les drastiques ont dans toutes les Hémorragies chroniques. Zacutus rapporte l'histoire d'une personne qui perdit environ trente livres de sang dans une semaine, sans que les révulsifs ordinaires, les astringens ni les narcotiques pussent ralentir le flux. On s'avisa de lui appliquer le cautère actuel à la plante des deux pieds, et l'Hémorragie fut supprimée sur-le-champ (1).

Je crois encore que la révulsion est plus efficace quand on cherche à la faire vers un organe qui est chez le malade le terme d'une fluxion habituelle. Peut-être doit-on expliquer ainsi

(1) *Lib. cit. Obs.* 66.

divers faits singuliers qui semblent déposer contre toutes les règles du traitement des fluxions, mais dont nous ne connoissons pas assez les circonstances concomitantes. Par exemple, Forestus avoit employé vainement plusieurs révulsifs contre une Hémorragie nasale par fluxion bornée, entr'autres les ventouses aux hypocondres. Il les fit appliquer à la plante des pieds, et l'effusion s'arrêta dans l'instant. Je désirerois savoir si le malade n'étoit pas sujet à la goutte ou à quelqu'autre fluxion vers cette partie.

Il est de fait que les Hémorragies de ce Genre sont bien souvent entretenues par la foiblesse générale : c'est une circonstance qui leur est commune avec les affections spasmodiques partielles. Alors les saignées, loin de diminuer l'écoulement sanguin, en augmentent l'intensité, comme l'ont vu Pasta (1) et Lindanus (2).

Je pense que ce cas est un de ceux où le quinquina est éminemment utile. Cette même vertu fortifiante qui le rend suspect dans les premiers temps des Hémorragies par fluxion générale, et qui en fait quelquefois un emménagogue puis-

---

(1) *Lib. cit.* § 65.

(2) Cité par Ettmuller, *Colleg. Pract. de Fux. Menstr.*

sant, lui mérite le premier rang parmi les moyens propres à donner aux solides le degré de vigueur générale, d'où paroît dépendre l'équilibre des forces.

En réfléchissant là-dessus, on ne pourra s'empêcher de rejeter la pratique vulgaire touchant le régime. Au lieu de le prescrire débilitant, comme on le fait indistinctement dans tous les cas d'Hémorragie, je crois qu'on doit s'appliquer ici à le rendre analeptique et fortifiant.

Il me semble que les affections tristes de l'ame sont plus à craindre dans les cas dont je m'occupe que dans aucun autre. La frayeur, le chagrin, une idée pénible suffisent pour renouveler un écoulement suspendu. Il est une foule d'amulettes auxquels on ne sauroit attribuer aucune vertu physique, tels que les os humains, les dents d'hippopotame, et dont toute l'utilité doit consister à rendre à l'ame sa tranquillité, en mettant son espérance dans des moyens faciles, qui n'inspirent aucun dégoût; aussi remarque-t-on qu'ils ne réussissent jamais si bien que chez les femmes, et contre les Hémorragies qui ressentent le plus l'influence de l'imagination, savoir celle de la matrice.

2°. Comme je dois parler ailleurs des divers procédés par lesquels on oppose au sang un obs-

tacle invincible, je me contente de faire ici quelques remarques.

Les astringens intérieurs ne font ordinairement qu'accroître les Hémorragies de ce Genre. Le resserrement général qu'ils produisent l'emporte de beaucoup sur la constriction locale; cela arrive sur-tout quand ils sont donnés à petites doses; car si on les donne en grande quantité, ils peuvent agir comme des moyens perturbateurs.

Cet effet nuisible des astringens, trop connu pour que j'en rapporte des exemples, prouve que, pour la répétition sympathique des impressions de l'estomac dans une partie malade, il faut que l'affection de cette dernière ne soit pas isolée; il prouve encore que cette partie doit intéresser les autres organes par une altération plus ou moins considérable du système entier des forces.

Les moyens capables de procurer la constriction tonique des exhalans doivent être appliqués, autant qu'il est possible, sur la surface par où se fait l'Hémorragie, et pour cela il faut choisir les topiques dont la forme et la nature sont les plus appropriées à l'organe.

Il seroit pourtant avantageux quelquefois de pouvoir compter sur des applications et des

impressions faites ailleurs, parce que d'un côté, les organes affectés ne sont pas toujours accessibles ; et que de l'autre, le mélange du sang dénature souvent les topiques immédiats et en détruit l'effet. Mais si l'on veut faire quelque tentative de cette sorte, on doit choisir les parties qui sont les plus unies par les liens sympathiques avec celles d'où le sang s'écoule.

C'est vraisemblablement à ces communications qu'il faut attribuer le succès de certaines pratiques, consacrées par un ancien usage, et qu'on semble aujourd'hui dédaigner, peut-être mal-à propos. Paul d'Ægine croit que des impressions irritantes sur le prépuce peuvent arrêter une Hémorragie nasale (1). Galien prescrivoit contre le même flux de tamponner les oreilles avec de la laine couverte de son suint; et Pascheque, pour arrêter un épistaxis qui avoit

---

(1) *De Arte Mèdic. Lib. II, C. LIX.*

Les rapports sympathiques entre le nez et les parties naturelles ont été admis par les Anciens comme des vérités, pour ainsidire, proverbiales. Un Officier d'Artillerie m'a dit que durant un long séjour à Constantinople, il avoit adopté l'usage de se raser les poils des narines, et que pendant cette opération, il éprouvoit une éjaculation. Je pense que ce n'étoit qu'une émission d'humeur prostatique ; mais c'en est assez pour donner du poids à l'opinion des Anciens.

résisté à beaucoup de moyens, employa heureusement quelques gouttes de vinaigre rosat, qu'il versa dans l'oreille correspondante à la narine d'où le sang couloit (1). Il usa de ce remède avec confiance, d'autant que Scribonius Largus le conseille, et qu'il l'avoit lui-même vu réussir entre les mains de plusieurs Praticiens.

CHAPITRE VI.

Traitement de la disposition habituelle aux Hémorragies par fluxion locale.

Pour entreprendre ce traitement avec sûreté, l'on doit premièrement tâcher de reconnoître si l'Hémorragie est l'effet d'une disposition essentielle primitive; si elle est tellement devenue habituelle que toutes les fonctions se soient mises en rapport avec cette évacuation; ou bien si elle est isolée et subordonnée à quelque affection locale.

Dans les deux premiers cas, on doit se con-

---

(1) *Riverius, Observat. Communicat.* 16.

Il est bon de remarquer en passant qu'Avicenne propose, pour arrêter l'éternuement, de verser de l'huile chaude dans les deux oreilles.

duire d'après les règles que nous avons proposées en parlant du traitement de la disposition habituelle aux Hémorragies du premier Genre.

Dans le troisième, il faut s'appliquer à découvrir la nature de l'affection locale, afin de l'attaquer par les moyens convenables.

Les affections spécifiques, telles que la goutte, les fluxions métastatiques dartreuses, psoriques, etc. sont quelquefois heureusement déplacées par les révulsifs, sur-tout par les vésicatoires appliqués au voisinage de l'organe par où se fait l'Hémorragie, ou dans les parties que ces maladies affectoient primitivement.

Aux révulsifs il faut joindre les remèdes intérieurs qui combattent spécifiquement ces affections.

Deux états contribuent à maintenir habituellement dans les organes un mouvement fluxionnaire plus ou moins étendu : ce sont l'atonie et l'irritation de ces mêmes organes. C'est presque toujours à l'une de ces modifications des forces vitales qu'il faut rapporter l'Hémorragie dont je parle ; aussi faut-il s'attacher à les bien distinguer dans la pratique, pour les combattre par leurs remèdes respectifs. Les hémoptysies nous présentent chaque jour ce problème à

résoudre, et l'on ne peut approuver les Médecins qui les traitent toutes indistinctement par la Méthode adoucissante.

CHAPITRE VII.

Traitement des Hémorragies adynamiques.

Les Hémorragies adynamiques ne sont utiles sous aucun rapport, et comme elles augmentent l'asthénie, il faut se hâter d'y mettre fin dès que les symptômes dont elles s'accompagnent ne laissent point de doute sur leur nature.

Deux élémens se présentent à combattre: 1°. l'affoiblissement des forces vitales, qui prive de leur cohésion naturelle les solides et les fluides; 2°. la dilatation des exhalans, qui exige toujours les mêmes procédés curatifs, à quelque principe qu'on la veuille rapporter.

Comme on ne peut soupçonner aucun élément fluxionnaire, on ne doit rien attendre des moyens dont l'action se borne à changer la direction des mouvemens; ainsi les révulsifs ne sauroient trouver place dans ce traitement, au moins en tant qu'ils produisent les effets que leur nom rappelle. Il est vrai que certains peuvent être utiles sous un autre point de vue,

quand on les emploie suivant une Méthode que j'exposerai plus bas.

Deux Méthodes sont d'un usage commun pour combattre les Hémorragies adynamiques : l'une est purement tonique, et l'autre excitante.

La première a pour objet de resserrer les liens vitaux des molécules, par l'emploi des astringens proprement dits, c'est-à-dire des substances qui contiennent une grande quantité de tannin ; du quinquina ; des acides et des sels acidules ; des préparations martiales, et d'une diète fortifiante.

Je ne range point le froid parmi les moyens curatifs des Hémorragies adynamiques. Dans l'état de foiblesse où le corps se trouve, il est peu susceptible d'antipéristase : néanmoins quand l'asthénie est médiocre, rien n'empêche d'essayer ce moyen à un degré modéré.

La petite-vérole que les Praticiens nomment sanguine offre un exemple frappant d'une asthénie profonde et d'une Hémorragie adynamique générale. Le traitement qui convient alors peut donc être pris pour modèle de la Méthode à suivre dans la cure des effusions dont je parle. Or les remèdes les plus usités en ce cas sont (1) : le

(1) Borsieri, *Institut. Medic. Pract. de Exanthem.* § 272.

quinquina en poudre, donné à la dose d'un gros ou de quatre scrupules, toutes les quatre heures; au milieu des intervalles, l'alun seul ou dissous dans le petit-lait : autrement un scrupule du spécifique d'Helvétius, incorporé dans la conserve de roses. On vante aussi la teinture de roses vitriolée, qui se prescrit à la dose de cinq ou six cuillerées prises à des intervalles plus ou moins éloignés (1). Borsieri fait l'éloge de tous les acides; mais il accorde sans difficulté la préférence au sulfurique, qu'il conseille de mêler aux boissons ordinaires.

Comme le danger est quelquefois pressant, et que les stimulans ordinaires ne provoquent aucune réaction sensible, il faut étudier toutes les combinaisons qui peuvent accroître l'action de ces médicamens. Par exemple, il est utile de savoir que, d'après des expériences récentes, l'acide vitriolique et le quinquina réunis sont beaucoup plus astringens que lorsqu'ils sont employés séparément.

Non-seulement les alimens doivent être substantiels, mais encore il convient d'en donner aussi fréquemment que l'estomac du malade peut le

---

(1) On peut voir les diverses manières de la préparer dans la Rhodologie de Rosemberg. (*Part. II. C. XXVI.*)

supporter; il faut aussi que, par leur consistance et par leurs assaisonnemens, ils soient propres à faire sur le ventricule cette première impression tonique qui suit immédiatement les repas restaurans, et qui se répète dans tous les organes.

Cette Méthode a un inconvénient qui mérite la plus sérieuse attention : les astringens nuisent aux fonctions des premières voies, excitent des coliques et suspendent l'excrétion des matières fécales. Cet inconvénient est encore plus grave quand l'Hémorragie se fait par les intestins, parce que le sang retenu s'y décompose promptement. La constipation est toujours un symptôme fâcheux, attendu que la putréfaction des excrémens peut augmenter l'adynamie.

Il faut prévenir ces derniers accidens par les lavemens et les purgatifs toniques, tels que la rhubarbe, l'aloès, les tamarins. Quant aux douleurs, on peut les calmer en associant aux purgatifs quelqu'une des préparations opiatiques dont il sera question dans l'exposition de la Méthode suivante.

La Méthode excitante a pour but de relever subitement les forces vitales par le moyen des cordiaux et des échauffans, tels que le vin, les substances aromatiques, la thériaque, les diverses espèces de philonion. Elle a sur la Méthode

tonique l'avantage d'obtenir son effet en moins de temps : mais, outre que le résultat n'en est pas durable, elle a des inconvéniens qui la rendent moins sûre. Elle peut provoquer un mouvement expansif dont les suites sont fort à craindre, attendu l'état actuel du corps. C'est apparemment ce qui la rendit funeste dans un cas dont parle Eugalenus (1). Lorsque le scorbut étoit peu connu, des Médecins prirent, dans une occasion, des taches scorbutiques pour des effets de la peste, et donnèrent à pleines mains la thériaque et d'autres alexitères. Cette conduite, dit Eugalenus, hâta la mort de plusieurs malades.

Les Anciens avoient jugé que cette Méthode échauffante étoit particulièrement appropriée aux Hémorragies qui suivoient la morsure des serpens venimeux, sur-tout de l'Hémorroïs. Celse prescrivoit des préparations dont l'asphodèle, la rue, la menthe sauvage, le costus, la cannelle fesoient la base (2). Il est possible que ce traitement mérite la préférence quand il s'agit de combattre des effusions adynamiques produites par les poisons.

---

(1) *De Morb. Scorbut. Symptom. T. XXXVI.*

(2) *Med. Lib. V, C. XXVII.*

Les réflexions suivantes mènent à une troisième Méthode.

Il paroît que l'action fébrile donne au sang des scorbutiques une consistance égale, et quelquefois supérieure, à celle qu'il a naturellement, quoique diverses observations prouvent que dans le scorbut confirmé, sans fièvre, ce fluide manque du degré de cohésion nécessaire (1).

Ainsi dans le scorbut aigu avec Hémorragie par expansion, dont Monro a donné l'histoire, ce Médecin vit que le sang échappé des narines étoit d'une très-ferme consistance lorsqu'il s'étoit refroidi.

Il est vraisemblable que cette densité accidentelle n'existe que dans les momens de réaction, comme durant les efforts dépuratoires, etc. Cela peut expliquer les contradictions des observateurs touchant les qualités du sang des scorbutiques.

Les fortes irritations locales, en provoquant une fièvre qui est du genre des angio-téniques, peuvent relever le ton vital des solides. Il est permis d'inférer cela de plusieurs faits dont je ne

(1) Voyez Van Swieten, *Comment. in Aphorism. Boerhaavii*, § 1151. n°. 3, sur ces mots : *sanguis venis eductus*. — Voyez sur-tout le passage d'Höffmann, cité à la fin de cet article.

citerai que le suivant. M. Alibert dit avoir observé « un écoulement sanguin passif, qui se
» continuoit par intervalles et depuis plus de
» quatre mois, chez une jeune fille scorbuti-
» que, et qui disparut au milieu des phénomènes
» d'une péripneumonie dont la malade fut at-
» teinte, et dont elle guérit par les procédés cu-
» ratifs ordinaires (1) ».

D'après tout cela, ne pourroit-on pas, dans les cas pressans, ou lorsque les autres moyens sont inutiles, chercher à exciter la fièvre par des irritations locales sur des parties peu importantes ? Sous ce rapport les ligatures douloureuses, les sinapismes, le cautère actuel, méritent une place parmi les remèdes des Hémorragies adynamiques ; mais il est clair qu'on est dispensé de toutes les règles relatives à l'emploi de ces moyens considérés comme révulsifs.

Au reste, cette Méthode Perturbatrice doit avoir ses inconvéniens, comme toutes celles du même ordre. Mais si l'on ne la croit pas assez sûre pour la mettre en pratique, elle peut servir du moins à expliquer bien des guérisons qu'on rencontre dans les Recueils des Médecins observateurs.

---

(1) Élém. de Thérapeutique et de Mat. Méd. T. I, p. 67.

CHAPITRE VIII.

Traitement des Hémorragies par défaut de résistance locale.

Je me propose de parler spécialement, dans ce Chapitre, des Hémorragies qui se font par les vaisseaux capillaires. Le traitement que je vais décrire seroit trop souvent insuffisant pour celles de ce Genre qui ont leur source dans les gros vaisseaux.

Je vais exposer les moyens qu'on emploie pour fermer les voies par où le sang s'échappe du système capillaire. Ils sont les mêmes soit que la dilatation des pores ait été dès le commencement la seule cause de l'extravasation, soit qu'elle reste après la disparition des mouvemens fluxionnaires ou des autres élémens des Hémorragies composées.

Dans les Hémorragies actives ordinaires, cet élément est le dernier dont on doit s'occuper : mais il est des circonstances où le malade est menacé de perdre tout son sang, et où l'indication la plus urgente est de retenir, au risque de tout ce qui peut en arriver, une certaine quantité de ce fluide indispensable au maintien de la vie.

Je suppose donc ici qu'on a bien établi la né-

cessité de s'opposer à la sortie du sang, d'après la considération réfléchie de l'ordre des indications, de l'urgence du cas, de l'impuissance où sont les exhalans de se resserrer d'eux-mêmes; et je vais présenter les Méthodes curatives par lesquelles on parvient à ce but.

Il y en a deux principales : 1°. l'une a pour objet de provoquer l'action vitale des solides et de les solliciter à la constriction; 2°. l'autre, qu'il faut rapporter à la prothèse chirurgicale, a pour objet d'opposer au sang un obstacle artificiel et de le substituer à la constriction.

1°. Les topiques propres à solliciter la constriction sont nombreux. Les acides végétaux, les minéraux assez affoiblis pour ne pas cautériser ou enflammer les parties vivantes, les sels acides, tels que l'alun, le vitriol blanc, le vitriol bleu, la boule d'acier, la pierre divine, l'eau de Rabel et l'esprit de vin, tiennent le premier rang.

Sans doute ces remèdes méritent généralement la préférence qu'on leur accorde; mais on auroit tort d'en dédaigner plusieurs autres qui, s'ils ont moins de vertu, ont aussi moins d'inconvéniens.

Les résines pulvérisées sont de ce nombre : elles entrent dans les poudres astringentes des pharmacies. Les baumes ont encore un autre

avantage : ils fournissent par la combustion un acide en vapeur, qui sous cette forme pénètre aisément en des lieux inaccessibles à d'autres topiques.

Personne n'ignore que le froid incite les exhalans à se resserrer ; mais on ne sait pas aussi généralement qu'il en est de même d'une chaleur inaccoutumée. Je connois une Dame qui, dans le temps de ses menstrues, éprouve un sentiment de chaleur désagréable et une suppression, toutes les fois qu'elle porte les linges dont la propreté prescrit l'usage dans cette circonstance.

C'est probablement à l'impression de la chaleur qu'il faut attribuer le succès d'un moyen fort usité autrefois, et auquel on a rarement recours aujourd'hui. Il consiste à placer un fer rouge de telle sorte que le sang rendu par le malade tombe dessus à mesure qu'il découle, et que la vapeur de ce sang brûlé aille en s'élevant frapper la surface saignante.

Quelques-uns ont regardé l'huile de térébenthine comme un astringent; mais Van Swieten assure qu'elle est presque sans vertu, si on ne l'applique chaude (1). La chaleur n'agit ici qu'à

(1) *In Boerhaav.* § 218.

titre de stimulant; elle n'est jamais assez vive pour cautériser.

On assure que diverses substances d'une odeur fétide sont merveilleusement utiles pour arrêter l'Hémorragie du nez. La fiente de porc est celui des médicamens de cette nature qui a le plus de réputation. Les émanations infectes agissent-elles seulement en resserrant les pores; ou bien produisent-elles encore dans tout le corps un mouvement systaltique et perturbateur, comme d'horreur ou de crainte?

Des stimulans âcres, tels que le tabac, sollicitent vivement la constriction des exhalans; mais il faut se souvenir qu'ils tendent aussi à exciter les mouvemens fluxionnaires, ce qui doit les faire proscrire quand ces derniers sont imminens.

On voit que le resserrement peut être provoqué par des moyens très-variés. Il me paroît que tous les médicamens qui produisent une irritation supérieure à celles auxquelles la surface du corps est habituellement soumise, sont capables de causer cette contraction. Plusieurs faits semblent prouver encore que plus l'impression s'éloigne de celles qui sont généralement agréables ou avantageuses au corps, plus elle agit efficacement.

Comment se fait-il que de telles impressions puissent arrêter les Hémorragies, tandis qu'ailleurs nous avons compté des impressions semblables parmi les causes de ces écoulemens? Je l'ai déjà dit : c'est qu'il faut distinguer, dans l'action des irritans, un effet local immédiat, qui est le resserrement tonique des pores, et un effet plus étendu, qui est un mouvement fluxionnaire des parties environnantes ; lequel peut ensuite amener synergiquement la dilatation des exhalans. Or la supériorité relative de l'un de ces effets dépend de diverses circonstances quelquefois difficiles à déterminer.

C'est pour faire dominer l'effet astringent sur l'autre qu'on prescrit d'employer d'abord les remèdes les moins stimulans, de n'en venir à ceux d'une grande activité que lorsqu'on s'y voit forcé par l'inefficacité des premiers, et de prévenir, par des révulsifs convenables, l'effet attractif des moyens très-irritans.

Il y a des substances inodores, sans vertu sensible, que les Médecins des deux derniers siècles ont souvent employées comme topiques, sous la forme de poudre; telles sont les préparations de frai de grenouille, connues sous le nom de *sperniola*, le lycoperdon, l'usnée humaine. Je crois qu'elles provoquent le resserrement par

la sensation désagréable que cause, sur certaines parties, l'impression d'une matière pulvérisée. Il seroit peut-être à désirer qu'on ne rejetât pas totalement les remèdes de cette sorte; ils pourroient remplacer avec avantage les astringens stimulans, quand on auroit intérêt de prévenir les mouvemens fluxionnaires.

Lorsque le défaut de résistance locale est absolument indépendant de toute affection du système entier, on doit peu compter sur les astringens intérieurs; les médicamens, pour agir avec efficacité, doivent être appliqués ou sur la partie affectée même, ou sur les plus voisines. Trioen raconte un fait qui confirme cette règle (1). Une femme fut atteinte, après ses couches, d'une perte utérine qui dura seize ans, et qu'aucun remède antérieur ne put suspendre. La malade étoit d'une maigreur effrayante, quand on s'avisa de lui mettre dans le vagin un pessaire composé de linge et de charpie; et enduit d'un mélange de fiente de cochon, de bol d'Arménie, de terre sigillée, de sang-dragon et de blanc d'œuf; pessaire qu'on tenoit humecté avec de l'eau ferrée, et qu'on maintint en place avec un bandage serré. Ce léger astringent

(1) *Fascicul. Observ. Medico-Chirurgic. p.* 49.

vint à bout d'une maladie contre laquelle avoient échoué les médicamens intérieurs pendant un grand nombre d'années.

Quand cette Méthode n'est pas suffisante, on a recours à la seconde.

2°. Quelquefois le sang se coagule dès qu'il est sorti, et lorsqu'il est encore en contact avec les embouchures des conduits par où il s'est extravasé. Cela arrive quand l'Hémorragie n'est pas bien abondante, et que le sang jouit, si l'on peut parler ainsi, de son irritabilité à un degré suffisant. Le cailiot forme alors un obstacle mécanique qui arrête l'effusion.

L'art imite la nature en retenant le sang sur la surface saignante, pour qu'il ait le temps de s'y coaguler. C'est le but qu'on se propose lorsqu'on tamponne l'ouverture des cavités dont les parois fournissent le sang.

Quand l'Hémorragie a de l'intensité, le caillot seroit continuellement chassé par le nouveau sang extravasé, si une compression ne le retenoit appliqué sur les pores. Il ne faut donc compter sur le tampon que lorsque la cavité est assez petite pour se remplir au moyen d'une quantité de sang médiocre, et que ses parois ont peu d'extensibilité ; ainsi le tampon aux narines est fort utile ; celui qu'on mettroit à

l'entrée du vagin pour arrêter les pertes utérines, permettroit une trop grande effusion de sang avant de produire son effet; celui de l'orifice de l'utérus seroit utile dans les cas ordinaires; mais après l'accouchement il ne donneroit qu'une sécurité trompeuse, à cause de l'extensibilité de ce viscère.

Il est des cas où le sang a une tendance étonnante à se corrompre. Alors le tampon a presque autant d'inconvéniens que d'avantages; car on est forcé d'évacuer souvent le sang retenu, et l'impression qu'il a faite en se décomposant, n'a certainement pas accru le ton de la partie avec laquelle il étoit en contact.

Quand la surface saignante est accessible aux topiques solides, on ne sauroit mieux faire que de la couvrir d'une substance propre à se mouler sur la configuration, et à recevoir une compression suffisante : la charpie fine est la matière la plus commode. Les poudres astringentes dont on l'imprègne ont la double utilité d'exciter les parties à la constriction, et de former, en se mêlant avec le sang, une pâte qui s'accommode à la figure de la surface.

L'usage d'appliquer immédiatement les substances spongieuses et celles qui ont un doux velouté, est ancien et très-répandu. Galien se

servoit d'un emplâtre hérissé de poil de lièvre. Marius assure que le poil de castor est un des meilleurs topiques contre les Hémorragies (1). Nous employons vulgairement la charpie, l'agaric préparé, la toile d'araignée (2).

L'utilité de ces matières me paroît consister en ce que: 1°. elles pompent l'humidité, et font disparoître une des conditions nécessaires à la transsudation du sang par atonie; 2°. elles agacent les solides vivans, et les sollicitent à la contraction d'une manière fort douce et sans réveiller les mouvemens fluxionnaires; 3°. elles s'accommodent parfaitement aux inégalités des surfaces, et favorisent ainsi la compression.

La foiblesse extrême des solides, qui les rend incapables de toute réaction, une situation désavantageuse, qui empêche de maintenir sur la surface saignante un appareil compressif, obligent quelquefois de recourir au cautère actuel ou potentiel, qui oppose au sang un obstacle

---

(1) Traité du Castor, § XIV.

(2) M. Cadet a trouvé dans les toiles d'araignée des substances qui ont un rang parmi les moyens propres à exciter la constriction des exhalans, comme le muriate de soude, le fer, des acides, et qui doivent contribuer à l'effet qu'on cherche à produire. (Journal de la Société de Médecine de Paris, Vendémiaire An XIII.)

invincible en produisant une escarre, et donne à toute la partie une commotion violente, capable d'y amener un nouvel ordre de choses.

Quand le sang vient immédiatement des grands vaisseaux, comme après l'ouverture spontanée des anévrysmes et des varices, il est rare que les moyens précédens suffisent, quoiqu'ils nous semblent toujours utiles, au moins comme auxiliaires. On est forcé d'en employer de plus efficaces, tels que les fortes compressions, la ligature des vaisseaux, etc. que nous indiquerons plus particulièrement en parlant des Hémorragies vulnéraires.

CHAPITRE IX.

Traitement des Hémorragies par expression et de celles par sympathie.

Les Hémorragies par expression dépendent immédiatement d'une cause mécanique; aussi ne sont-elles efficacement traitées que par les procédés capables de détruire ou d'atténuer la cause comprimante. Dans les cas ordinaires, on n'en doit pas même employer d'autres, de peur que si l'on excitoit le resserrement des pores pour empêcher la sortie du sang, il ne se formât

des congestions dangereuses dans les organes comprimés.

Stoll croit avoir prolongé la vie à un hydropique prêt à mourir d'une effusion sanguine par le nez et par les poumons, en lui tirant par la ponction une grande quantité de sérosité. L'Hémorragie se renouvela quand l'eau se fut de nouveau ramassée (1).

Mais il peut arriver que l'expression fréquente du sang affoiblisse les parties à travers lesquelles il transsude, et qu'à la compression succède un défaut de résistance; alors il faut se conduire selon les règles établies dans le Chapitre précédent.

Lorsque les Hémorragies sympathiques sont modérées, on ne doit songer qu'à traiter l'affection primitive dont elles dépendent: pour l'ordinaire ce traitement suffit.

L'hémoptysie hépatique dont Baillou rapporte l'histoire, avoit résisté à tous les remèdes directs. Lorsqu'on en eut découvert la nature, on ne s'occupa que de la maladie principale, et le malade fut guéri par des évacuans, qui lui firent rendre une quantité énorme de matières.

Stoll a souvent observé des Hémorragies du

---

(1) *Ratio Medend. Ephem. Ann.* 1778 *Februar.*

nez, des poumons de l'utérus, produites sympathiquement par des affections des premières voies, affections parmi lesquelles il note particulièrement celles que causent la constipation et la saburre bilieuse. Il a très-bien remarqué que le traitement, par les rafraîchissans et par la saignée, étoit infidèle, ne fesoit que suspendre l'effusion sanguine, affoiblissoit les malades, et les laissoit exposés à des rechutes qui survenoient pour la plus légère cause.

Il assure que les seuls moyens utiles ont été les lavemens, les minoratifs et les émétiques. Il donnoit ces derniers tantôt à haute dose pour procurer des évacuations promptes, tantôt à petite dose comme on les emploie pour combattre les obstructions des viscères abdominaux. Au reste, cette Méthode étant révulsive, ce n'est pas d'après ses heureux effets seulement qu'on peut affirmer la nature sympathique des Hémorragies qu'elle guérissoit; mais il est plus que probable que ce grand Praticien n'avoit négligé rien de ce qui pouvoit lui fournir un diagnostic certain.

Une femme de vingt-deux ans n'avoit jamais été réglée que par le nez. L'évacuation s'accompagnoit d'abord d'une céphalalgie insupportable, que certains remèdes dissipèrent dans la

suite. Quant à la déviation, elle ne cessa que lorsque la malade, qui s'étoit mariée, eut accouché péniblement d'un enfant qui mourut pendant le travail (1).

Il est des cas cependant où les Hémorragies sympathiques exigent des secours directs : il en faut venir là quand elles subsistent après la disparition de la maladie primitive, et lorsqu'elles se font avec une abondance qui en fait appréhender les suites.

Quand on juge ce parti nécessaire, il faut s'appliquer à reconnoître si l'Hémorragie s'opère par un mouvement fluxionnaire borné, ou bien par une simple dilatation sympathique des exhalans. Selon le résultat de cet examen, le traitement doit être celui des Hémorragies par fluxion locale, ou celui des Hémorragies par défaut de résistance.

---

(1) Stock, *Commerc. Litterar. Norimb. An.* 1731, *Sem. I.*

CHAPITRE X.

Traitement des Hémorragies vulnéraires.

Cette matière est si bien traitée dans les Livres de Chirurgie, que je puis me contenter de l'effleurer ici, et de rappeler seulement quelques vérités que certains d'entre les Modernes ont négligées ou combattues.

Je m'en tiens à la distinction que j'ai faite des Hémorragies traumatiques, en celles des vaisseaux artériels ou veineux, et en celles des capillaires.

1°. Les Hémorragies de la première espèce peuvent être arrêtées par deux sortes de moyens, dont les uns sont purement mécaniques, et dont les autres agissent sur les forces vitales des vaisseaux.

Les premiers, qui sont la section complète, la situation des parties, les compressions et les ligatures, ont été connus et pratiqués par les Anciens; mais la Chirurgie moderne, éclairée par l'Anatomie, les a perfectionnés au point qu'il nous reste bien peu de chose à désirer sur cet objet, sur-tout depuis que M. Petit, de Lyon, a introduit dans la forme des aiguilles destinées

aux ligatures, des changemens qui en rendent l'usage infiniment plus facile, moins douloureux et plus sûr (1).

On sait que le dernier résultat de ces moyens est ordinairement, pour les artères, l'oblitération (2); pour les veines, la cicatrice de leurs plaies. Mais cet effet ne s'obtient quelquefois que bien tard, parce que la mauvaise disposition des forces vitales rend les solides peu propres à l'inflammation adhésive, comme dit Hunter. Ainsi M. Richerand a vu chez un homme atteint de scorbut, l'Hémorragie suivre la chute des ligatures dix-neuf jours après

(1) Dans un Mémoire destiné au concours pour le prix de l'Académie de Chirurgie, en 1791.

Ce prix n'a pas été décerné, et le Mémoire n'a pas été publié; mais M. Sabatier en a fait connoître le principal résultat (Traité d'Opérat. T. III, p. 547.), sans nommer l'Auteur qu'il ne connoissoit pas.

(2) Lassus, Traité d'Opérat. T. II, p. 419.

Je dis *ordinairement*, parce qu'une observation rapportée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences (Ann. 1735, p. 592), une autre semblable recueillie par M. Scarpa (*Sull' Anevrisma*), et l'adhérence que les tuniques des veines et des artères contractent dans l'anévrysme variqueux, prouvent que les blessures des artères ne sont pas incapables de se guérir par *cicatrisation*.

l'opération (1); et M. Sédillot a publié dernièrement l'observation d'une Hémorragie ombilicale survenue à un enfant de onze jours attaqué de la même maladie, ou d'une cachexie qui en étoit fort voisine (2). Ces faits nous doivent engager à continuer long-temps l'usage des moyens curatifs chez les personnes en qui l'on découvre de l'asthénie.

La perfection des procédés chirurgicaux a fait négliger aux Praticiens de nos jours l'emploi des révulsifs et des astringens tant recommandé par les Anciens. Bien plus, quelques personnes d'une grande autorité les ont formellement déclarés inutiles.

Böerhaave et son Commentateur ont rejeté la saignée et les révulsifs de toute espèce (3). Ils se sont prévalus pour cela des opinions dominantes sur le mécanisme de la circulation du sang. Mais doit-on, sur un pareil fondement, mépriser des secours dont l'expérience atteste l'efficacité dans les Hémorragies traumatiques inaccessibles aux moyens chirurgicaux? Si la Méthode affoiblis-

---

(1) Nouv. Élémens de Physiologie, de la Circulation.

(2) Recueil périod. de la Société de Médecine, T. XXII, p. 153.

(3) *Aphorism. de Cognosc. et Cur. Morb.* § 219.

sante et révulsive de Valsalva contre les anévrysmes commençans a obtenu des succès incontestables, l'analogie n'induit-elle pas à croire qu'elle seroit utile dans les Hémorragies des grands vaisseaux?

M. Bichat affirme très-positivement que les astringens sont tout-à-fait inutiles dans ces cas, parce que, dit-il, aucune astriction vitale ne peut arrêter l'influence du cœur sur les gros vaisseaux (1). J'ai prouvé ailleurs combien cette assertion étoit hasardée, et j'ai fait voir que les artères sont susceptibles d'une constriction tonique suffisante pour résister à l'impulsion par laquelle le sang est mû. Que les astringens intérieurs et topiques puissent provoquer cette constriction, c'est ce que démontrent: 1°. la pratique de tous les siècles, puisque dans les temps où les moyens chirurgicaux étoient moins usités que de nos jours, les styptiques étoient les remèdes les plus employés; 2°. l'éloge que Stahl fait de l'esprit-de-vin, dont il a constaté la grande utilité pour arrêter les Hémorragies traumatiques (2); 3°. les observations sur les effets de l'eau styp-

---

(1) Anatomie Générale, première Partie, p. 570.

(2) *Pathol. Specialis. Part. III, Sect. I, Membr. VII*, § 5.

tique de Boudet, faites à Copenhague par Moinichen et Thomas Bartholin (1); 4°. les expérienees de Schulze (2), etc.

Je ne prétends pas qu'on doive substituer les moyens dont je parle aux procédés ehirurgieaux, ni même qu'il faille les mettre sur la même ligue; mon dessein est seulement de rappeler que les Hémorragies vulnéraires des gros vaisseaux peuvent ne pas toujours être ineurables dans les cas où diverses eireonstanees empêchent de les traiter par la Méthode ordinaire : je désirerois aussi que, par un heureux emploi des médicamens locaux et des révulsifs, on remédiât à quelques inconvéniens que présentent les secours fournis par la Chirurgie. Par exemple, on s'est plaint de ce que les artères liées devenoient quelquefois anévrysmatiques (3). Ne peut-on pas eroire que les révulsifs et les styptiques préviendroient cet aeeident? Quand une artère est divisée par une section eomplète, et qu'on lie le segment du côté du eœur, il faut éviter deux extrêmes entre lesquels il est bien difficile de prendre un juste

(1) Manget, *Biblioth. Med. Pract. Art. Hæmorrhagia.*

(2) *De Momentan. Alterat.*

(3) Guy de Chauliac, Grande Chirurgie, Traict. III, Doct. I, C. III.

milieu. Si la ligature est très-serrée, la portion d'artère séparée tombe en gangrène, et le lien ne peut plus résister à l'impulsion du sang. Si l'on cherche à éviter cet inconvénient, on risque de ne pas produire une constriction suffisante, et alors les liens peuvent être chassés : c'est même pour empêcher cet accident que Dionis avoit proposé d'assujettir la ligature par un fil passé au travers de la propre substance du vaisseau (1). Je ne doute pas qu'une ligature médiocrement serrée ne fût suffisante, si l'on combattoit par les révulsifs et les astringens le surcroît de mouvement péristaltique de l'artère, qui tend à l'expulser.

2°. L'Hémorragie traumatique des vaisseaux capillaires se traite par deux Méthodes, dont l'une est Naturelle et l'autre Analytique.

Je considère comme formant une Méthode Naturelle tous les moyens qui favorisent d'abord l'écoulement du sang, épuisent ainsi le mouvement fluxionnaire, et préparent le resserrement tonique spontané des ouvertures des vaisseaux.

Ces moyens sont les premiers qu'il faut mettre en usage, comme Hippocrate (2) et tous les Ob-

---

(1) Opérat. de Chirurgie, Démonstrat. IX.

(2) *De Ulcerib.* 3.

servateurs l'ont prescrit dans le traitement des plaies récentes qui n'intéressent pas les grands vaisseaux, sur-tout de celles qui ont été faites par des instrumens piquans, et qui s'accompagnent d'une fluxion douloureuse et active. Le resserrement procuré dans ces circonstances par les styptiques est presqu'infailliblement suivi d'inflammation.

C'est à la Méthode Naturelle qu'il faut rapporter le *pansement du secret*, ou la succion des plaies, ainsi que les moyens substitués par Anel (1) à cette dégoûtante pratique, moyens qui, comme la succion, ont pour but non-seulement d'enlever le sang épanché, mais encore

(1) L'Art de Sucer les Plaies sans se servir de la Bouche d'un Homme; Amsterdam, 1732.

La succion est une des cérémonies essentielles de la circoncision judaïque. Cette coutume a été sagement établie, parce que les procédés pour la circoncision sont fort douloureux : ce qu'on nomme *Priah* ou dénudation, doit causer un mouvement fluxionnaire très-actif. Aussi la succion ou *Mezizah* a-t-elle été instituée, dit Buxtorf, *ut sanguis e longinquioribus locis effluens omnis extrahatur, hæmorrhagia sistatur, et inflammatio præcaveatur* (*Synagoga Judaïca, C. IV*). Il ajoute que l'importance de cette opération est jugée telle qu'un *Mohel* qui l'omettroit seroit interdit.

de s'opposer à un nouvel épanchement, et de dissiper la congestion, en trayant, pour ainsi parler, tous les vaisseaux capillaires de la partie.

Quand on juge que l'Hémorragie traumatique n'est plus utile, on doit tâcher de l'arrêter par une Méthode Analytique, au moyen de laquelle on se propose : 1°. de détruire le mouvement fluxionnaire ; 2°. d'opposer au sang une résistance locale suffisante.

1°. La fluxion peut avoir plus ou moins d'étendue, selon la gravité de la plaie et la disposition du blessé : elle peut même être générale. On doit s'appliquer à la combattre selon les règles que nous avons posées en parlant des Hémorragies du premier et du troisième Genre. Il faut au moins avoir affoibli ce mouvement avant de chercher à remplir l'indication suivante (1).

2°. L'état de la partie demande les moyens que nous avons exposés quand il a été question des Hémorragies par défaut de résistance locale.

---

(1) La tranquillité de l'ame est aussi nécessaire dans la cure des Hémorragies traumatiques, que dans celle des autres Hémorragies fluxionnaires. *Dum tacitas*, dit Gattenhof, *coquit iras, ac vindictam meditatur æger, recrudescere Hæmorrhagias dolent Chirurgi.* (*De Hæmorrhag.* §. 11.).

Lorsque les Hémorragies traumatiques des capillaires sont à la portée des moyens chirurgicaux, et qu'elles résistent aux remèdes ordinaires; on en trouve un presque infaillible dans la cautérisation, soit par le cautère actuel, soit par le potentiel. On n'y a communément recours qu'à l'extrémité, parce qu'on craint le renouvellement de l'Hémorragie quand la suppuration aura détaché l'escarre. Mais, en premier lieu, cette crainte, qui n'est pas sans fondement lorsqu'il s'agit des plaies des grands vaisseaux, est presque vaine quand il est question de celles des capillaires. En second lieu, la crainte d'un danger éloigné ne peut pas contre-balancer celle d'un danger pressant égal. D'ailleurs je suis persuadé que dans tous les cas on diminueroit beaucoup les probabilités de cet événement, si l'on employoit des précautions, si l'on combattoit l'atonie et la dissolution scorbutique par les moyens appropriés, et la tendance aux mouvemens fluxionnaires, par les révulsifs et les astringens.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

Ouvrages qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

Nouveaux Elémens de la Science de l'Homme, par Barthez, nouv. édit. considérablement augmentée par l'auteur. *Paris*, 1806, 2 vol. *in*-8. 13 fr.

Traité de la Structure, des fonctions et des Maladies du Foie, traduit de l'anglais de Saunders, par P. Thomas, D. M. M., *in*-8. 3 fr. 75 c.

Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Sangsues, par P. Thomas, D. M. M. avec fig. *Paris*, 1806, 1 vol. *in*-8. 3 fr.

Observations sur quelques points de l'Anatomie du Singe vert, et réflexions physiologiques sur le même sujet, par J. Lordat, 1 vol. *in*-8. 1 fr. 50 c.

De l'Imprimerie de FEUGUERAY, rue Pierre-Sarrazin, n°. 11.